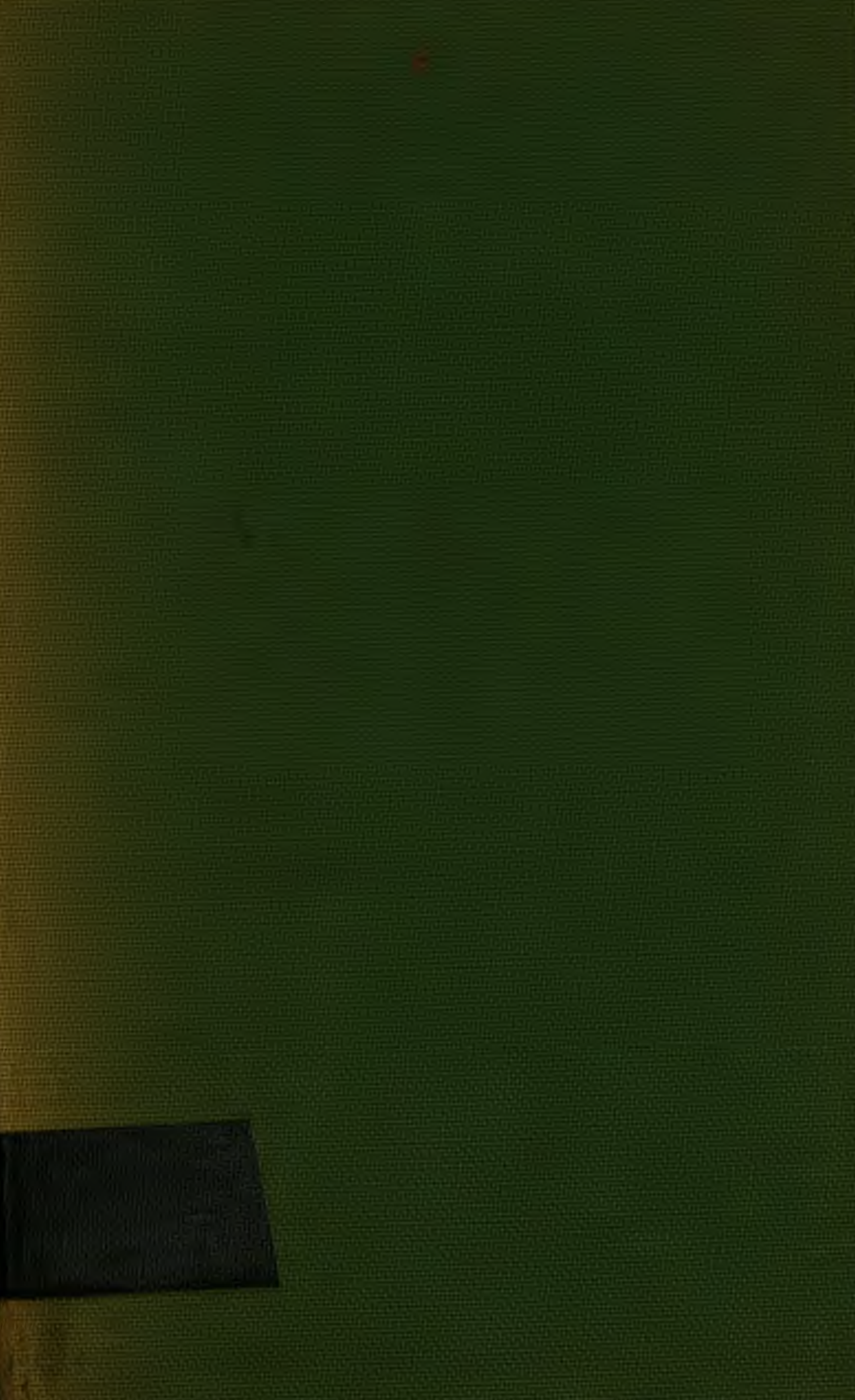
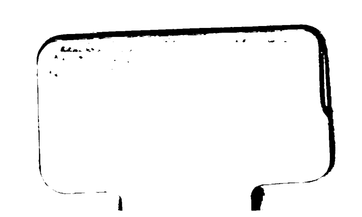



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





SUPPLÉMENT

A TOUTES LES ÉDITIONS

DE RABELAIS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

RECHERCHES

BIBLIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES DES CINQ LIVRES

DU ROMAN SATIRIQUE

DE RABELAIS

ET SUR LES DIFFÉRENCES DE TEXTE QUI SE FONT REMARQUER PARTICULIÈREMENT DANS LE PREMIER LIVRE DU PANTAGRUEL ET DANS LE GARGANTUA

ON Y A JOINT

UNE REVUE CRITIQUE DES ÉDITIONS COLLECTIVES DU MÊME ROMAN, ET, DE PLUS LE TEXTE ORIGINAL DES

GRANDES ET INESTIMABLES CRONIQUES DE GARGANTUA

COMPLÉTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS L'ÉDITION DE 1533

Pour servir de supplément à toutes les éditions des œuvres de Rabelais

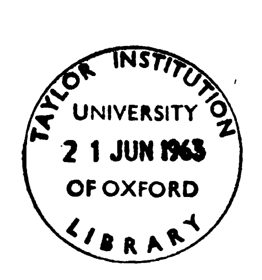
PAR JACQ. CH. BRUNET

PARIS

L. POTIER, LIBRAIRE

QUAI VOLTAIRE, 9

1852



PRÉFACE.

Depuis longtemps le Gargantua et le Pantagruel ont cessé d'être des livres populaires, et même, à mesure qu'on s'éloigne de l'époque de leur composition, l'intelligence en devient de plus en plus difficile pour qui n'a pas fait une étude particulière de leur texte, ou ne s'est pas initié d'avance aux archaïsmes de notre langue. Aussi La Bruyère, s'il écrivait de nos jours, aurait-il à modifier quelques termes du jugement si connu qu'il a porté sur Rabelais[1] : mais s'il ne pouvait plus dire de cet écrivain : *Où il est mauvais, il passe bien loin du pire; c'est le charme de la canaille;* ce qui serait pour une partie regardé comme trop rigoureux, et pour l'autre sans application actuelle; nul doute qu'il ne dît encore très-convenablement : *Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats.* Cet éloge, nous n'en doutons pas, sera confirmé par la postérité; car un auteur si original, si plein de verve, si abondant, si habile à donner un tour heureux à sa phrase, trouvera toujours des

[1] C'est au chapitre premier de ses *Caractères*. Ce morceau remarquable commence ainsi : « Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais.... »

admirateurs parmi les hommes assez instruits pour en goûter tout le sel. Ce ne sont pas simplement une fable plus ou moins récréative, d'agréables facéties, d'heureuses saillies, des traits de satire piquants, qu'offre au lecteur son roman fantastique; on y trouve, à côté de bouffonneries grossières et d'impiétés condamnables, des pensées philosophiques et morales tout à fait irréprochables, et en même temps une multitude de renseignements précieux pour l'histoire des mœurs, des usages, et surtout pour celle du langage de nos ancêtres. Voilà ce qui fera vivre éternellement une composition en apparence si futile; voilà ce qui en a fait un objet d'études pour les philologues de tous les pays. Les Anglais et les Allemands l'ont dès longtemps traduit, imité et commenté; et, de nos jours, un érudit d'outre Rhin, M. Regis, vient d'en publier une nouvelle traduction germanique, précédée de longs prolégomènes, et accompagnée de près de treize cents pages de notes, de citations, de variantes, enfin de tout cet appareil d'érudition qui est l'accessoire obligé des grandes éditions des classiques anciens publiées dans ce pays si cher aux bonnes études. L'examen des écrits de Rabelais, auquel s'est livré avec assez de bonheur, il y a plus d'un siècle, Le Duchat, Français réfugié à Berlin[1], a été repris chez nous il y a quelques années, avec plus d'ardeur que de succès, par les éditeurs d'un Rabelais en neuf volumes in-8, qui, tout à fait

[1] Voir dans notre huitième chapitre le paragraphe consacré au commentaire de Le Duchat.

aventureux dans leurs prétendus éclaircissements historiques, laissent même beaucoup à désirer sous le rapport philologique. Mais pour bien étudier cet écrivain hors de ligne, pour suivre les progrès successifs qui se font remarquer dans son style, il est indispensable de lire son premier écrit français, de comparer les deux premières éditions du Pantagruel avec celles qui les ont suivies, et la première partie de ce roman avec les dernières.

Rabelais, que ses biographes font naître vers 1483, sans toutefois avoir pu donner la date bien précise de sa naissance, Rabelais devait avoir près de cinquante ans en 1532, lorsqu'il fit imprimer les *Grandes et inestimables Chronicques du grant.... Gargantua*. Jusque-là, on peut le dire, il s'était plus exercé dans les langues grecque et latine que dans la sienne propre, et il ne s'était pas encore créé un style à lui : aussi celui de son premier Gargantua ne diffère-t-il guère du langage de ses contemporains.

Cette petite facétie, faible ébauche, ou plutôt germe de la première partie du grand roman qui a immortalisé son nom, était restée, pour ainsi dire, ensevelie dans la *Bibliothèque bleue*, où l'on en avait inséré un texte refait et mutilé, et personne n'avait songé que ce pût être véritablement l'ouvrage de Rabelais, lorsque, dans une notice particulière, publiée en 1834, j'en fis connaître la première édition[1]. Déjà, dans mes *Nouvelles Recherches*, j'avais donné, sur les éditions

[1] Notice sur deux anciens romans intitulés : Les Chroniques de Gar-

originales du *facteur* de Gargantua, des notes plus étendues et plus exactes qu'on ne l'avait fait avant moi; et depuis, en reproduisant ce petit travail dans la dernière édition du Manuel, j'ai pu y ajouter quelques nouvelles notes. Cependant ces notes, recueillies çà et là, selon l'occasion, à des époques éloignées les unes des autres, et sur des exemplaires que je n'avais fait, pour ainsi dire, qu'entrevoir, ces notes, dis-je, pouvaient être suffisantes, sans doute, pour constater l'existence des éditions décrites, mais non pas pour en apprécier l'importance, pour faire connaître en quoi elles diffèrent, ce qui les caractérise particulièrement, enfin ce qui peut rendre l'une préférable à l'autre. Or c'est là ce qu'il importe surtout de savoir, et ce que pourtant on ne peut bien étudier si l'on n'a pas réuni des exemplaires de toutes ces anciennes éditions, devenues si rares, qu'il y en a telle dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, ou tout au plus deux ou trois. Désespérant de pouvoir me les procurer, j'avais renoncé à compléter cette portion de mon travail, lorsqu'un bibliophile[1], qui consacre une partie de ses loisirs à l'examen des premières éditions de nos vieux auteurs, est venu réveiller mon attention sur la bibliographie rabelaisienne, en me faisant part d'une curieuse découverte qui s'y rapportait. Il s'était, me

gantua, où l'on examine les rapports qui existent entre ces deux ouvrages et le Gargantua de Rabelais; par l'auteur des Nouvelles Recherches bibliographiques, *Paris, Silvestre,* décembre 1834, in-8.

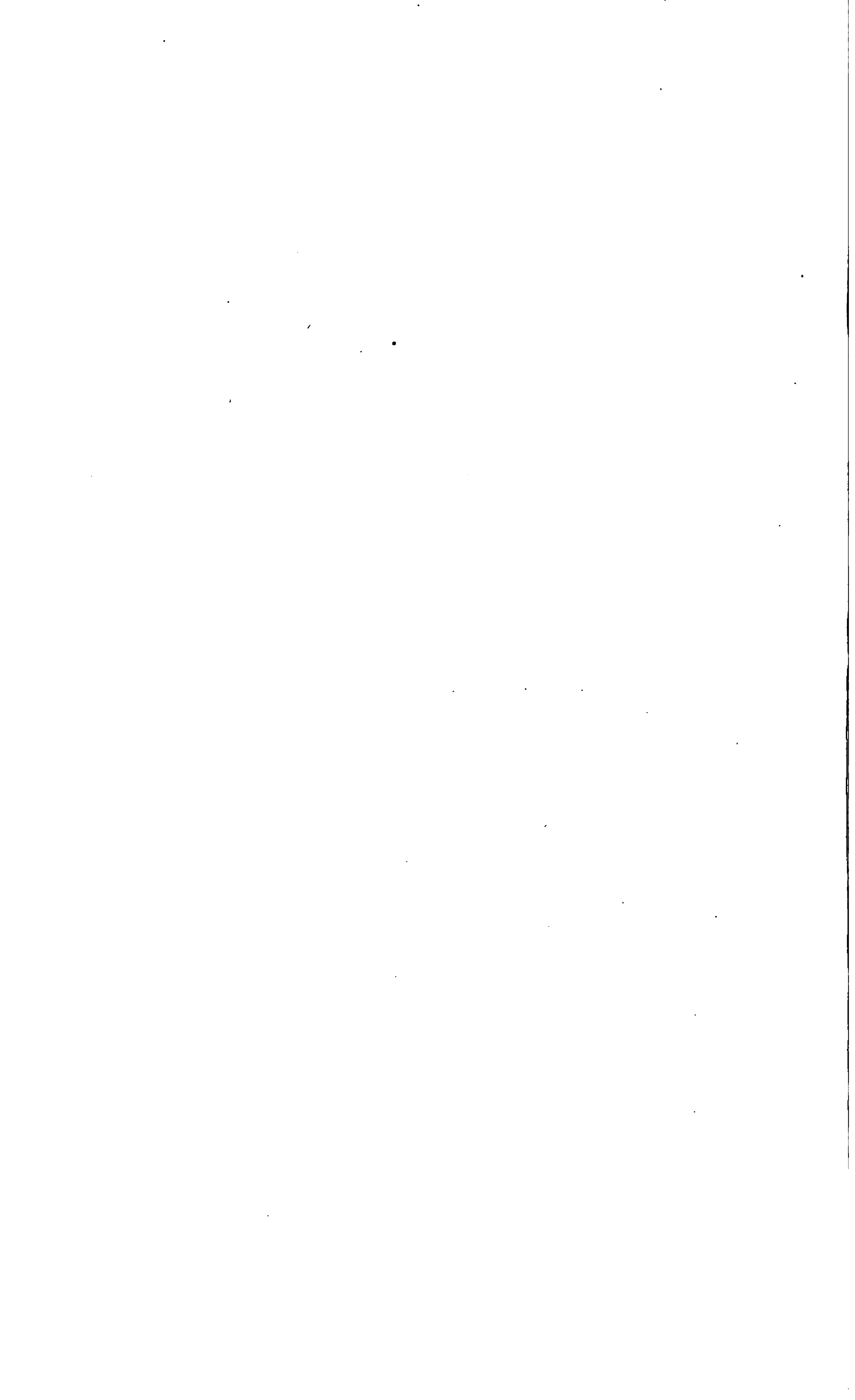
[1] M. Coppinger. Voir, à la fin de ces Recherches, l'anecdote bibliographique qui le concerne.

dit-il, tout récemment assuré que l'édition de Pantagruel, in-8, sous la date de 1533, mais sans nom de ville ni d'imprimeur (déjà décrite dans le Manuel), était identiquement la même que celle dont un long fragment avait été trouvé naguère, et fort habilement décrit par un homme de lettres de Bordeaux, cher à la bibliographie[1], lequel avait présenté cette édition in-8 comme la plus ancienne de toutes. M. C. m'engagea à vérifier par moi-même l'exactitude de ce fait curieux, et en même temps à rectifier quelques lignes de mon article Rabelais, où il avait remarqué de légères erreurs de chiffres, et l'omission du nom de Claude Nourry dans le titre du Pantagruel in-4; ce qui malheureusement avait contribué à égarer M. B. de Bordeaux. Ces corrections faites, il ne s'agissait plus pour moi que d'une simple confrontation. Afin de me la rendre facile, M. C. eut l'obligeance non-seulement de me confier l'exemplaire de l'édition de Paris, in-8, sans date, qui lui appartenait, mais encore de me faire prêter par M. Armand Bertin, bibliophile des plus communicatifs, l'exemplaire complet de l'édition de 1533, identique au fragment découvert par M. G. B., et cédé depuis à la Bibliothèque nationale. Muni de ce précieux volume, il me vint l'idée de le comparer à l'édition in-4 imprimée à Lyon, chez Claude Nourry, et aux réimpressions in 8 qui en ont été faites à Paris, à la même époque, c'est-à-dire vers 1533, et aussi à une édition de Lyon, 1534, en ma possession. Les diffé-

[1] NOTICE sur une édition inconnue du Pantagruel, et sur le texte primitif de Rabelais; par Gustave Brunet. *Paris*, *Julien*, 1844, in-8.

rences que j'ai tout d'abord remarquées dans le texte de ces diverses éditions m'ont déterminé à en faire une collation complète; et c'est ainsi que, d'une simple vérification sur une seule édition, j'ai été conduit à l'examen de toutes les éditions anciennes des cinq livres de Rabelais que j'ai pu me procurer, soit par le secours de la Bibliothèque nationale, soit en recourant à l'obligeance de plusieurs bibliophiles. Ceux-ci, je puis le dire, ont mis l'empressement le plus aimable à me communiquer les précieux joyaux rabelaisiens qui enrichissent leur cabinet. Puissent-ils, en recevant ici le témoignage de ma gratitude, approuver l'usage que j'ai fait des curieux documents qu'ils m'ont si libéralement confiés. En entreprenant le travail aride que je présente au public, mon principal but a été de faire connaître dans une simple notice bibliographique, mieux qu'on ne l'avait pu faire jusqu'à présent, les premières éditions des deux Gargantua, et surtout celles du premier livre du Pantagruel, le seul auquel l'auteur ait fait subir successivement des modifications grammaticales assez notables pour qu'elles méritent d'être étudiées particulièrement. Toutefois, ces modifications, je me contenterai de les constater, en laissant à des personnes plus aptes que moi à les bien observer le soin d'en tirer des conséquences philologiques utiles pour l'histoire de la langue française. A l'égard du troisième livre, il était inutile de s'y arrêter aussi longtemps qu'aux deux premiers, parce que la première édition ne contient rien que ne reproduise celle de 1552, la dernière donnée par l'auteur, et

avec ses augmentations. Le texte du quatrième livre n'ayant que fort peu varié, il a suffi d'en signaler les premières éditions; mais on s'est étendu un peu plus au sujet du cinquième livre, à cause des différences qu'offrent plusieurs des éditions anciennes comparées entre elles. Pour compléter cette notice, j'ai cru devoir y faire mention de la *Pantagrueline Prognostication*, qui se joint ordinairement au Pantagruel; et aussi des *Navigations de Panurge*, bien que ces dernières ne soient pas de Rabelais. Mon travail se termine par une courte revue critique des éditions collectives des œuvres de ce maître satirique, et par quelques conseils adressés à ses futurs éditeurs, sur les textes et l'orthographe qu'il est convenable d'adopter : enfin, pour satisfaire au désir de plusieurs hommes de lettres, j'y ai joint une réimpression des Grandes et inestimables Chroniques, ouvrage qui ne se trouve dans aucune édition française des œuvres de Rabelais.



RECHERCHES

SUR LES

ÉDITIONS DE RABELAIS.

CHAPITRE PREMIER.

GRANDES ET INESTIMABLES CHRONIQUES DE GARGANTUA.

Rabelais se trouvait à Lyon en 1532; il y était venu de Montpellier, précédé d'une grande réputation comme médecin, comme érudit, et surtout comme homme d'un esprit original et facétieux. A peine arrivé dans cette ville, il s'y vit recherché en même temps par deux libraires qui exerçaient leur commerce dans des genres bien distincts. L'un de ces honorables commerçants, le célèbre Sébastien Gryphius, n'imprimait guère que des auteurs classiques anciens et des ouvrages d'érudition; l'autre, au contraire, moins distingué dans sa profession, bornait ses affaires à des ouvrages français d'un usage vulgaire, qui lui assuraient un prompt débit; c'était Claude Nourry, dit le Prince, auquel succéda bientôt François Juste, logé comme lui auprès de Notre-Dame de Confort. Pour le premier, notre auteur prépara quelques fragments

apocryphes, qu'il croyait authentiques et anciens[1]; il écrivit et signa plusieurs préfaces latines, et réunit en un petit volume différents morceaux d'Hippocrate et de Galien, dont il revit les traductions, et auxquels il ajouta le texte grec des Aphorismes de l'oracle de Cos. Pour le second, il composa des Almanachs, des Prognostications satiriques ou facétieuses, et surtout *Les grandes et inestimables Chroniques* anonymes qui font l'objet de ce premier chapitre.

Cet essai du célèbre docteur de Montpellier dans un genre fantastique, si fort opposé à la nature de ses études ordinaires, ne faisait guère espérer de l'auteur le grand roman satirique qui devait faire époque dans notre littérature. En l'écrivant, Rabelais, on peut bien le croire, n'eut d'autre but que de fournir au libraire qui le lui avait demandé un petit livre propre à alimenter le commerce des bisuars, sorte de marchands ambulants, natifs du Dauphiné, qui alors colportaient dans les foires et dans les marchés de la contrée, avec de la petite mercerie, des *Almanachs*, des *Robert le Diable*, des *Jehan de Paris*, et d'autres brochures à la portée d'acheteurs dont toute la science était de pouvoir lire la lettre moulée. Or, pour une pareille destination, rien ne convenait mieux qu'un sujet populaire comme l'était depuis longtemps la tradition du géant Gargantua. Rabelais s'en empara; mais en le traitant une première fois, il se contenta d'imiter, en les exagérant à dessein, les extravagances de certaines chroniques et des romans de chevalerie le plus en

[1] Voir dans le Manuel, I, 819, l'article Cuspidius (Lucius), et II, 572, l'article Traités séparés d'Hippocrate.

vogue; et s'il y manifesta tout d'abord ce goût pour les hyperboles plus ou moins comiques qu'il n'a peut-être que trop conservé par la suite, il songea peu à y déployer cette facétieuse verve, cet esprit satirique et malin, cette abondance facile, qui caractérisent ses autres productions romanesques. Cependant cette ébauche écrite au courant de la plume réussit pleinement, parce qu'elle provoquait l'hilarité d'une classe nombreuse de lecteurs, et qu'elle faisait la joie des enfants qui en écoutaient la lecture : elle eut donc les honneurs de trois éditions faites en moins de deux années; et même, en en donnant la troisième édition, imprimée chez Juste, en 1533, en petit format, l'auteur ne dédaigna pas d'y faire d'importantes corrections, et d'ajouter à la fin un nouveau morceau d'une certaine étendue, où, pour l'histoire du fils de Gargantua, il renvoyait le lecteur *à la vraye Chronicque* (pantagrueline), *laquelle*, disait-il, était *une petite partie imprimée;* ce qui était se déclarer implicitement l'auteur des *Grandes et inestimables Chroniques*, dont il avait déjà fait mention au commencement du Prologue du Pantagruel, et constater que cette partie du roman était déjà imprimée au moment où il écrivait ce nouveau morceau. Les bibliographes ne confondent plus maintenant, comme ils l'ont fait pendant longtemps, les Grandes Chroniques de Gargantua avec *la Vie inestimable du grand Gargantua*, que Rabelais a publiée chez François Juste en 1535, sous le nom qualificatif d'*abstracteur de quinte essence*, nom qu'il avait déjà joint à son anagramme (*Alcofribas Nasier*) sur le titre de la seconde édition du Pantagruel, imprimée chez le même Juste en 1533 : il est bien reconnu au-

jourd'hui que ces deux ouvrages n'ont guère de commun entre eux que le nom du héros qui en est le sujet.

Il paraît qu'après la publication du second Gargantua, l'auteur ne tint pas grand compte du premier, et que son libraire n'en donna plus d'éditions après celle de 1533; cependant, comme ce petit conte facétieux est véritablement l'ouvrage de Rabelais, il doit être conservé, ne fût-ce que pour servir de premier terme de comparaison avec les autres productions françaises de ce grand écrivain. C'est là ce qui nous a déterminé à le faire réimprimer à la suite de nos Recherches, afin qu'il pût être réuni aux différentes éditions du Pantagruel. Nous avons suivi le texte primitif de 1532, in-4, dont le seul exemplaire connu, auquel malheureusement il manque le troisième feuillet, a été acheté près de sept cents francs pour la Bibliothèque nationale, à la vente de la précieuse collection du prince d'Essling. Celui-ci l'avait acquis à la vente de MM. de Bure. A ce texte, complété avec le secours d'un exemplaire d'une autre édition in-4, appartenant au savant bibliographe M. Renouard, nous avons joint les variantes et les additions de l'édition de 1533, en suivant la réimpression qu'en a donnée M. Regis dans le second volume de son Rabelais allemand, d'après l'exemplaire peut-être unique de la Bibliothèque royale de Dresde. A la suite de notre réimpression, nous placerons l'analyse des *Chroniques admirables du puissant roy Gargantua*, ouvrage imité du premier Gargantua de Rabelais, mais dans lequel sont intercalés plusieurs chapitres extraits du Pantagruel, qui venait de paraître, et ajoutés huit chapitres nouveaux, contenant l'histoire de Galimassue.

CHAPITRE II.

PANTAGRUEL (PREMIER LIVRE).

I. Édition originale de Claude Nourry, in-4.

PANTAGRUEL. || *Les horribles et espouëta||bles faictz et prouesses du tresrenõme || Pantagruel Roy des Dipsodes || filz du grand geãt Gargan|| tua, Cõposez nouuelle||ment par maistre || Alco-frybas || Nasier.*

On les vend a Lyon en la maison || de Claude Nourry, dict le Prince || pres nostre dame de Confort.

Petit in-4 de 64 ff. non chiffrés, sign. A.-Q. par 4, à 29 lign. par page, caractères gothiques.

Le titre est imprimé en rouge et en noir, dans une bordure formée de deux grandes colonnes. Au milieu se voit une petite vignette en trois compartiments, dont deux offrent chacun le buste d'un personnage, peut-être Gargantua et Pantagruel. Au recto du deuxième feuillet commence le *Prologue de lauteur*. Le verso du dernier feuillet a seulement 26 lignes, et au bas le mot *finis*. Les cahiers n'ont que 4 feuillets chacun, mais les pontuseaux du papier y sont perpendiculaires comme dans l'in-8, et il se peut que ce soit un in-8 tiré sur un papier de grande dimension, et la feuille faisant pour deux.

En traitant le sujet de Gargantua, Rabelais n'y avait d'abord aperçu que la matière d'un conte populaire, d'une sorte de parodie des romans de chevalerie; mais bientôt, l'envisageant sous un autre point de vue, il y trouva un cadre très-propre à recevoir les portraits satiriques et les tableaux fantastiques qu'enfanterait son imagination féconde, où il pourrait répandre à pleines mains les trésors de sa vaste érudition, déployer tout son talent d'écrivain, et enfin se montrer fort supérieur à ce qu'il avait été jusque-là. Ce fut sous cette heureuse inspiration qu'il composa la première partie du Pantagruel. Ce premier livre, bien qu'il ne montre pas encore Rabelais dans toute l'originalité qu'il a déployée depuis, est cependant fort supérieur aux *Grandes Chronicques*, que devait bientôt remplacer un nouveau Gargantua plus digne de l'auteur; il y a même dans ce premier livre tel chapitre, le huitième, par exemple, qui est généralement regardé comme un morceau achevé, et pour le fond des idées, et pour la diction. Aussi le succès de cette seconde production surpassa-t-il celui de la première; et cette fois le suffrage des hommes instruits vint se joindre à l'engouement populaire, en sorte que deux éditions originales faites à Lyon dans une seule année, c'est-à-dire de 1532 à 1533, trois réimpressions publiées en même temps par les libraires de Paris, et une quatrième faite à Poitiers en 1533, suffirent à peine pour répondre à l'empressement du public. Rabelais, qui, autant que nous avons pu en juger, n'avait fait que fort peu de changements dans la seconde édition originale, imprimée chez François Juste, en 1533, en fit, au contraire, de très-nombreux dans la troisième, de 1534, qu'il

divisa en vingt-neuf chapitres, au lieu de vingt-quatre, en coupant en trois l'ancien chapitre X, et en deux les anciens chapitres XIII, XIV et XV. C'est au moyen de pareilles coupures faites à d'autres chapitres qu'il a donné trente-deux chapitres à l'édition de 1537 (et 1538), et trente-quatre à celle de Juste, 1542[1]. Ainsi donc l'édition *princeps* du Pantagruel imprimée chez Claude Nourry est moins complète que celle de 1534, et surtout que celle de 1542, mais elle se recommande par sa bonne correction typographique, et mieux encore parce qu'elle présente le texte dans toute sa simplicité primitive; en la comparant avec l'édition de 1534 on reconnaît combien l'auteur a travaillé son style, et jusqu'à quel point il est parvenu à le modifier dans le court intervalle d'une édition à l'autre. Par malheur, cette édition in-4, dont tous les éditeurs de Rabelais, jusqu'en 1834, ont ignoré l'existence, cette édition, si désirable sous tous les rapports, est de la plus grande rareté, et même nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire, lequel, quoiqu'il y manquât un feuillet, a été acquis pour la Bibliothèque nationale au prix de près de sept cents francs, en même temps que les *Grandes Chroniques* ci-dessus. C'est d'après ce précieux volume, et pour mieux en faire connaître le mérite, que nous reproduisons ici d'abord le Prologue et le premier chapitre du texte primitif, en en conservant scrupuleusement l'orthographe originale, ensuite les principales variantes des autres chapitres : au moyen de ce secours, les curieux pourront

[1] Nous donnons, à la fin de notre second chapitre, un tableau comparatif des chapitres des quatre éditions originales imprimées à Lyon.

facilement comparer cet ancien texte avec celui des éditions faites en 1542 et depuis, et surtout rapprocher le premier Prologue de celui du second livre du Pantagruel, publié seulement en 1546 et dans un système grammatical tout différent.

II. Texte primitif de l'édition in-4, sans date.

PROLOGUE DE LAUTEUR.

Tres illustres et tres cheualeureux champions gentilz hommes et aultres, qui voluntiers vous adonnez a toutes gentilesses et honnestetez, vous auez na gueres veu, leu et sceu les grandes et inestimables chronicques de lenorme geant Gargantua, et comme vrays fideles les auez creues *tout ainsi que texte de Bible ou du sainct Euangile*[1], et y auez maintes foys passé vostre temps auecques les honorables dames et damoiselles, leur en faisant beaux et longs narrez, alors que etiez hors de propos : dont estes bien dignes de grand louenge. Et a la mienne volunte que *ung* chascun laissast sa propre besoingne et mist ses affaires propres en oubly, affin de y vacquer entierement, sans que son esprit feust de ailleurs distraict ny empesche iusques a ce que lon les *sceust* par cueur, affin que si dauenture lart de imprimerie cessoit, ou en cas que tous liures perissent, *au* temps aduenir ung chascun les *puisse* bien au net enseigner a ses enfans : car il y a plus de fruict que par aduenture ne pensent ung tas de gros taluassiers tous crousteleuez, qui entendent beaucoup moins en ces petites ioyeusetez que ne faict Raclet en linstitute. Jen

[1] Les passages imprimés en italique sont ceux qui ont été changés dans l'édition de 1534, et, par suite, dans les autres.

ay congneu de haultz et puissans seigneurs en bon nombre, qui allans a chasse de grosses bestes, ou voller pour *faulcon*, sil auenoit que la beste ne feust rencontree par les brisees, ou que le faulcon se mist a planer, voyant la proye guaingner a tyre desle, ilz estoient bien marryz, comme entendez assez : mais leur refuge de reconfort et affin de ne *se* morfondre estoit a recoler les inestimables faictz dudict Gargantua. *Daultres* sont par le monde (ce ne sont pas faribolles) qui estans grandement affligez du mal des dentz, apres auoir tous leurs biens despenduz en medecins, ne ont trouue remede plus expedient, que de mettre les dictes chronicques entre deux beaulx linges bien chaulx, et les applicquer au lieu de la douleur, les sinapizant auecques ung peu de pouldre doribus.

Mais que diray ie des pauures verollez et goutteux? O quantesfois nous les auons veus a lheure qu'ilz estoient bien oingtz et engressez a point, et le visaige leur reluysoit comme la claueure dung charnier, et les dentz leurs tressailloient comme font les marchettes dung clauier dorgues ou despinette quand on ioue dessus, et que le gousier leur escumoit comme a ung verrat que les vaultrez *et leuriers ont chasse sept heures* : que faisoient ilz alors? Toute leur consolation nestoit que de ouyr lire quelques pages du dict liure. Et en auons veu qui se donnoient a cent pippes de diables, en cas quilz neussent senty allegement manifeste a la lecture dudict liure, lors quon les tenoit es limbes, ny plus ny moins que les femmes estans en mal denfant quand on leur ligt la vie de saincte Marguerite. Est ce riens cela? Trouuez moy liure en quelque langue, en quelque faculte et science que ce soit, qui ait telles

vertuz, proprietez et prerogatiues, et ie payeray chopine de trippes. Non, messieurs, non, il ny en a point. Et ceulx qui vouldroient maintenir que si : reputez les abuseurs et seducteurs. Bien vray est il que lon trouue en *daulcuns* liures *dignes de memoire* certaines proprietez occultes, au nombre desquelz lon *mect* Robert le Diable, Fierabras, Guillaume san paour, Huon de Bourdeaulx, Monteuille et Matabrun; mais elles ne sont *pas a comparer* a celuy *dont nous* parlons. Et le monde a bien congneu par experience infaillible le grand emolument et utilite qui venoit de la dicte chronicque Gargantuine : car il en a este plus vendu des imprimeurs en deux moys quil ne sera achepte de Bibles de neuf ans. Voulant doncques, *moy* vostre humble esclaue, accroistre vos passetemps dauantaige, *Je* vous offre de present ung aultre liure de mesme billon, sinon quil est un peu plus equitable et digne de foy que nestoit laultre. Car ne croyez *pas*, si ne voulez errer a vostre essient, que ien parle comme les Juifz de la loy. Je ne suis pas nay en telle planette, et ne maduint oncques de mentir ou asseurer chose que ne feust veritable : *agentes et consentientes*, *cest a dire*, *qui na conscience na rien. Jen parle comme sainct Jehan de Lapocalypse :* Quod vidimus testamur. Cest des horribles faictz et prouesses de Pantagruel, lequel iay seruy a guaiges des ce que ie fuz hors de paige, iusques a present, que par son congie men suis venu *un tour* visiter mon pays de vache et scauoir *sil y auoit encores en vie nul de mes parens*. Pourtant affin que ie face fin a ce prologue, tout ainsi comme ie me donne a cent mille panerees de beaulx diables corps *et ame*, trippes et boyaulx, en cas que ien mente en

toute lhistoire dung seul mot, pareillement le feu sainct Antoine vous arde, mau de terre vous vire, le lancy, le maulubec vous trousse, la caquesangue vous viegne, le mau fin feu de ricque racque, aussi menu que poil de vache, tout renforce de vif argent, vous puisse entrer au fondement, et comme Sodome et Gomorre puissez tomber en soulfre en feu et abysme, en cas que vous ne croyez fermement tout ce que ie vous racompteray en ceste presente chronicque.

De lorigine et antiquite du grand Pantagruel : chapitre premier.

Ce ne sera *point* chose inutile ne oysifue de vous *remembrer* la premiere source et origine dont nous est nay le bon Pantagruel : car ie voy que tous bons historiographes ainsi ont traicte leurs chronicques, non seulement des Grecz, des Arabes et *Ethnicques*, mais aussi *les auteurs de la saincte escripture, comme monseigneur sainct Luc mesmement, et sainct Matthieu.* Il vous convient doncques noter que au commencement du monde, *ung* peu apres que Abel fut occis par son frere Cayn, la terre embue du sang du iuste fut *une* certaine annee si tresfertile en tous fruictz qui de ses flans nous sont produictz, et singulierement en mesles, que lon lappella de toute memoire lannee des grosses mesles : car les troys en faisoient le boysseau, au moys de octobre ce me semble ou bien de septembre, affin que ie ne erre : fut la semaine tant renommee par les annales, quon nomme la sepmaine des troys Jeudys : car il y en eut troys, acause des irreguliers bissextes que la lune varia de son cours plus de cinq

toyses, le monde voluntiers mangeoit lesdictes mesles : car elles estoient belles à loeil : et delicieuses au goust : mais tout ainsi *que* Noe le sainct homme, a *qui* nous sommes tant obligez et tenuz de ce quil nous planta la vigne, dont nous vient ceste nectareicque, precieuse, celeste, et deificque liqueur, quon nomme le piot, fut trompe en le beuuant : car il ignoroit la grande vertu et puissance diceluy. Semblablement les hommes et femmes de ce temps la mangeoient en grand plaisir de ce beau et gros fruict : *mais il leurs en aduint beaucoup daccidens*. Car a tous suruint au corps une enfleure *bien estrange* : mais non a tous en un mesme lieu. Car les *ungs* enfloient par le ventre, et le ventre leur deuenoit bossu comme une grosse tonne, desquelz il est escript : Ventrem omnipotentem. Et de ceste rasse nasquit sainct Pansart et Mardygras. Les aultres enfloient par les espaules et tant estoient bossuz quon les appelloient montiferes, comme portes montaignes : dont vous en voyez encores par le monde en diuers sexes et dignitez. Et de ceste rasse yssit Esopet : *dont* vous auez les beaulx faictz et dictz par escript. Les aultres enfloient *en longitude*, par le membre, qu'on *appelle* le laboureur de nature : en sorte qu'ilz les auoyent merueilleusement long, grand, gras, gros, vert, et acreste, a la mode antique, si bien quilz sen seruoient de ceinture le redoublant a cinq a six foys par le corps : et sil aduenoit quil feust en point et eust vent en pouppe, a les veoir vous eussiez dit que cestoient gens qui eussent leurs lances en larrest pour ouster a la quintaine. Et *de ceulx la* cest perdu la rasse, comme disent les femmes. Car elles lamentent continuellement quil nen est plus de ces gros etc. vous

sauez le reste de la chanson. *Daultres* croissoyent par iambes, et a les veoir eussiez dit que cestoient grues, ou bien des gens marchans sur *des* eschasses. Et les petitz grymaulx les appellent en grammaire Jambus. Daultres par les aureilles, lesquelles *ilz auoient si grandes* que de lune en faisoient pourpoint, chausses, et sayon, et de laultre se couuroient comme dune cappe a lhespaignole. Et dit lon que en Bourbonnoys encores *en a de* lheraige : dont sont dites aureilles de Bourbonnoys. Les aultres croissoient en long du corps : et de ceulx la sont venuz les geans et par eulx Pantagruel. Et le premier fut Chalbroth, qui engendra Sarabroth, qui engendra Faribroth, qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de souppes, et regna au temps du deluge, qui engendra Nembroth, qui engendra Athlas qui auecques ses espaules guarda le ciel de tumber, qui engendra Goliath, qui engendra Eryx, qui engendra *Titius*, qui engendra Eryon, qui engendra *Polyphemus*, qui engendra *Cacus*, qui engendra Etion, qui engendra *Enceladus*, qui engendra *Ceus*, qui engendra *Typhoeus*, qui engendra *Aloeus*, qui engendra *Othus*, qui engendra Aegeon, qui engendra *Briareus*, qui auoit cent mains, qui engendra Porphyrio, qui engendra Adamastor, qui engendra *Anteus*, qui engendra Agatho, qui engendra *Porus* contre lequel batailla Alexandre le grand, qui engendra Aranthas, qui engendra Gabbara, qui engendra Goliath de Secundille, qui engendra Offot : lequel eut terriblement beau nez a boire au baril, qui engendra Artachees, qui engendra Oromdon, qui engendra Gemmagog, qui fut inuenteur des souliers a poulaine, qui engendra *Sisyphus*, qui engendra les Titanes : dont

nasquit Hercules, qui engendra Enay, qui engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Oliuier pair de France compaignon de Roland, qui engendra Morguan, qui engendra Fracassus, duquel a escript *Merlinus Coccaius* : dont nasquit Ferragus, qui engendra Happemousche, qui engendra Boliuarax, qui engendra Longys, qui engendra Gayoffe, qui engendra Maschefain, qui engendra Brulefer, qui engendra Engouleuent, qui engendra Galehault, qui engendra Myrelangault, qui engendra Galaffre, qui engendra Falourdin, qui engendra Roboastre, qui engendra Sortibrant de Connimbres, qui engendra Brushant de Mommiere, qui engendra Bruyer, lequel fut vaincu par Ogier le dannoys pair de France, qui engendra Mabrun, qui engendra Foutasnon, qui engendra Hacquelebac, qui engendra Vitdegrain, qui engendra Grantgousier, qui engendra Gargantua, qui engendra le noble Pantagruel mon maistre. Jentends bien que lysant ce passaige vous faictes en vous mesmes ung doubte bien raisonnable. Et demandez comment est il possible que ainsi soit : veu que au temps du deluge tout le monde perit fors Noe et sept personnes avecques luy dedans Larche : au nombre desquelz nest point mys ledict Hurtaly? La demande est bien faicte sans doubte et bien apparente : mais la responce vous contentera. Et parce que nestoys pas de ce temps la pour vous en dire a mon plaisir, je vous allegueray lauctorite des Massoretz *interpres des sainctes lettres hebraicques* : lesquelz *disent* que *sans point de faulte* ledict Hurtaly nestoit *point* dedans Larche de Noe, aussi ny eust il peu entrer : car il estoit trop grand, mais il estoit dessus *Larche* a cheual iambe deca iambe dela, comme les petitz enfans sus *des* che-

uaulx de boys. Et *en ceste* facon saulua la dicte Arche de periller : car il luy bailloit le bransle auecques les iambes, et du pied la tournoit ou il vouloit comme on faict du gouuernail dune nauire : Et ceulx *du* dedans luy enuoyoient *des* viures par une cheminee a suffisance, comme gens *bien* recognoissans le bien quil leur faisoit, et quelques foys parlementoient ensemble, comme faisoit Jcaromeni*ppus* a Jupiter, selon le rapport de Lucian.

III. Passages de l'édition in-4 de Claude Nourry qui ont été supprimés ou sensiblement modifiés, soit dans l'édition de Juste, 1534, in-24, soit dans d'autres.

Après avoir donné en entier le prologue et le premier chapitre, en soulignant les passages qui diffèrent dans les autres éditions, nous nous dispenserons de reproduire ici ces mêmes passages; mais nous ferons remarquer que les mots du prologue : *tout ainsi que texte de Bible ou du sainct Euangile*, ont été conservés dans les éditions de Paris, in-8, sans date; dans celle de Poitiers, 1533; dans celles de Lyon, 1534, et de Paris, 1538; et enfin dans celle de Dolet, 1542; leur suppression n'a commencé qu'avec l'édition de Juste, 1542. La même chose est encore à remarquer pour le passage suivant de ce prologue : *Jen parle comme sainct Jehan de Lapocalypse....* et pour ce passage du premier chapitre : *interpres des sainctes lettres.*

Chap. II. — Il y avoit une si grande secheiresse (*fut secheresse tant grande*)[1].

[1] Les mots mis entre deux parenthèses sont ceux du texte corrigé.

Au temps que Phebus (*on* temps que *Phebe*).

Par les esglises quelle ne feust deconfite (par les *ecclises : a ce que* ne feust....).

Le pauure peuple *se* commenca a esiouyre (le paoure peuple commencza a *s'*esiouir).

Il ne en auoit point en lair (il ny en auoit *goutte*).

Du fleuue Nil (*du* Nil).

Chap. III. — Tant beau et grand (tant beau et *tant* grand).

Beuuez quelque peu (quelque *bon traict*).

Voy me la affolle (*me voyla affolle*).

Dans le sixième vers de l'épitaphe de Badebec, il y a : sen (pour *si en*), et les éditions de 1534, 1538, 1542, portent : *sans;* l'édition elzevirienne : *en*. La première leçon est la bonne; De L'Aulnay l'a adoptée.

Chap. IV. — Le grand nauire francoys (la grand *nauf* francoyse).

Il *se* deffit des liens (il deffit des liens).

Ne luy auoient *pas* bien torche les babines (ne luy auoyent bien *a point* torche).

Et *vous* le mit (et le mit).

Voicy quil fist (*que fit il*).

Chap. V. — Voyant quil ny auoit que (voyant *que la nestoit*).

Les oysillons qui est de present en la grosse tour de Bourges (les oysillons *quon appelle* de present la grand *arbastre de Chantelle*).

Et y proffita (et proffita).

Il *sen* partit et vint a Angiers (et en troy pas et un sault vint a Angiers).

Grand pere du beau cousin de la seur aisnee de la

tante du gendre de sa belle mere (après : de la tante, est ajouté : *de loncle de la bruz....*).

Il ne le faisoit point (il ne le faisoit *mie*).

Chap. VI. — Nous invisons les lupanares *de Champgaillard*, *de Matcon* (pour Mascon), *de cul de sac*, *de Bourbon*, *de Huslieu* (tout ce qui est souligné manque dans les deux éditions de 1542, en caractères gothiques, dans celles de Pierre de Tours et dans d'autres. Celles de Paris, in-8, sans date, et celle de Poitiers, 1533, ont deux noms de plus : *Glattigny* et *Grenetal*, l'un avant *Husleu* (sic), l'autre après).

Seigneur sans *nul* doute (*sans doute*).

Ne supergurgite point (*goutte*).

S. Alipantin *corne my de bas* (retranché dans les deux éditions gothiques de 1542, etc.).

La mort Roland (*de* Roland).

Chap. VII. — Il fut aduerty qu'il y auoit une grosse et enorme cloche a Sainct Aignan du dict Orleans, qui estoit en terre pres de troy cens ans y auoit (fut aduerty *que une grosse et enorme cloche estoit a Sainct Aignan du dict Aurelians*, *en terre*, *passez deux cens quatorze ans*).

Si grosse (*tant* grosse).

Que par nul engin ne la pouuoit mettre.... (que par engin *aulcun* ne la pouuoit *on* mettre....).

Archimenides (*Archimedes*).

Le peuple de Paris est sot par nature (les autres éditions ajoutent : *par becquarre et par bemol*).

Le catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor, qui occupe la plus grande partie du septième chapitre, a été successivement augmenté dans les cinq éditions

originales de ce premier livre du Pantagruel. La première n'avait que quarante-trois articles; celle de Lyon, 1533, en a quelques-uns de plus; celle de 1534 en offre cent vingt-cinq; celle de 1538, cent trente-trois, qui sont aussi dans l'édition de Dolet; enfin dans l'édition de Juste, 1542, le nombre des articles est porté à cent trente-neuf.

A l'article : *le Vistempenard.... compose par Pepin* (Pepim dans l'édition de 1534), les éditions de 1538 et les autres ont substitué *Turlupin* à Pepin.

Dans l'édition de Juste, 1533, après *la Profiterolle des indulgences*, vient *Aristotelis libri nouem de modo dicendi horas canonicas*, article qui ne se trouve pas dans les autres éditions; mais dans ces dernières, après les *Marmitons d'Olcam*, on a mis comme équivalent du titre supprimé : *Magistri N. Fripesaulcetis de grabelationibus horarum canonicarum.*

Dans la même édition de 1533, à l'antépénultième article : *Justinianus de cagotis tollendis*, est ajouté : *cum scholiis Terrentii*, ce qui n'est dans aucune autre.

L'article *Jablonus de cosmographia purgatorii*, donné d'abord dans l'édition de 1534, et ensuite dans celles de 1537 ou 1538, et même dans celle de Dolet, immédiatement après le *Couillaige des promoteurs*, a été retranché des deux éditions gothiques de 1542 et de beaucoup d'autres, tant les théologiens étaient alors chatouilleux sur le dogme touchant le purgatoire; mais les éditeurs modernes l'ont rétabli.

Au lieu d'*Antipericata.... merdicantium*, que portent les éditions originales de 1534 et 1542, on lit *mendicantium* dans celle de 1538, copiée par Dolet.

La première leçon est de Rabelais, et elle a passé dans les éditions modernes.

Chap. VIII. — Mais plutost transmigrer dung lieu (*ains passer* dung lieu).

Apres *Papinian* : ny auoit point telle commodite destude quil y a maintenant (*n'estoit* telle commodite d'estude qu'on il (*sic* en 1534) *y veoit* maintenant).

Il nest pas femmes et filles qui ne ayent aspire a ceste louange, a ceste manne (*que diray-ie? les femmes et filles ont aspire a ceste....*).

Chap. IX. *Ordre dans lequel sont placées les langues dont se sert Panurge.*

Dans l'édition in-4. — 1. Langue germanique : *Juncker* (Iunclier). — 2. Arabe : *Albarildim....* — 3. Italienne : *Signor mio....* — 4. Après : Autant de lung comme de laultre. Dont *dit* (sic) Panurge (en hollandais) : *Heere ie en spreke.* — 5. Après : Autant de celluy la. Donc dist (sic) Panurge (en espagnol) : *Señor de.... tanto....* — 6. Après : Lors dist le compaignon (en hébreu) : *Adoni scholom....* — 7. Après : Donc dist le compaignon (en grec) : *Despota....* — 8. Après : Et comment a tu demoure en Grece? Donc dist le compaignon : *Agonou dont oussys....* — 9. Apres le compaignon dist (en latin) : *Iam toties....*

Dans l'édition de Juste, 1533, et dans celles de 1534, de 1538, et de Dolet, 1542, la langue germanique, l'arabe et l'italien sont comme dans l'in-4. Après : Autant de lun comme de lautre. Dont dit Panurge, est ajouté l'anglais : *Lard gef tholb....* A quoy dist Carpalin. Sainct Treignan foutys vous descoss ou iay failly a entendre. Lors respondit Panurge : *Prug frest*

strinst.... Ces deux passages sont également dans les deux éditions; mais pour le second, il y a de plus dans l'édition de 1534 le mot *dovelb*, qui manque dans l'autre. A quoy *dist* Epistemon : Parles vous christian, mon amy, ou languaige patelinoys, (en hollandais) *heere ie en spreke....* Puis vient l'espagnol : *Seignor de tanto hablar....* En suite lors dist le compaignon (en danois) : *Myn herre endog....* (ce qui manque dans l'édition de 1533). Je croy, dist Eusthenes, que les Goths parloient ainsi.... Puis le passage hébreu : *Adoni scholom...*; le grec (*Despota*); le gascon : *Agonou dont oussys;* le latin : *Iam toties....*

Dans les deux éditions de 1542, en caractères gothiques, et dans les éditions plus modernes, se trouve de plus un passage basque, ou qualifié tel par plusieurs éditeurs (*Jona andie guaussa....*).

Il faut observer que les passages en différentes langues donnés par Le Duchat et par les éditeurs plus modernes ont été corrigés d'après la manière dont ils s'écrivaient au XVIIIe siècle; mais ils sont tout différents dans les éditions originales, tant pour plusieurs mots que pour l'orthographe générale. Par la suite il sera bon de rétablir le texte original, qui se trouve dans les éditions de Juste, 1534 et 1542, celles des anciennes qui donnent le plus de langues : on pourrait y ajouter, en variantes, le texte moderne. Remarquons-le aussi, les passages en langues étrangères sont imprimés très-incorrectement dans plusieurs anciennes éditions; car chaque éditeur, en reproduisant les fautes de la copie, ne manquait pas d'y ajouter de nouvelles fautes. Dans l'édition de 1553, par exemple, ces passages sont devenus inintelligibles; le morceau d'anglais, qui a paru

pour la première fois en 1534, est un véritable galimatias sans aucun sens. Rabelais, qui probablement ne savait pas cette langue, aura écrit sa phrase en français, et se la sera fait traduire et dicter par quelque Hibernois prononçant fort mal l'anglais. Le morceau a été restitué correctement dans la traduction anglaise du roman entier, et reproduit depuis dans les éditions françaises; on le trouve déjà ainsi dans l'elzevirienne de 1663.

Chap. x (coté IX), formant les chapitres x, XI, XII et XIII dans les éditions en trente-quatre chapitres.

Sept cens soixante (*neuf mille sept cens soixante et quatre*).

Non pas (pas manque en 1534) quil engardast les dictz theologiens sorbonicques de chopiner et se rafraischir a leurs beuuettes accoustumees (supprimé dans les deux éditions de 1542, en caractères gothiques, et dans d'autres, mais restitué dans les dernières éditions).

Quil sembloit quil feust echappe es chiens (quil sembloit *estre echappe*).

Et notez quil y en auoit qui prindrent.... (et notez *que diceulx la plupart* prindrent....).

Quil ny auoit pas les bonnes femmes.... que quand il passoit.... ne dissent (*iusques aux* bonnes femmes *lesquelles* quand il passoit *disoient*).

Et le prierent vouloir ung *peu* veoir le proces (et le prier *vouloir* le proces *canabasser*).

Ne vault il pas beaucoup mieulx les ouyr de leur viue voix narrer leur debat, que lire.... (*nest ce le mieulx ouyr par leur viue voix* leur debat, que lire....).

Les loix sont extirpees du *meillieu* de philosophie.... De *meillieu* (pour milieu) l'édition de 1533 a fait *meilleur*, et celle de 1534 *mylieu*, celles de Paris et de Poitiers, in-8, *millieu.*

Après, comme un crapault de plume, il y a dans cette édition in-4, dans les trois in-8 qui la reproduisent, et dans celle de 1534 : et *en usent comme ung crucifix dung pifre*, ce qui manque dans toutes les autres.

Et ne excepte ny Saluste (*et nen excepteroy voluntiers ny Saluste, ny Ciceron, ny Pline :* ce dernier n'est pas dans l'édition de 1534).

Replicques et *duplicques* (replicques).

Après, *jentends le cas, poursuivez*, il y a dans toutes les éditions antérieures à celle de Juste, 1542 : *Vrayement, dist le seigneur de Baysecul, c'est bien ce que l'on dist. Qui faict bon aduiser aucunes foys les gens, car ung homme bien aduise en vault deux*, ce qui manque dans l'édition de 1542 et dans toutes celles qui ont suivi, même dans celles de Le Duchat et de De L'Aulnay, où on lit seulement : *Or, monsieur, dist Baisecul.* Rabelais se sera repenti d'avoir mis quelque chose de raisonnable dans la bouche de son burlesque orateur.

Entre les deux tropiques vers le zenith diametralement oppose es troglodytes (entre les deux tropiques *six blancs* vers le zenith *et maille :* cette leçon est celle de l'édition de Juste, 1542; Le Duchat a donné la première, qui est dans les éditions antérieures à 1542).

Etoit grosse d'enfant (grosse *dune potee de chou*).

De manger des choux (de manger *besagues*).

Après, les maignans, *et ainsi se pourmener pendant*

le seruice diuin (ce qui est souligné manque dans l'édition de 1542 et dans beaucoup d'autres, même dans celle de De L'Aulnay).

Ne sen leschat bas et roidde ses doigz (ne sen leschat *orbiculairement* ses doigtz).

Soy bassiner *anglicquement* (les nouvelles éditions ont *angeliquement*).

Pouruu quon ne se seignast de la main gauchė, la bonne femme se preint a esculler les souppes par *la foy* des petits poissons couillastrys.... (Pourueu quon ne se signast *de ribaudailles, larc en ciel fraischement esmoulu a Milan pour esclourre les alouettes consentit que la bonne femme escullast les isciaticques par le protest* des petits poissons couillastrys....).

En ce hasard de lauer la buee sans premier alluner le papier.... (en ce hasard *de seconder la buee brinballatoyre sans....*).

Et il y auroit des aureilles (et *seroient* aureilles).

Ne convenoient *pas bien* en la.... (ne convenoyent en la partie aduerse).

En sa foy ou bien in sacer (les mots soulignés manquent dans les autres éditions).

Quant on mangeoit des coques cigrues.... (quand on mangeoit *sans degaisner* cocques cigrues....).

Quon faict aporter des pastins (*a estymologizer* les pattins).

Et me sonner lantiquaille (me *sonnent* lantiquaille).

Pour plus honnestement *se asseoir* a table (se *dodeliner*).

Se cache (caiche) le museau (manque dans Le Duchat et dans De L'Aulnay).

Lautre se cache le museau pour les froidures hyber-

nalles (*lautre cinq quatre et deux :* cette leçon commence à l'édition de Juste, 1542).

Quil fist ou bien fera *de trois sepmaines* (ou bien fera *des goubeletz :* commence en 1542).

Que prendre une liasse doignonds liee de troys cens *auez maria* (*naueaulx*, à partir de l'édition de 1538).

Et si le dez ne vous veult autrement dire que tousiours ambezars, terne, six et trois (il y a dans les éditions faites après 1542 : que touiours ambezars, *ternes du gros bout*).

Du lict auecques la toure loula la la, et viuez en soufrance et me peschez force grenoilles.... (du lict, *fringuez* la tour loura la la, et *beuez a oultrance : depiscando grenoillibus*).

Qui feirent diables de humer, Tringue tringue das ist cotz frelorum bigo paupera guerra fuit. Et mesbahys bien fort comment les astrologues sen empeschent tant en leurs Astrolabes et Almucantarath (dans l'édition de 1534, il y a *Tringue tringue das dich gots martre schend frelorum....* le mot Astrolabe y manque. L'édition de 1538 et celle de Dolet reproduisent le texte de 1534. Dans l'édition de 1542, il y a, après tringue tringue, *de doublet en case;* le reste est supprimé, et il en est de même dans l'édition de De L'Aulnay).

Lusance commune de la loy salicque. L'édition de 1538, les trois éditions de 1542, et celle de 1553, portent *lusance comme;* mais l'édition de 1573, l'elzevirienne et les éditeurs modernes ont rétabli le texte primitif de l'in-4.

Doibt en temps de peste charger son pauure membre de mousse cueillie.... (doict en temps de *godemarre*

sublimer la penurie de son membre par la mousse cuillie....).

La loi Exemptor (*emptor*).

Car il ieignoit *dangustie et petoit dahan* comme.... (car il gehaingnoyt comme....).

Innocent du cas de crime quon pensoit (du cas *priuilegie des gringuenaudes* quon pensoit).

La cour leur dict que considere que le soleil decline brauement de son solstice estiual pour mugueter les billes vesees qui ont eu mat du pyon par les males vexations des lucifuges nictycoraces qui sont inquilines du climat diaromes dung *crucifix* a cheual bendant une arbalestre aux reins. (Dans l'édition de 1534, il y a : La cour leur dict que considere *loripilation* de la *ratepenade* declinant brauement du solstice.... au climat diarhomes dun *crucifix*.... Dans l'édition de 1538, et dans celle de Dolet, 1542, il y a *singe* au lieu de crucifix; dans les deux autres éditions de 1542, et dans celle de 1553, il y a *Matagot*. Cette dernière leçon a prévalu, parce qu'on ne connaissait pas la première. Si on veut savoir quel est ce *Matagot à cheval*, qu'on consulte les œuvres de Rabelais, *édition variorum*, III, p. 365, et on y trouvera, à la note 7*, cette singulière explication : *C'est le connétable qui a pris et pillé Rome; il est opposé au pyon ou piéton qui précède*. Peut-on rien dire de plus absurde?)

Que na este trouue estre vray.... (na este *en brimballant* trouue vray....).

Les deux parties sen allerent toutes deux contentes (les deux parties *departirent*....)

Chap. xi (x), ou xiv des éditions en trente-quatre chapitres.

Quelque bon poisson de vin (quelques *muitz de bon* vin).

De ne boire point de vin (de ne boire *goutte*).

Les paillards Turcqs (les *pilliards*....).

Comme vng connil pour me faire roustir tout vif (car *ie etoys tant exime.... et en poinct me faisoyent* roustir tout vif....).

Getta *sa* coignee (getta coignee).

Assez ague (assez *pointue*).

Une ieune tudesque (*corinthiace*).

Chap. XII (XI), ou XV des éditions en trente-quatre chapitres.

Voy ne cy pas de belles murailles pour garder les oysons.... (*voyez cy ces* belles murailles. *O que fortes sont et bien en poinct* pour garder les oysons).

Competentement meschantes (*competement*).

Après Bourges : de tant de vitz qu'on couppa en ceste ville es pouures italiens a lentree de la Royne (de tant de *braquemars enroiddys qui habitent par les braguettes claustrales*).

Et voila louurage gaste et diffame (dans les éditions de 1533 et 1534, on a mis : *et le pape diffame;* l'édition de 1538, celle de Dolet, 1542, etc., ont supprimé *le pape diffame*).

Un bel exemple (les éditions de 1533 et 1534 ajoutent *que met frater de cornibus;* dans l'édition de 1538 et autres, il y a *frater Lubinus, libro....*).

Que les mouches ne si cuyllassent point (*ne y fissent ordure*).

Car ainsi nous fault il secourir et ayder lung lautre.

Dieu le commande (ces derniers mots manquent dans l'édition de 1538 et dans les autres).

Après charettees : *et bien puisque Dieu le veult* (ces mots manquent aussi dans l'édition de 1538, etc.).

Portant plus de troys balles de mousse (portant de mousse plus que *nen tiendroyent dix et huyct belles* (sic).

Cent ecuz (*cent soixante mille escuz*).

Depuis que suis en ceste ville.... *voire de mangeresses dymaiges et de theologiens* (ceci manque dans l'édition de 1538 et dans toutes celles qui sont venues après).

Chap. XIII (XII), ou XVI et XVII des éditions en trente-quatre chapitres.

Et a lheure que le guet passoit (et a lheure que passoit).

Pour examiner les articles de la foy (*pour grabeler les articles de la foy* : ceci manque dans l'édition de 1538 et dans les autres plus récentes).

Belle robe *neufue* (belle robe).

La belle lingiere des galleries de la Saincte Chapelle (*lingiere du Palais*, dans l'édition de Juste, 1542, et autres).

Elle est de Fonterabie (de *Foutignant ou de Foutarabie*).

Et par ains a lune (*par ce moyen* a lune).

Voulu besoigner.... en appetit, et en.... (voulu *biscoter.... en ruyt et en chaleur....*).

Et ce es escolles de Sorbonne en face de tous les theologiens (et ce es escholes *du feurre*, en face de tous les *aultres sophistes* : le changement commence avec l'édition de Juste, 1542).

Ne a nul passe temps (*tu ne as passe temps aulcuns*).

He grosse pecore *Jesuchrist ne fut il pas pendu en lair* (dans l'édition de 1534, il y a : Jesuchrist *feut;* tout ce qui est souligné manque dans l'édition de 1538 et dans celles qui ont suivi).

Chap. XIV (XIII), ou XVIII, XIX et XX des éditions en trente-quatre chapitres.

Vn grandissime clerc (*un sauant homme*).

De veoir icelluy Pantagruel et le congnoistre (il y a dans l'édition de 1533 : de *le* veoir et le cognoistre; dans celle de 1534 : *de veoir Pantagruel et....*).

Et de *promer* ses oracles (et de *produire* ses oracles).

Transfreta le vaste fleuue de Physon (*nauigua le grand* fleuue. En faisant ce changement, Rabelais se rappelait probablement qu'au chapitre VI il avait fait dire au Limousin : *nous transfretons la Sequane*, et il ne voulait pas qu'on pût lui reprocher d'employer ici une expression qu'il avait tournée en ridicule; un peu plus tard, devenu moins réservé, il a écrit dans le Gargantua, chap. XXXIII, *transfreter la mer hircane*).

De philosophie, de magie, de Alkymie et de caballe.... et ne men puis contenter mon esprit (de philosophie, *de Geomantie* et de caballe.... et nen puis contenter mon esprit).

De doubtes inexpuisables (*de problesmes insolubles*).

Les materies sont tant ardues (les *matieres*).

Denier *a nully* en departir (a *personne*).

De luy de lassus, et son plaisir (*lassus* manque en 1534).

La resolution, *dont il la faut trouuer toy et moy*, et loue (la resolution, *iusqu'au fond du puys*.... et loue).

Vous *aultres* qui lisez (vous qui lisez).

Ne pensez *pas que iamais il y eut gens plus eleuez* et transportez en pensee que furent toute celle nuyct.... (ne pensez *que iamais gens plus fussent eleuez*....).

Mal de moy, dont dit Pantagruel, voire mais mon amy Panurge (mal de moy, voire mes (dict Pantagruel), Panurge mon amy....).

De ceste angloys (de ce *glorieux* angloys).

Et hardiment quil ny eust (et hardiment *croiez*).

Tous les Sorbonicoles (tous les *resueurs et beiausnes* sorbonicoles).

Maraulx de Sophistes. Donc si moy (maraux de Sophistes, *Sorbillans*.... *Si ie*).

Te contente (te *satisfait*).

Tout le monde assista speculant (*escoutant*).

Dung *bon* quart dheure : Dont Thaumaste commenca (dung quart dheure. Thaumaste commencza : le *dont* est supprimé ici, et plus bas).

Et croyez quils beurent *comme toutes bonnes ames le iour des mors*, *le ventre contre terre*, iusqua dire dont venez vous. (Dans l'édition de 1534, il y a *a ventre deboutonne;* le reste est comme ci-dessus. Dans celles de 1538, de Dolet, 1542, et autres, il y a seulement : *croyez quils beurent a ventre deboutonne iusqu'a dire*.... Enfin dans les deux éditions gothiques de 1542, il y a de plus : *car dans ce temps la on fermait les ventres a bouton, comme les collets de present.*)

Et au cheurotin.... il ny eust pas *sans faulte* celluy qui nen beust (au cheurotin, *et flaccon daller*. Il ny eut celluy qui nen beut).

Chap. xv (xiv), xxi et xxii des éditions en trente-quatre chapitres.

A la Tudesque (a la *Romanicque*).

Si mal.... *toutefois* la vostre (*tant* mal.... la vostre).

De vous accoler, de vous bayser (*de cellecy accoller*, de *la* bayser).

Auecques *vous* (auecques *elle*).

Vous me aymez tout plain (*elle* me ayme tout *a* plein).

Doncques pour gaigner temps, faisons et la vouloit.... (doncques.... *bouttepoussemambions* : et la vouloit....).

Allez vous en et me.... (*partez dicy* et me....).

Non feray par mon sergent (l'édition de Poitiers, 1533, a *serment* pour *sergent*, qui se lit dans toutes les autres).

Voicy que demande logis (voicy *maistre Jehan Chouart* qui demande).

Commencement du chapitre xx de l'édition de 1534 : Estoit la grande feste du *corps Dieu* (à partir de l'édition de Juste, 1542, on a mis : grande feste du *Sacre*).

Que tous les chiens.... ne sen veinssent a ceste dame (*accourent* a ceste dame).

Et sen ala en quelque (se *retira* en quelque).

Tant *quil y eust* un grand (tant qu'un grand).

Tous les chiens de cette ville (*du pays*).

Car il se y trouua plus de six cents chiens (*en laquelle feurent veuz plus de six cens mille et quatorze chiens*).

Et print congie delle (*puis delle print congie*).

Y trouuer remede, si non sen aller a.... (trouuer *aulcun* remede sinon *soy retier en*).

Jocquer (*iocquetter*).

Chap. xvi (xv), ou xxiii et xxiv des éditions en trente-quatre chapitres.

Henoch et Helye, qui sont dans les anciennes éditions, ont été remplacés par Ogier et Artus dans celle de 1538 et dans celles qui ont suivi.

Quils cheuaucheroient leurs.... (quils *biscoteroyent* leurs....).

Ils cheuauchaient a chasque (ils *fanfreluchoient* a chasque).

Ils ne cheuauchaient pas si souvent (ils ne *belinoyent* si souvent).

Si la dame auait *point* faict escrire (auait faict).

Ung nom hebraicque signifiant (que *cestoient mots* hebraicques).

Ung poinct que me tiegne suspend (que tiegne *mon esperit* suspend).

Par le cap de Bona sperantza *piedsmont* scalle (de Bona sperantza, *et firent* scalle : l'édition de Juste, 1533, porte *escalle*).

Et bancqueter auec eulx a leurs depens (et banqueter avec eulx, et *bragmader* a leurs depens).

Chap. xvii (xvi), ou xxv et xxvi des éditions en trente-quatre chapitres.

Ils vont aduiser (ils *aduiserent*).

Car voicy (*voyez icy*).

Men voye vous apporter (*ie* voys vous apporter).

Moins dun rien (*en un moment*).

Epistemon fist *deux* belles broches (Epistemon fist *au nom des neuf muses neuf* belles broches).

Et firent *leur* roustisseur *de* leur prisonnier (et firent roustisseur leur prisonnier).

Il y a cent soixante trois mille (*il y a* manque).

Desconfiture (*defaicte*).

Nestes vous pas deliberez (*estes* vous deliberez).

Que ne *passaige* en forme (que *ie ne raboure* en forme).

Non, non, dist Epistemon (*baste*, dist Epistemon).

Chap. XVIII (XVII), ou XXVII des éditions en trente-quatre chapitres.

Eriga ung trophee (*droissa* un trophee).

Mais a quoy lui plaist (*Ains a qui....*).

Et le pied droict de deuant (dans les éditions de 1533 et 1534, il y a *les* pied).

Ce fut icy que a lhonneur de Bacchus (ce fut icy que *mirent abaz culz*).

> Que gayement tous mirent abas culz
> Souples de rains comme beaulx carpions.
> (*Pour bancqueter a lhonneur de Bacchus*
> *Beuuans a gre comme beaulx carpions.*)

Il nest umbre que dettendars, il nest fumee que de cheuaulx, et nest clycquetys que de harnoys. A quoi respondit Panurge, il nest umbre que de cuysine, il nest fumee que de tetins, et nest clycquetys que de couillons (il nest umbre que.... harnoys. *Adonc Epistemon se print a subzrire, et dist. Il nest umbre que de murailles, fumee que de pastez, et clicquetys que de tasses.* A quoy respondit Panurge il nest umbre que de *courtine*, fumee que de tetins, et clicquetys que de..... Dans l'édition de 1533, au lieu de tetins, il y a *c*..).

Mais du pet quil fist il engendra plus.... et dune vesne engendra.... (du pet quil fist, *la terre trambla....* et dune vesne *quil fist* engendra....).

Chap. XIX (XVIII), ou XXVIII des éditions en trente-quatre chapitres.

Faignit *quil eust* son armee sur mer (faignoit *avoir* armee....).

Après : annonce a ton roy, il y a dans les éditions antérieures à celle de Juste, 1542 : *Je ne te dis pas comme les Caphars ayde toy dieu te aydera : car cest au rebours ayde toy le diable te rompera le col.* Ce passage manque dans les deux éditions de 1542 et dans celles qui ont suivi. Le Duchat l'a donné en note.

Dans l'édition de 1533, dans celle de 1534 et autres, il y a, après leur espoir et pensee : *Ce faict le prisonnier luy requist que touchant sa ranson* (il luy fist bon party, 1533), *il luy voulust faire party raisonnable....*

Ce fait le prisonnier sen alla, et Pantagruel dist (le prisonnier *party* Pantagruel dist).

Petits peniers (petitz *panerotz*).

Beuuons icy a la Tudesque (a la *Bretesque*).

Composees de trochitz dalkerkangs et de cantharides et aultres (de *lithontripon....* et aultres).

Alles *vous* en a ville.... et *vous enpartez du dict....* (alles en a ville.... et *partez* du dit camp).

Et neust este sa merueilleuse hastiuete et *celerite* (ce dernier mot a été supprimé).

Que beurent iamais ceulx (que beurent *oncques*).

Chap. xx (xix), ou xxix des éditions en trente-quatre chapitres.

Estoit submergé (*noye*).

Voila les gens (*voyez la* les gens....).

Fauldrons point. Et *moy* donc (Faudrons. Et *ie* donc....).

Le pauure Pantagruel (le pauure *bonhomme*).

Leur contoit des fables et des exemples de Sainct Nicolas (leur comptoit les fables de *Turpin*....).

Naturel comme tu as concede es humains.... (*ainsi* comme *oultroye* es humains).

Et ministere de ta parolle : et (et *seruice* de ta parolle).

Rompit en six pieces (*en quatre mille octante et* six pieces).

Desploya ses bras et comme (*gualentement ses bras deploye*....).

Plus gros quung tonneau (que *neuf mille* tonneaux).

Ce que voyant (*par ce* voyant).

Luy frappa du pied un si grand coup (luy frappa *Pantagruel* du pied....).

Et du corps de Loupgarou arme.... denclumes frappoit (et *son corps leva comme une picque en lair et dicelluy* arme denclumes frappoit).

Qui auoit nom Moricault (*Riffelandouille*).

Chap. xxi (xx), ou xxx des éditions en trente-quatre chapitres.

La teste tranchee (*la coup testee*).

Dont Eusthenes sesuya (*lors* Eusthenes).

Chauldement quelle ne print vent (*affin* qu'elle ne preint).

De pouldre d'Aloes quil (de *diamerdys* quil).

Luy fist deux ou troys poins de aguille (luy fist *alentour quinze ou seize points....*).

Dans l'énumération des personnages illustres vus par Épistemon en enfer, il a été fait successivement des augmentations; d'abord pour l'édition de 1534, ensuite pour celle de Juste, 1542, dont le texte a été suivi depuis. Voici les différences qui existent entre l'édition de Lyon, in-4, et les autres.

Darius (*Darie*).

Pharamon (remplacé par *Asdrubal*).

Hannibal estoit cocquetier (*cocquassier*).

Coccytus (*Coccyte*).

Les Douze pers de France sont la et ne font riens que ie aie veu, mais ils gaignent leur vie a endurer force plameuses, chinquenaudes, alouettes, et grans coups de poing sus les dantz (ce passage a été reproduit dans l'édition de Lyon, 1533, mais supprimé dans celle de 1534 et celles qui ont suivi).

Jason et Pompee (*Jules Cesar* et Pompee).

Entre Godeffroy de Billon et Pietre de Castille, les éditions de 1533 et 1534 mettent *Baudoin estoyt manillier;* celle de 1542 a substitué *Jason* à Baudoin).

Charlemaigne, qui est dans les éditions de Lyon, in-4, et de 1533, in-24, a été remplacé, en 1534, par *Nerva*.

Trou de Jubathar (*Jubaltar* dans l'édition de 1533, *Gylbathar* dans celles de 1534 et 1542).

Le roy Pepin (remplacé par *Tygrane*).

Après, en grans coups de baston, on a ajouté un long passage dans l'édition de 1534 et dans les suivantes.

Ie vetz Patelin qui marchandoit (ie veiz Pathelin *thesaurier de Rhadamante* qui....).

Baillez, baillez icy villain, et en allez querir daultres (*baille* icy villain, *baille* et en *va* querir daultres).

Et *sen* alloit pleurant (alloit pleurant).

Eiouir (*reiouir*).

Chap. xxii (xxi), ou xxxi des éditions en trente-quatre chapitres.

Je commenceray *a* marcher (je commenceray marcher).

Chap. xxiii (xxii), ou xxxii des éditions en trente-quatre chapitres.

Tout le monde se rendoit a luy (tout le monde *estoit ioyeulx et incontinent* se *rendirent* a luy).

Que ce ne seroit quune petite venue (petite *ouzee*).

Nous ne pouvons pas estre tous riches (*chascun ne peut auoir....* et *ne pouvons estre* tous riches).

Et de quoy vivoys tu, *que mangeoys tu* (ces trois mots ont été supprimés).

Chap. xxiv (xxiii), ou xxxiii et xxxiv des éditions en trente-quatre chapitres.

Et son urine estoit si chaulde (*tant* estoit chaulde).

En cinq aultres entrerent daultres gros varletz chascun portant un pic a son col (cecy a été supprimé dans l'édition de 1534, où, au lieu d'*en troys aultres.... entrerent troys paizans*, on a mis : *en cinq aultres entrerent troys paizans....*).

Chercherent plus de demye lieu ou estoient les humeurs corrompues. Finablement.... (chercherent plus de demye lieue *en un goulfre....*).

Fin du dernier livre de Pantagruel dans la première édition.

« Vous aurez le reste (*la reste* dans l'édition de 1534) de lhistoire a ces foires de Francfort prochainement venantes : et la vous verrez (pas voyrrez) comment il trouua la pierre philosophalle, comment il passa les monts Caspies, comment il nauiga par la mer Athlanticque et deffit les Caniballes et conquesta les isles de Perlas. Comment il espousa la fille du roy de Inde dit Prestre Jehan (nomme Presthan, édition de 1534). Comment il combatit contre les diables, et fist brusler cinq chambres denfer, et rompit iiii. dentz a Lucifer et une corne au cul. Comment il visita les regions de la lune, pour sauoir si a la verite la lune nestoit pas entiere : mais que les femmes en auoient .iii. cartiers (*quartiers* dans l'édition de 1534) en la teste. Et mille aultres petites ioyeusettez toutes veritables : *ce sont beaux textes deuangilles en francoys* (*ce sont belles besoignes* dans l'édition de Juste, 1542, et autres). Bon soir messieurs, pardōnate my, et ne pensez pas tant a mes faultes que ne pensez bien es vostres. »

FINIS.

Dans les autres éditions, à commencer de 1534, est ajouté, après *pensez bien es vostres*, un long morceau final : *si vous me dictes. Maistre...*, qui occupe près de deux pages. A partir de l'édition in-16 de 1538, l'ouvrage est terminé ainsi : *Fin des Cronicques de Pantagruel, roy des Dipsodes, restituez a leur naturel, avec ses faictz et prouesses espouentables : composez par feu M. Alcofribas abstracteur de quinte essence.*

IV. Observations sur les textes primitifs.

Les textes que nous venons de donner sont écrits, on a pu le remarquer, avec une simplicité naturelle dont l'auteur s'est ensuite éloigné à dessein : on y trouve fort peu de ces inversions forcées, de ces mots composés, de ces expressions bizarres qui se rencontrent si fréquemment dans le Gargantua, et plus encore dans les derniers livres du Pantagruel, desquels, il faut en convenir, la lecture est souvent fort pénible. C'est que l'auteur n'avait pas encore introduit dans son style les modifications qui ont rendu la troisième édition du Pantagruel si différente des deux premières.

Ces modifications portent particulièrement sur l'article supprimé devant le nom substantif (depecher bulles, pour depecher les bulles); sur l'adjectif *un* supprimé également devant le substantif (nous est grande honte, pour nous est une grande honte); sur les pronoms, *je*, *il* et *nous*, omis devant le verbe; sur *je* mis pour *moy;* sur le verbe *être* fréquemment substitué au verbe *avoir*.

Une autre modification remarquable, c'est l'adoption de la forme latine connue sous le nom de *que retranché* (faignit avoir, pour feignit qu'il eut); c'est encore *avoir* pour *ayant*, ou *après avoir*, ce qui semble répondre à l'ablatif absolu. Nous ferons aussi remarquer la suppression des prépositions *de* et *des* devant le nom, celle de la préposition *a* devant l'infinitif, celle des adverbes de négation *pas* et *point*, de l'adjectif de négation *nul*, et de la particule *ne*, dans bien des passages où Rabelais les avait lui-même employés. Signalons encore *ainsi que*, remplacé par *comme; si*

grand, par *tant* grand; *voici*, par *voyez ici; voilà*, par *voyez là; par ce*, par *pourtant; mais*, par *ains; aupres*, par *près; hors de* la ville, *hors de* la gueule, par *hors la* ville, *hors la* gueule. Rabelais paraît avoir distingué les deux significations de *sans doute* (probablement et assurément), car il a quelquefois mis *sans nul doute*. La conjonction *et*, qu'il avait d'abord placée fort souvent, soit au commencement des phrases, soit entre deux membres de phrases, a été fréquemment supprimée dans les éditions de 1534 et 1542, et par suite dans les éditions modernes.

Il est certain qu'en adoptant ce que nous pouvons nommer sa seconde manière, Rabelais a fait à son ouvrage d'excellentes corrections; qu'il est parvenu à donner à sa phrase plus de nombre, plus de vivacité et de souplesse qu'elle n'en avait d'abord; qu'il s'est trouvé sous sa plume un grand nombre de mots heureux faits pour charmer le lecteur; mais aussi, on ne peut se le dissimuler, tous ses changements ne sont pas des améliorations, toutes ses inversions ne sont pas très-grammaticales; et d'ailleurs le style marotique, qu'il a adopté, peut être admissible dans la poésie légère, à laquelle il donne de la grâce et de la naïveté, admissible surtout dans l'épigramme, mais il convient peu à la prose. En effet notre langue, dont la grande clarté est un des principaux mérites, ne saurait se passer des articles, ni des prépositions, ni des négations, ni des conjonctions, si ce n'est dans de rares exceptions qu'ont autorisées les grands écrivains.

Peut-être quelques personnes, après avoir remarqué dans la première manière de Rabelais un commencement de progrès dans le sens de celui qui s'est réalisé

cent ans plus tard, regretteront-elles que cet écrivain, au lieu d'avoir fait presque subitement un retour en arrière, au lieu d'avoir emprunté les tours et les expressions des poëtes, des romanciers et des chroniqueurs des siècles antérieurs au sien, au lieu d'avoir adopté des hellénismes et des latinismes peu analogues au génie de la langue française, travers dont pourtant il s'était moqué d'une manière si plaisante dans le sixième chapitre de son Pantagruel, n'ait pas continué de suivre la première voie où il était si heureusement entré. Qui sait, diraient ces mêmes personnes, si en persévérant, si en donnant une autre direction au travail grammatical suivi auquel il s'est livré en composant les derniers livres de son roman, l'auteur ne fût pas arrivé à un résultat plus définitif, et, de cette manière, parvenu à transmettre à Montaigne un instrument plus perfectionné, et dès lors plus facile à manier. Ces regrets, selon nous, ne seraient pas fondés. Rabelais, à l'époque où il vivait, ne pouvait pas viser au but qu'ont atteint les grands écrivains du XVIIe siècle; car, qu'on le sache bien, il n'appartient pas à un seul homme, quel que soit son génie, d'opérer subitement, dans la langue d'une nation déjà ancienne, une transformation capitale. De pareilles modifications ont besoin d'être mûries par le temps, et c'est seulement quand elles le sont que l'influence d'un grand écrivain peut leur donner une autorité complète, et les rendre définitives; autrement des tentatives prématurées avorteraient bientôt. Rabelais, nous en sommes persuadés, a donc contribué aux progrès de notre langue de la seule manière qu'il fût en son pouvoir de le faire. Il s'est approprié, en les rajeunis-

sant, les tournures heureuses et les expressions vives ou naïves de ses prédécesseurs; et à ces richesses d'emprunt, il a ajouté toutes celles que lui a fournies une imagination aussi féconde qu'originale. C'est ainsi qu'il a laissé à ses successeurs un trésor inappréciable, qu'ils ont su exploiter habilement. D'ailleurs, si l'auteur du Pantagruel n'a pas été un Vaugelas, il a été quelque chose de mieux, il a été Rabelais; s'il n'eût été qu'un simple grammairien, nous ne posséderions pas un roman qui, malgré toutes ses excentricités facétieuses et grammaticales, est bien certainement, en son genre, un des livres les plus remarquables qu'aient produits les temps modernes; nous n'aurions pas non plus les délicieuses imitations qu'en a faites notre grand fabuliste. Il était donc nécessaire, nous le croyons, de passer successivement de Rabelais à Amyot, d'Amyot à Montaigne, et de celui-ci à Balzac, avant d'arriver à Pascal et aux autres grands prosateurs du XVII[e] siècle.

V. Réimpressions de l'édition originale, faites à Paris et à Poitiers, en 1533.

PANTAGRUEL || *Les horribles et espouētables || faictz et prouesses du tresrenō || me Pātagruel roy des Di||psodes filz du grant || geant Gargā-tua || Cōposez nouuel|| lemēt par mai||stre Alco-fry|| bas Nasier.*

On les vend au palais a || Paris en la gallerie par ou || on va a la chancellerie.

Petit in-8 de 104 ff. non chiffrés, sign. A-N, caractères gothiques, à 23 lign. par page. Ce volume a

un titre rouge et noir, dans une bordure gravée en bois. L'adresse portée sur le titre est celle du libraire Jean Longis, et les caractères sont les mêmes que ceux des *Mots dorés de Caton*, imprimés pour ce libraire en 1530, et depuis, en 1533, par Denis Janot, pour le même libraire et pour Pierre Sergent.

A peine la première édition du Pantagruel eut-elle été mise au jour, que les libraires de Paris, stimulés par le grand succès qu'elle obtint, s'emparèrent de l'ouvrage, et en donnèrent presque simultanément trois éditions subreptices, dans le format petit in-8. De ces trois éditions, sans date, deux ont passé sous nos yeux, et nous les avons assez attentivement examinées pour pouvoir affirmer que celle de Jean Longis a précédé l'autre, et lui a servi de copie, ainsi qu'à une quatrième édition portant la date de 1533 et la marque des Marnef, libraires à Poitiers (voir ci-après, page 56). C'est donc chose prouvée pour nous que l'édition de Longis a paru au plus tard au commencement de la même année 1533, et avant qu'ait pu parvenir à Paris la petite édition du même livre imprimée à Lyon pour François Juste, également en 1533, mais avec des augmentations que n'ont ni les deux éditions in-8 que nous décrivons, ni celle de Poitiers. Comme ces deux éditions sont presque identiques, ce que nous allons dire de l'une pourra s'appliquer à l'autre.

L'édition de Longis est une copie de l'in-4 imprimé à Lyon, mais elle a été faite avec si peu de soin, qu'indépendamment des fautes nombreuses et assez grossières qui s'y sont glissées, il y manque des mots et jusqu'à des phrases entières; et que, de plus, quelques

phrases, quelques expressions nouvelles y ont été arbitrairement substituées à celles de l'auteur. Donnons d'abord des exemples des fautes typographiques, nous indiquerons ensuite les principaux changements.

Dans le prologue, on lit : le gagner a *tirer delle*, au lieu d'*a tyre desle*.

Dans le Ier chapitre, *per*, pour *pair*.

Dans le IVe chapitre, *poustre*, pour *poste*.

Dans le VIe, *metricules*, pour *meretricules*.

Dans le VIIe, ad *latitum*, pour *placitum;* le *Parquet* de mariage, pour le *paquet; dominati*, pour *damnati*.

Dans le IXe, *Decrotarium scolarium*, pour *Decrotatorium scholarum;* de *orich. iuris*, pour de *orig. iuris; meilleur*, pour *meillieu*.

Dans le XIVe, coté XIII, *inarrabilibus*, au lieu d'*inenarrabilibus*.

Dans le XVIe, coté XV, *veuil*, pour *veoir* (faute qui n'est pas dans l'autre édition parisienne); *boleine*, pour *baleine*.

Dans le XVIIe, coté XVI, ne *entendez*, pour *nentrez*; leur *rost*, pour leur *roustisseur; monstre*, pour *monte*.

Dans le XVIIIe, coté XVII, son œuvre, pour son *armee*.

Dans le XXe, coté XIX, *couchoit*, pour *touchoit*.

Chap. XXII, coté XXI, *coline*, pour *colonie; ciuites*, pour *cuittes* (mot qui se trouve dans les quatre éditions originales de 1532, 1533, 1534 et 1542).

Chap. XXIII, coté XXII, *voyrre*, pour *verre;* ces *comptes*, au lieu de ces *tant veritables contes*.

Dans le dernier chapitre, *Paudula*, pour *Padua; Athenticque*, pour *Athlanticque*.

Passages altérés.

Chap. II. *Forces prechans*, au lieu de *force letanies et beaux preschans*.

Chap. VI. Au lieu de *queritans leur stisse*, il y a *Queritans et le noble Pantagruel leur stype*.

Chap. VII. *Le populaire*, pour *le monde*.

Chap. VIII. *Une somme* de science, pour *ung abysme* de science.

Chap. IX. *Ne vaut il mieux les oyr*, au lieu de *ne faut il pas beaucoup mieux les ouyr*.

Chap. XI, coté X. *Mon pouure haire, qui estoit moult bien esmouchete*, au lieu de *mon pouure haire esmouchete*.

Chap. XVII, coté XVI. *Pleut ores a mon Dieu*, au lieu de *pleut a Dieu*.

Chap. XXI, coté XX. *Deconfiture*, pour *deconfite*.

Les plus grandes modifications qu'aient éprouvées les trois éditions in-8 sont dans le chapitre XXI, coté XX. Il faut savoir qu'au moment où elles étaient sous presse, l'autorité sévissait vivement contre les imprimeurs de Paris, à l'instigation de la Sorbonne, et qu'il ne s'agissait de rien moins alors que de les supprimer entièrement; pourtant, un peu plus tard, François Ier, par ses lettres patentes en date du 23 février 1534, se contenta de les réduire de moitié[1], ce qui toutefois ne paraît pas avoir eu d'effet, puisque les mêmes imprimeurs qui exerçaient en cette année-là ont continué de

[1] *Résumé historique de l'introduction de l'imprimerie à Paris*, par M. A. Taillandier, p. 48.

le faire durant les deux années suivantes, comme le prouvent les tables de Maittaire et celles de Panzer. Cependant la crainte d'être victimes de cette sévère mesure dut suffire pour rendre les libraires très-circonspects, surtout à l'endroit de la hiérarchie ecclésiastique et des personnes royales : voilà pourquoi, dans ce chapitre, on substitua Ganimedes au pape Jules, le roy Gadiffer à Nicolas, pape tiers, le Bossu de Suabe au pape Alexandre, Pacollet au pape Sixte, Dolin de Mayence à Godeffroy de Billon (*sic*), Roboastre à Charlemagne, Oberon au roy Pepin. Il est vrai qu'en même temps que se faisait cet échange de noms, on laissait subsister dans le roman des passages où des noms et des choses en vénération à tous les chrétiens étaient placés d'une manière trop inconvenante pour qu'ils aient pu être conservés dans les éditions suivantes, à partir de celle de 1538. Il faut pourtant le remarquer, ces substitutions de noms propres n'existent que dans les trois éditions in-8 dont nous venons de parler, si ce n'est peut-être aussi dans celle de Paris, portant pour adresse : *On les vend a Paris au bout du Pont aux Meusniers a lenseigne sainct Loys*, laquelle se conserve à la Bibliothèque impériale de Vienne, mais n'a jamais passé sous nos yeux[1]. Dans ces trois mêmes éditions se trouve, au chapitre xx, ce passage, qui n'est pas dans les autres : *Le tors de pedrac, grand rostisseur de saulcisses. Darnant lenchanteur se congnoissoit fort bien a acoustrer des merlus.*

[1] C'est un petit in-8 de cent quatre feuillets, en caractères gothiques, cité par M. G. Brunet, *Essais d'Études bibliographiques sur Rabelais*, p. 1 d'après une note de M. Kopitar.

Passages de l'édition in-4 qui ont été retranchés dans les deux éditions de Paris, in-8.

Chap. IV. Après *un grand morceau*, manque *comme tres bien apparoist*. Après *la moytié du ventre*, manque *avec le foy et les roignons*. Après *le mangeoit tres bien*, manque *comme vous fériez dune saulcisse. Et quand lon luy voulut oster los, il laualla bien tost comme ung cormaran feroit ung petit poisson.*

Chap. XII (coté XI). Après *tant friandes que merveilles*, il manque *et se y cueilleroient facillement et y feroient leur ordure, et voyla louvrage gaste et diffame* (ce qui manque également dans l'édition de Poitiers). Après *ils sont toust beneistz*, manque *ou sacrez.*

Chap. XXI (coté XX). A la fin, il y a *Grant mercy dist Panurge, ie laime de vous*, mais l'on a omis après Panurge ces mots, *le present n'est pas de refus et....* Les imprimeurs, sans faire attention que ces mots déterminaient le sens de la phrase, les ont supprimés, parce qu'ils ne pouvaient les placer au bas de la page, et qu'ils n'ont pas voulu les reporter à la page suivante. Dans l'autre édition parisienne, calquée sur celle-ci, les mêmes mots manquent, bien qu'au moyen d'une ligne retranchée plus haut, la place ne manquât plus. Peut-être doit-on attribuer à des accidents typographiques une partie des suppressions ou additions de mots faites dans les éditions subreptices de ce livre.

Chap. XXIII (coté XXII). Depuis peu de temps, au lieu de *depuis naguierre.*

Passages ajoutés dans les trois éditions in-8.

Chap. III. Après *rince les vers, et les fringues a la gallantine, et quils soient bigarres de vin clairet.*

Chap. VIII. Après *createur* est ajouté : *sauveur du monde*. Après *Papinian, et plusieurs aultres*.

Chap. XIX (coté XX). Après *si espouventablement* est ajouté : *quil fist peur a tout le monde*.

> PANTAGRUEL || *Les horribles et espouen || tables faictz et prouesses || du tresrenomme pan || tagruel roy des Di || psodes, filz du grāt || geant Gargan || tua, composez || nouuellement || par maistre || alcofrybas || Nasier.*

Petit in-8 de 104 ff. non chiffrés, sign. A-N, par huit, à 23 lign. par page, titre rouge et noir (Bibliothèque nationale).

Édition sans lieu ni date, mais imprimée avec des caractères semblables à ceux de la précédente, qu'elle reproduit page pour page et ligne pour ligne, excepté au verso du septième feuillet et au recto du huitième feuillet du cahier M, à cause d'une ligne supprimée au commencement de la première de ces deux pages; ce qui fait que la seconde, où se termine le chapitre XX (XXI), a une ligne de moins que dans l'édition de J. Longis. Malgré l'espace vide que ce déficit laissait au bas de ladite page, il est à remarquer qu'il y manque également les mots, *le present nest pas de refus, et;* preuve évidente que l'édition n'a été imprimée qu'après l'autre. Du reste, si l'on en excepte quelques corrections purement typographiques faites à la dernière, elles présentent l'une et l'autre les mêmes mutilations, les mêmes mots ajoutés ou changés, et les mêmes fautes. Néanmoins, en tête du prologue, qui commence au verso du titre, on lit dans l'édition de Longis, *Prologue de laucteur*, et dans l'autre, *Pro-*

logue de lacteur. Il y a dans l'in-4, *Prologue de lauteur*, et dans l'édition de Lyon, 1534, le mot *auteur* est également imprimé sans *c*. Ces deux éditions subreptices n'ont, comme on le voit, que fort peu d'importance, et pourraient sans inconvénient être négligées par les éditeurs futurs de Rabelais qui auraient consulté soit l'édition de Lyon, Nourry, in-4, soit celle de Lyon, 1533, in-16, ou plutôt in-24.

PANTAGRUEL || *Les horrïbles et es ||pouentables faitz et || prouesses du tres re || nōme Pantagruel || Roy des Dipsodes || filz du grant geant || Gargantua : Cōpo || ses nouuellement ꝑ || maistre Alcofribas || Nasier.* || M. D. XXX. iii.

Petit in-8 de 84 ff. non chiffrés, à 27 et 28 lignes par page, caractères gothiques, sign. A-Lii.

Titre imprimé en rouge et en noir, dans une bordure au haut de laquelle figure le pélican des *Marnef*, et où l'on remarque, à droite et à gauche, les monogrammes I. D. M. et E. D. M., qui sont évidemment ceux de Jean et Enguilbert de Marnef, libraires à Poitiers. Au verso de ce titre commence le *Prologue de laucteur*. Le texte se termine au recto de l'avant-dernier feuillet. Le verso de ce même feuillet et le suivant sont occupés par la table des chapitres, à la fin de laquelle se voit encore le pélican, petite vignette en bois. Ainsi tout porte à croire que ce volume précieux a été imprimé à Poitiers, comme l'ont été, en 1535, *Les Fantastiques batailles*..., in-16 gothique (Manuel, I, 523, article *Calentius*), d'après une édition de Lyon, François Juste, 1534. Il finit par ces mots : *Cy finent les horribles et espouen || tables faictz et proesses du tres-*

renō || me Pantagruel roy des Dipsodes || filz du grant geant Gargantua. || Nouuellement imprime.

L'exemplaire de cette édition qui m'a été obligeamment communiqué par M. Armand Bertin, réunit au Pantagruel la *Pantagrueline prognostication*, pour l'an 1533. Voir ci-après, chapitre VI.

En décrivant dans le Manuel (IV, p. 5) cette édition fort rare, dont nous ne connaissions pas alors l'imprimeur, nous avons dit qu'elle était divisée en vingt-neuf chapitres comme celle de 1534, et pourtant en cela semblable aux quatre éditions précédentes, elle n'a bien réellement que vingt-quatre chapitres, cotés cette fois exactement, et dans le texte et dans la table. Cette petite inexactitude, nous le craignons bien, a contribué à induire en erreur un savant bibliographe de Bordeaux (M. Gustave Brunet), qui, ayant trouvé, il y a quelques années, un exemplaire de cette même édition de 1533, où il manquait le frontispice et les premiers feuillets, s'est figuré que c'était une édition inconnue; et parce que ce fragment était relié avec un poëme macaronique d'Antoine de Arena, imprimé à Lyon, chez Cl. Nourry, en 1529, avec des caractères gothiques assez semblables à ceux du Pantagruel, a supposé que les deux ouvrages sortaient de la même presse. A l'appui de cette opinion, M. G. Brunet a publié, en 1844, une *Notice sur une édition inconnue du Pantagruel*, morceau fort curieux, dans lequel il a fait preuve d'érudition et de goût, et où il a réuni d'importantes variantes, tirées en grande partie de la collation faite par M. Regis sur l'exemplaire de l'édition du Pantagruel de Lyon, 1533, conservé dans la Bibliothèque royale de Dresde.

Malheureusement M. G. Brunet, croyant avoir entre les mains la plus ancienne édition de ce roman fantastique, s'est égaré en cherchant à démontrer la grande importance de sa découverte, et en présentant comme l'originale une édition qui, nous allons le prouver, n'est que la réimpression d'une contrefaçon de l'édition princeps in-4. En effet, une comparaison de ces différentes éditions, faite ligne par ligne, nous a démontré de la manière la plus positive que celle de Longis avait été faite sur l'in-4, et celle de Poitiers sur l'in-8 de Longis, dont elle reproduit presque toutes les lacunes, les mots ajoutés et une grande partie des fautes; seulement il paraît que, dans le courant de l'impression, l'éditeur a eu communication de l'édition de Cl. Nourry, et qu'il s'en est utilement aidé pour corriger, dans les dernières feuilles, quelques fautes, et pour remplir plusieurs lacunes de la contrefaçon parisienne. Cette édition poitevine présente aussi quelques corrections arbitraires, qui ne sont pas toujours fort heureuses; mais ce qui la caractérise particulièrement, ce sont des additions assez considérables faites dans le premier et surtout dans le second chapitre, lesquelles ne se retrouvent, que nous sachions, dans aucune autre. Nous avons cru devoir les reproduire ici, malgré leur peu de valeur littéraire. Ces additions, que M. G. Brunet n'a pu connaître, puisque son exemplaire n'avait pas les feuillets qui les contiennent, sont-elles réellement de Rabelais? S'il est permis de le croire, c'est seulement à cause du séjour qu'avait fait précédemment ce célèbre écrivain à Ligugé, près de Poitiers, et des relations qu'il avait conservées avec Jehan Bouchet, poëte et historien, alors résidant à Poitiers,

relations constatées par une assez longue épître en vers de Rabelais à Bouchet, terminée ainsi :

> *A Ligugé*[1], *ce matin de septembre*
> *Sixieme iour, en ma petite chambre,*
> *Que de mon lict ie me renouuelays*
> *Ton seruiteur et amy Rabelays.*

Cette épître et la réponse de Bouchet, également en vers, ont été imprimées à Poitiers dès l'année 1545, parmi les *Epistres de Jean Bouchet*, in-folio; mais ce n'est que depuis 1820 qu'elles ont été placées dans les dernières éditions de Rabelais. Il est assez singulier que les anciens éditeurs aient négligé une pièce signée de Rabelais lui-même, tandis qu'à partir de l'édition de Lyon (J. Martin), 1584, ils adoptaient comme étant de lui les deux *Epistres à deux vieilles de differentes mœurs*, qui sont réellement de François Habert, et ont été insérées, avec d'autres vers du même poëte, à la suite des *Sermons satyriques du sententieux poëte Horace*, imprimés à Paris, chez Michel Fezendat, en 1551, in-8, du vivant de Rabelais, et dans le même temps que Fezendat imprimait le IVe livre du Pantagruel[2].

L'Epistre à Jehan Bouchet, dont nous venons de parler, a pour sujet *les ymaginations quon peut auoir attendant la chose desirée*. On a remarqué qu'il s'y trouvait exprimé en vers une idée qui est reproduite en prose dans le xxvie chapitre du Ve livre du Pantagruel.

[1] Le nom de *Ligugé* se trouve dans le chapitre v du Ier livre de Pantagruel.

[2] Le trop fécond Fr. Habert est auteur d'un petit poëme intitulé : *Le Songe de Pantagruel*, Paris, 1542, in-8, où il fait une apologie de la vie pastorale, et une censure des autres professions. (Manuel, II, 500.)

Additions faites dans l'édition de Poitiers.

Chap. 1er. Après *par le corps*, est ajouté : et carre à laduenant, car deux radz de front chascun une hallebarde au col eussent peu facillement marcher et passer dessus.

Après *qui engendra Eteon*, on lit : qui engendra Badeloury, qui tua sept vaches pour manger leur foye.

Dans le chapitre II, après ces mots, *de la mer*, il y a : « Une aultre plus grant adventure arriva celle sepmaine au geant Gargantua. Car un meschant vestibousier charge de deux grands poches de sel avecques ung os de iambon quil avoit cache en sa gibessiere entra dedans la bouche du pauvre Gargantua, lequel dormoit la bouche ouverte acause de la grant soif quil auoit. Ce mauuais garson estant entre la dedans a gette grant quantite de sel par le palais et gousier du dit Gargantua lequel se voyant tant altere et navoit aucun remede pour estaindre icelle alteration et soif quil enduroit, de grant raige estrainct et serre si fort les dentz et les faict heurter si rudement lune contre lautre quil ressembloit que ce feussent batailles de moulins. Et ainsi que le gallant ma depuis dict et racompte (auquel on eust facillement estouppe le cul dung boyteau de fain) de paour quil eut se laissa cheoir comme ung homme mort et habandonna ses deux sacz plains de sel dont il tourmentoit si fort le pauure Gargantua, Lesquelz furent soubdainement transgloutis et abismez. Ledit gallant revenu de pasmoyson iura quil sen vengeroit. Lors a mis la main en sa gibessiere et tira un gros os de iambon fort salle, auquel estoit encore le Poil long de deux grands Piedz et quattre doigs, Et

par moult grant yre le mect bien avant en la gorge dudit Gargantua. Le pauure homme plus altere quil nestoit paravant et sentant le poil dudict os de iambon qui luy touchoit au cueur fut contrainct de vomir et getter tout ce quil auoit dedans le corps que dixhuyt Tumbereaulx neussent sceu trainer. Le compaignon qui estoit muce dedans lune de ses dentz creuses fut contrainct de desloger sans trompette, lequel estoit en si piteux ordre que tous ceulx qui le veoient en avoient grant horreur. Gargantua adressant sa veue contre bas aduisa se maistre Caignardier qui se tournoit et viroit dedans celle grant mare, taschant se mettre hors, Et pensa en luy mesmes que cestoit quelque Ver qui lavoit voulu picquer au cueur, et fut bien ioyeulx quil estoit sailly de son corps. »

Fin du même chapitre : « Il est ne a toutlepoil, le dyable la chie en vollant, il fera choses merueilleuses, et sil vit il aura de laage.

« Ceulx sont descenduz de Pantagruel qui boyuent tant au Soir que la nuyt sont contrainctz de eulx lever pour Boire et pour estaindre la trop grant soif et charbon ardant que ilz ont dedans la gorge. Et ceste soif se nomme Pantagruel pour souuenance et memoire dudit Pantagruel. »

Chap. VI. Après Bourbon, il y a Glattingny, de *Husleu* et de *Grenetal*.

*Passages supprimés dans l'édition de Poitiers, mais qui sont dans les deux autres éditions in-*8.

Chap. X. Après *souffler au bassin*, il manque un long passage commençant par ces mots : *considere*

quaux funerailles du roy Charles..., et finissant par ceux-ci : *avoir egard.*

Après *Niticoraces* (pour *Nictycoraces*), il manque *qui sont inquilines*.... (voy. ci-dessus, page 33). Il est singulier qu'on ait ainsi supprimé ce passage, où est placé d'une manière inconvenante le mot *crucifix*, après en avoir conservé plus haut un autre qui n'est pas moins irrévérent.

Voici quelques fautes typographiques particulières à cette édition :

Dans le prologue, *tousse*, pour *trousse*.

Au chap. x, bien coté. *De Orith. iuris*, pour *de orig. iuris.*

Au chap. xii, on lit *Mahumette*, pour *Mahumeth* (il y a Mahomet dans les deux éditions de Paris).

Chap. xv, il y a Par mon *serment*, pour *sergent.* C'est une correction qu'on a prétendu faire, mais le mot sergent est dans toutes les autres éditions, et Le Duchat l'a expliqué.

Chap. xvi. Francesco de *Mianto*, au lieu de *Nianto.* — *Diamant faulx*, au lieu de *Dy amant faulx*, qui fait calembour.

Chap. xvii. *Babiolles*, pour *badigoinces.*

Chap. xviii, il y a *Vertu*, au lieu de *vertus;* mauvaise correction, puisque l'*s* est nécessaire pour rimer à *vetus;* d'ailleurs nous trouvons presque toujours dans le Gargantua *vertus* au singulier, à cause du mot latin *virtus* dont il dérive. — Des *estriers*, pour des *estriviers.*

Eurent *lescorce*, pour *estorce* (entorse).

Qui ne *ausast* par terre, au lieu de *ruast.*

Le chap. xxi présente les mêmes additions et sup-

pressions que dans les deux éditions de Paris; du reste, il a été bien corrigé d'après l'édition in-4, et n'a pas de lacune dans la dernière phrase. Dans ce même chapitre, l'éditeur a fait preuve d'une intelligence que n'ont pas montrée les imprimeurs parisiens. Il s'agit du passage qui est ainsi conçu dans l'édition in-4 de Cl. Nourry :

« Je veiz maistre Jehan le Mayre qui contrefesoit du pape, et a tous ces pouures roys et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds : et en faisant du grobis. »

L'imprimeur (de Jean Longis) l'a réduit ainsi : *Je veis Jehan le Maire qui contrefaisoit de ce monde faisoit baiser...*, ce qui n'a aucun sens. Pour en trouver un, l'imprimeur de la seconde édition parisienne a supprimé une ligne de plus, et il a mis : *qui contrefaisoit du grobis*, ce qui ne vaut pas mieux. L'éditeur de Poitiers, en substituant à quelques mots du premier texte des équivalents, a su conserver le véritable sens. Voici sa phrase : « Je veiz.... qui contrefaisoit du *pardonneur*, et a tous ces pauvres *disciples subiects* de ce monde faisoit....[1] »

Chap. XXII, il y a *Amourottes*, pour *Amaurotes*. *Ciuites*, pour *Cuittes*, est une mauvaise correction empruntée des deux éditions parisiennes, les seules qui l'aient adoptée. Le mot *cuittes* a été fort bien expliqué par Le Duchat, édition in-4, t. Ier, p. 345,

[1] Ce que les catholiques ont fait à Paris en 1533, par égard pour les Papes, les calvinistes l'ont fait plus tard en faveur de Calvin. Dans plusieurs éditions des œuvres de Rabelais, on a supprimé, vers la fin du chapitre XXXII du IVe livre, les mots *Demoniacles Calvins imposteurs de Geneve*; et dans celles de Lyon, 1567, 1573, 1584, etc., on y a substitué ceux-ci : *Demoniacles chiquanous et racleurs de benefices*.

note 5 (*Roy de troys cuictes*); et ce qu'un homme de lettres a allégué récemment contre cette explication me paraît peu fondé, parce que, dans le passage dont il s'agit, c'est en dérision qu'il est parlé du roi Anarche, que Rabelais a voulu qualifier de *roi de la fève*. L'édition parisienne de 1538, à la vérité, porte *troys pommes cuittes*, leçon qu'a reproduite Dolet dans son édition de 1542; mais les deux autres éditions de 1542 ont conservé la première. Ce qui aura déterminé la correction faite en 1538, c'est que les mots *pommes cuittes* se trouvent, à la vérité dans un tout autre sens, au chapitre XVI du Gargantua, édition de 1535 (voir ci-après les variantes de ce chapitre XVI).

VI. Seconde édition originale du Pantagruel, 1533, Lyon, François Juste, in-16 ou plutôt in-24, caractères gothiques (en vingt-quatre chapitres).

L'exemplaire conservé dans la Bibliothèque royale de Dresde est le seul que nous connaissions de cette seconde édition du Pantagruel. Nous en avons donné le titre dans le Manuel (IV, p. 5). On y lit les mots, *augmentee et corrigee par maistre Jehan Lunel, docteur en theologie*, qui sont, quant au nom et à la qualité du reviseur, une plaisanterie de maître François. A défaut du livre, que nous n'avons pas eu occasion de voir, nous nous sommes servi, pour le faire connaître, de la collation complète qu'en a donnée M. Gotl. Regis, dans la seconde partie du second volume de sa traduction allemande des œuvres de Rabelais, imprimée à Leipzig en 1839-41, volume dont elle occupe les pages 1289 à 1316, non compris la collation de *la Prognostication* pour 1533. Ces collations offrent la comparaison de

l'édition de 1533 avec le texte de Le Duchat, in-4 de 1741. La seconde édition lyonnaise reproduit le texte de la première, sans changement dans le système grammatical; mais elle présente quelques augmentations ou modifications peu importantes, dont un très-petit nombre seulement a passé dans l'édition de 1534. Voici une partie de celles qui n'ont pas été reproduites :

Chap. II. *Luy monstre* (ce qui luy fut monstre).

Chap. VII. La gaudemarre des *neuf ordres* (des cinq ordres).

Chap. VIII. Après *es neveux*, est ajouté *et cousins.*

Chap. X. Cryant *a haulte voix*. Rabelais n'a pas admis ce pléonasme dans l'édition de 1534, mais il l'a répété dans le XIV[e] chapitre de ce même livre et plusieurs fois dans les autres.

Chap. XI. *Divisant* de ses menus suffraiges (disant ses menus....).

La vieille et *mauvaise incessamment* vesnoit (la *faulse* vieille vesnoit....).

Chap. XII. Quand il trouvoit hommes ou femmes *qui luy semblissent bien glorieux*, et qui eussent.... (les mots soulignés ne sont que dans cette édition).

Chap. XIII. Quan *luy et moy* nous avons dispute (quand nous avons....).

Chap. XIV. *A considerer et veoir vostre contenance et physionomie* (trompe a vostre physionomie). *Vostre noble et doulce personne* (comme il y a en vous).

Se *alla agenouiller* (se agenouilla).

Le ouvrit promptement (quelle ouvroit le papier).

Chap. XV. Briefs iours, *et en peu de temps et aussi bien par*.... (ce qui est souligné n'est que dans l'éd. de 1533).

Chap. XVI. *Et aussi de visiter* les tentes (de même).

Chap. XVII. Que de *lances* (que de harnoys).

Chap. XVIII. Ce faict le prisonnier *luy requist que touchant sa ransanson*[1] (sic) il luy fit *bon party* (ce faict le prisonnier sen alla.... party raisonnable).

De piller ne *ranconner* (*ny aranconner*, éd. de 1534).

Les enrichir et remettre (*reformer*).

Chap. XXI (XX). En leur disant.... je vous dispense de valoir iamais rien. L'édition de 1533 ajoute *et ne faire iamais nul bien*.

Adonc il appella Caillette, Tribollet, *et d'aultres qui leur sembloyent*, disant.... un *grant* coup.

Les fautes typographiques fourmillent dans cette même édition, où, par exemple, on lit *Physonomie*, pour Physionomie; *depitez*, pour depit; *sacrifice*, pour sacristie; *Perdonnigeraire* pour Pardonnigere; *incorporale*, pour incorporable; *monstre*, pour montre; *Exerces*, pour Xerces; *sens*, pour cent; *sancture*, pour ceinture; *compaigne*, pour campagne, etc.

VII. Troisième édition originale, Lyon, 1534, in-24 (Manuel, IV, p. 5).

Cette édition (en vingt-neuf chapitres), non moins rare que la précédente, a subi de grandes modifications grammaticales, et a aussi reçu de nombreuses augmentations, qui presque toutes ont passé dans les éditions plus récentes, et que par conséquent il est inutile de rapporter ici; mais on y a conservé des passages et des mots réputés irréligieux qui manquent dans l'édition de 1538 et dans toutes les autres, y compris même celle de Dolet. Parmi les passages ajoutés à l'édition de 1534, il en est un que Rabelais a cru devoir supprimer dans l'édition de 1542. C'est

au chapitre XVIII, qui est le XIV[e] dans la première édition, et le XVII[e] dans la troisième. Il y avait primitivement : « Aussi est ce chose ville, et la laisse a ces maraulx de Sophistes. » L'auteur a ajouté en 1534, après Sophistes, *Sorbillans*, *Sorbonagres*, *Sorbonigenes*, *Sorbonicoles*, *Sorboniformes*, *Sorbonisecques*, *Niborcisans*, *Borsonisans*, *Saniborsans;* et ces mots tout à fait rabelaisiens se retrouvant dans l'édition de 1538, Dolet les a conservés dans la sienne, mais ne les y a pas *fourrés de son chef*, comme l'a dit Le Duchat (*Ducatiana*, I, 178). Il ne faut pas croire d'ailleurs que l'édition de Dolet contienne des passages qui ne se trouvent dans aucune autre. C'est dans l'édition de 1534 qu'a paru pour la première fois le dizain de M. Hugues Salel *à l'auteur destui liure :*

Si pour mesler profit auecq doulceur.

On lit au bas les mots : *viuent tovs bons pantagruelistes*, qui ne sont pas dans les autres éditions.

En suivant l'ordre chronologique, nous aurions pu placer ici la jolie édition du premier livre de Pantagruel, sans nom de ville ni d'imprimeur, in-16, en lettres rondes, sous la date de 1538 (en trente-deux chapitres), laquelle pourrait bien être la réimpression d'une édition de 1537, que Fr. Juste aurait fait paraître à Lyon en 1537, en même temps que celle du Gargantua dont il sera fait mention ci-après; mais comme, à partir de 1538, le Pantagruel n'a plus été donné que comme la seconde partie du roman de Rabelais, nous avons cru qu'il était convenable de réserver cet article pour le chapitre suivant, où seront décrites les premières éditions du Gargantua.

Là, nous parlerons également de l'édition des deux livres imprimée par Dolet, et surtout de celle des deux mêmes livres qu'a donnée, à Lyon, Fr. Juste, en 1542. Dans celle-ci, le Pantagruel, divisé en trente-quatre chapitres, a reçu les dernières augmentations de l'auteur, mais on en a retranché les passages hardis des éditions antérieures, comme on l'a fait dans une troisième édit. de 1542, in-8, copie de celle de Juste. A l'égard de l'édit. de Paris, 1534, in-8, annoncée dans le catalogue de Gluc de Saint-Port, acquéreur de la bibliothèque de Bern. de La Monnoye, nous ne l'avons jamais vue.

Tableau comparatif des chapitres du premier livre de Pantagruel dans les éditions de 1533, *en vingt-quatre chapitres; de* 1534, *en vingt-neuf chapitres; de* 1538, *en trente-deux chapitres, et dans les éditions en trente-quatre chapitres.*

Les neuf premiers chapitres sont coupés de même dans toutes les éditions.

Éditions en 24 chapitres	Édition de 1534, en 29 chapitres.	Édition de 1538, et édition de Dolet, 1542, en 32 chapitres.	Édition de Juste, 1542, et autres, en 34 chapitres.
Ch. X (coté IX).	X, XI et XII.	X, XI et XII.	X, XI, XII et XIII.
XI.	XIII.	XIII.	XIV.
XII.	XIV.	XIV.	XV.
XIII.	XV et XVI.	XV et XVI.	XVI et XVII.
XIV.	XVII et XVIII.	XVII et XVIII.	XVIII, XIX et XX.
XV.	XIX et XX.	XIX et XX.	XXI et XXII.
XVI.	XXI.	XXI et XXII.	XXIII et XXIV.
XVII.	XXII.	XXIII et XXIV	XXV et XXVI.
XVIII.	XXIII.	XXV.	XXVII.
XIX.	XXIV.	XXVI (coté XV).	XXVIII.
XX.	XXV.	XXVII.	XXIX.
XXI.	XXVI.	XXVIII.	XXX.
XXII.	XXVII.	XXIX.	XXXI.
XXIII.	XXVIII.	XXX.	XXXII.
XXIV.	XXIX.	XXXI et XXXII.	XXXIII et XXXIV.

Dans l'édition de Lyon, in-4, et dans l'édition de Paris (*on les vend au Palais*), in-8, le chapitre x est coté ix, et, par suite, tous les chapitres suivants le sont inexactement, en sorte que le dernier chapitre est coté xxiii, au lieu de xxiv.

L'édition in-4 n'a pas de table; l'in-8 en a une où le chapitre x est indiqué deux fois, et, par suite, le xxive est le xxiiie.

Dans l'édition, sans date et sans lieu d'impression, in-8, c'est le xie chapitre qui est répété, et, dans la table, c'est le xe.

Dans l'édition de Juste, 1533, in-24, aussi en vingt-quatre chapitres, les chapitres x et xi sont chiffrés ix (en sorte que le ixe est répété trois fois); mais dans la table des chapitres, le chiffre ix ne l'est que deux fois, le xvii manque et le xviii est répété.

L'édition de 1533, sans nom de ville, in-8, a aussi vingt-quatre chapitres, qui sont cotés exactement, et dans le texte et dans la table.

Dans l'édition de Lyon, 1534, in-24, en vingt-neuf chapitres, le chapitre x est coté ix, mais cela a été rectifié dans la table.

CHAPITRE III.

GARGANTUA (PREMIER LIVRE DU ROMAN).

I. Édition originale de 1535.

GARGANTVA. || ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ. || *La vie* || *inestima* || *ble du grand* || *Gargantua, pere de* || *Pantagruel iadis cō* || *posée par L'abstra* || *cteur de quīte essēce* || *livre plein de* || *pantagruelisme*. MDXXXV.

On les vend a Lyon chés || *Frācoys Juste deuāt nostre* || *Dame de Confort.*

In-24 gothique (Manuel, IV, 3).

Le Gargantua forme tout naturellement le premier livre du roman de Rabelais, puisque l'histoire du père doit venir avant celle du fils; cependant, dans l'ordre de la publication, le premier livre du Pantagruel l'a précédé, ainsi qu'on a pu le voir ci-dessus; et si Le Duchat, De L'Aulnaye et d'autres éditeurs de Rabelais ont dit le contraire, c'est qu'ils ne connaissaient ni les *Grandes cronicques*, sous la date de 1532, ni l'édition in-4 du Pantagruel imprimée à la même époque. Ces mêmes éditeurs ont cherché à prouver que l'édition de Gargantua publiée à Lyon en 1535 ne saurait être la première, quoique, pour eux comme pour nous, ce soit certainement la plus ancienne connue. Pour motiver ses doutes, Le Duchat a allégué un passage du *Champ fleury*, imprimé en 1529, où l'auteur,

Geoffroy Tory, aurait reproduit quelques phrases du VIe chapitre du Pantagruel, ce qui ferait supposer une édition des deux premiers livres de Rabelais antérieure au *Champ fleury*. Nous avons déjà démontré dans le Manuel (IV, p. 4) le peu de fondement de cette supposition, laquelle a été également émise par De L'Aulnaye. Celui-ci voit dans les mots *iadis composee* employés dans le titre de l'édition de 1535 (qu'il orthographie à sa manière, *iadys compousee*), une preuve de plus à l'appui de son système; mais cette seconde objection n'a pas plus de valeur que celle que lui fournit la date de 1533 d'une édition de Pantagruel faite à Lyon. Nous continuerons donc à regarder l'édition de 1535, dont nous possédons un exemplaire, comme la première, jusqu'à ce qu'une plus ancienne ait été produite. La nôtre est divisée en cinquante-six chapitres seulement, et la même division se retrouve dans celle de 1537, qui a été copiée par Dolet en 1542. L'édition de Juste, 1542, et l'édition in-8 sous la même date, sont les premières où la division en cinquante-huit chapitres ait été introduite : cela s'est fait en coupant en deux chacun des chapitres IV et XX.

L'édition de 1535 est malheureusement fort incorrecte, comme le sont presque toutes celles de François Juste; mais elle présente plusieurs passages hardis que l'auteur a supprimés depuis, et donne exactement un certain nombre de mots qui sont corrompus dans l'édition faite par le même libraire en 1542, laquelle a reçu d'ailleurs quelques bonnes corrections, et surtout de nombreuses augmentations, admises ensuite dans les éditions modernes. Comme, en écrivant son

Gargantua, Rabelais avait suivi le système grammatical déjà adopté par lui dans la troisième édition du Pantagruel, il n'a eu sous ce rapport que très-peu de modifications à faire dans la seconde édition de son nouveau premier livre; il est donc inutile de nous y arrêter.

Les principaux retranchements faits dans l'édition de 1542 sont, au VI[e] chapitre (le V[e] dans les premières éditions) deux passages tirés de l'Écriture sainte, l'un commençant par ces mots : *je le prouve, disoit-il, Nostre Saulveur dict...*, et l'autre par ceux-ci : *Ne dict Salomon...*, passages qui manquent dans presque toutes les éditions postérieures à celle de Dolet, mais que Le Duchat a donnés dans ses notes, et De L'Aulnaye, en parenthèses, dans son texte. Le second de ces passages retranchés contenait déjà le mot *Sorbonistes;* or, partout où ce mot, et celui de *Sorbone*, ou de *theologien*, se trouvaient dans ce roman, les éditeurs, suivant l'exemple donné par Juste en 1542, y ont substitué d'autres mots qui ne sont pas les véritables équivalents des premiers. Ainsi, dans le chapitre VII (VI), au lieu de « déclaré par Sorbone scandaleuse, » on lit: *declaré mesmement scandaleuse*.

Chapitre XIII (XII). Au lieu de Sorbone, *Guaye science;* pour théologien et pour docteur en théologie, *sophiste* et *docteur sophiste*.

Chap. XVII (XVI). Au lieu de feut Sorbone, *feut Nesle*. Dans cette phrase : « feut conclu en barlipton, que l'on enveyroit le plus vieux.... de la faculté de *Théologie*, » ce dernier mot a été retranché.

Chap. XVIII (XVII). Où il y avait lyripipion *théologal*, on a mis *à l'antique;* au lieu de boire théologalement, *rustement*.

Chap. xix (xviii). Pour Théologiens, *Sophistes;* pour Sorbonistes, *maistres;* pour lestat théologal, en *son estat;* au lieu d'en pleine Sorbone, *en plein acte tenu chez les Maturins;* pour les Sorbonicoles, les *magistrats*.

Dans le sommaire du chap. xxi (xx) : Selon la discipline de ses précepteurs *Sorbonagres*, le dernier mot a été supprimé; et, dans le texte, *regles antiques* remplacent regens théologiques.

Ces substitutions de mots pouvaient être sans inconvénients au moment où elles furent faites, parce que le lecteur saisissait facilement le sens caché sous un voile transparent; mais aujourd'hui elles dénaturent complétement la première pensée de l'auteur, et détruisent tout le piquant des passages où on les a introduites. Il est surprenant que ni De L'Aulnaye ni Johanneau n'aient donné les premières leçons, qu'ils pouvaient lire dans l'édition de Dolet et dans celle de Valence, aussi bien que dans celles de 1535 et 1537. On comprend moins encore cette omission de la part de Le Duchat, qui a bien su faire remarquer des substitutions du même genre au chapitre xviii du Pantagruel. Or, ce n'est pas seulement par crainte de la Sorbonne et des théologiens que maître François s'est servi du mot sophiste pour en masquer un autre; car nous voyons que, vers la fin du xxie chapitre (xxiii nouveau), et probablement par égard pour des confrères partisans d'Avicenne, il a substitué l'officine des Sophistes à *l'officine des Arabes*.

Voici un autre changement inspiré par la crainte des sorbonistes. Au chapitre xliii (xlv), après ces mots : la peste ne tue que le corps, il y a dans l'édi-

tion de 1535 : *mais ces predications diaboliques infectionnent les ames des pauures et simples gens*. Ce membre de phrase a été entièrement supprimé dans l'édition de 1537, dans celles de Dolet et de Valence; mais dans l'édition de Juste, 1542, et dans l'in-8, sous la même date, le passage est ainsi modifié : *mais tels imposteurs empoisonnent les ames*. De L'Aulnaye a suivi cette dernière leçon, comme l'avait déjà fait Le Duchat, qui au moins avait eu soin de placer la première dans ses notes.

Au chap. XVI (XVII nouveau), dans l'édition de 1535, et dans celles de 1537 et de Dolet, se lit un passage qui a été singulièrement raccourci et modifié dans toutes les éditions suivantes, à l'exception de celle de Valence, 1547. Le voici :

« Commencerent a renier et iurer les plagues bieu, ie renye bieu, frandiene voy tu ben, la mer De, po cab de bious, das dich gots leyden schend, ja martre schend, ventre sainct Quenet, vertus quoy, par sainct Fiacre de Brye, sainct Treignant, ie foys veu a sainct Thibaud, Pasque dieu, le bon iour dieu, le diable memporte, Carimary Carimara, par sainct Andouille, par sainct Guodegrin qui feut martyrize de pomes cuyttes, par sainct Foutin lapostre, Nê Diâ, Mâ Diâ, Par sainct mamye nous son baignez par rys, dont feut depuis la ville nommee Paris. »

Le Duchat a connu cette leçon, mais il s'est contenté de renvoyer aux éditions où elle se trouve. De L'Aulnaye n'en a pas fait mention. Elle est donnée en note dans l'édition de Charpentier, faite en 1840 et 1845.

Le chapitre LVI et dernier (LVIII) commence par une

énigme trouvée *es fondemens de labbaye des Thelemistes;* c'est une pièce en vers de Mellin de Saint-Gelais, que Rabelais a fait précéder de deux vers, et qu'il a terminée par dix autres vers de sa façon, lesquels sont inférieurs à ceux de Mellin; car maître François ne maniait pas toujours aussi bien le mètre que la prose. Ces dix vers ont été presque entièrement changés dans l'édition de Juste, 1542, que toutes les autres reproduisent, à l'exception de celle de Valence. Les voici tels qu'on les lit dans les premières éditions :

> Reste en apres que yceulx trop obligez,
> Penez, lassez, travaillez, affligez,
> Par le sainct vueil de leternel seigneur
> De ces trauaulx soient refaictz en bonheur :
> La verra lon par certaine science
> Le bien et fruict qui sort de patience :
> Car cil qui plus de peine aura souffert
> Au parauant, du lot pour lors offert
> Plus recepura, O que est a reuerer
> Cil qui pourra enfin perseuerer.

A l'égard des vers de Saint-Gelais, je ne sais si Rabelais les a retouchés, ou si l'auteur lui en a communiqué des variantes; mais, chose certaine, le texte qu'il en a donné diffère en plusieurs endroits de celui des éditions de ce poëte imprimées en 1574 et 1719. Par exemple on lit dans ces deux éditions :

> Ou si lon peult par fureur fatidique
> Sans art ny sort avoir sens profétique,

tandis qu'il y a dans le Gargantua :

> Ou si lon peut par diuine puissance
> Du sort futur avoir la congnoissance.

En comparant les deux textes, il sera facile de remarquer les autres variantes[1].

La fin de ce dernier livre ayant été sensiblement modifiée dans l'édition de 1542, nous reproduisons ici le texte primitif d'après celle de 1535 :

« Quoy, dist Gargantua, le decours et maintien de verité diuine. Par sainct Goderan (dist le Moyne) ie pense que cest (*que soit* dans les éditions de 1537 et de Dolet) la description dun ieu de paulme : et que la machine ronde est lesteuf, et ces nerfz et boyaulx de bestes innocentes, sont les racquettes, et ces gentz echauffez et debatans, sont les ioueurs. La fin est que apres auoir bien trauaille, ilz vont repaistre, et grand chiere. »

Nous l'avons déjà dit, malgré les fautes typogra-

[1] Cette pièce est une des plus anciennes compositions de notre poëte (Saint-Gelais). Rabelais, qui, dans le dernier chapitre de son premier livre, l'a rapportée tout entière, y a, pour mieux l'accommoder à son dessein, ajouté deux vers au commencement et dix à la fin, auxquels, dans diverses éditions de son Gargantua, il a fait des changements. Duverdier l'a aussi transcrite à la page 867 de sa *Bibliothèque* (III, p. 55 de l'édition in-4). Bonaventure Des Perriers et le grand-père de Mme de Maintenon, Théodore Agrippa d'Aubigné, ont chacun fait une énigme dans le goût de celle de Saint-Gelais, l'un en pareil genre de vers, p. 83 de ses poésies, imprimées à Lyon, in-8, chez De Tournes, 1544; l'autre en prose, chap. XIV et XV du IIIe livre du *Baron de Fœneste*. Thomas Sibilet, chap. XI du livre II de son *Art poétique*, rapporte tout au long l'énigme de Des Perriers, sans apprendre quel en est le mot ni l'auteur. Le mot c'est *trois dez*; celui de l'énigme de d'Aubigné, c'est *filasse*. (*Note extraite du commentaire manuscrit de Bern. de La Monnoye sur les poésies de Mellin de Saint-Gelais, édition de Lyon,* 1574, *in-8*, *exemplaire précieux qui s'est heureusement conservé dans le cabinet de mon excellent ami M. P.*)

La Monnoye préférait, avec raison, la plupart des leçons données par Rabelais à celles de l'édition de 1574. Ce sont cependant ces dernières que reproduit l'édition de 1719, dont malheureusement l'auteur du commentaire n'a pas pu être l'éditeur, comme il en avait eu le dessein.

phiques trop nombreuses qui s'y sont glissées, l'édition de 1535 présente quelques leçons meilleures que celles des autres éditions; en voici la preuve. On lit au chap. XXI (XX) du Gargantua : *se peignoyt du peigne de Almain.* Cette leçon est celle des éditions de Juste, 1535 et 1542. L'édition de 1537 et celle de Dolet portent Aleman, et celle de 1542, in-8, gothique, *Alemaing.* D'après cela, Le Duchat, dans une longue note sur ce mot, se demande s'il faut entendre ici les Allemands, ou bien y voir une allusion à la malpropreté de Jacques Alemain, ancien docteur de Paris; eh bien, l'édition de 1535, que Le Duchat n'a pas consultée cette fois, aurait confirmé sa dernière conjecture.

Chap. XXV (XXIII). Il y a dans l'édition de 1535 et dans celle de 1537 : mais par lame de vous en pourriez repentir...; cependant dans l'édition de 1542 et dans toutes les éditions modernes, on lit : *mais par la merde vous en pourriez repentir*[1]. Ce singulier changement est-il de Rabelais? Cet écrivain facétieux a-t-il voulu substituer un mot sale à un mot noble, parce qu'on l'aurait accusé de profanation pour avoir fait jurer Frogier par l'âme; ce qui l'aurait encore déterminé plus tard à écrire plusieurs fois dans les chapitres XXII et XXIII de son IIIe livre, *asne* pour *âme;* ou bien est-ce simplement une faute d'impression qu'il a voulu corriger? Avait-il écrit : par la *mer dé vous en pourriez repentir*, comme il avait déjà mis dans le XIIe chapitre de l'édition de 1535 : *par la mer dé, je ne les ay faict mie?* Alors l'imprimeur aurait fait, en 1542, une autre

[1] Dans l'édition de Valence, faite sur celle de Dolet, il y a : mais par *cette ame*, vous vous en pourriez repentir.

faute en imprimant *merde* en un seul mot. Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir que, selon l'*alphabet de l'auteur françois*, glossaire des mots de Rabelais joint à différentes éditions de ses œuvres, *mer dé*, autrement *merdigues*, est un jurement des villageois tourangeaux, qui signifie *mère Dieu*.

Chap. L (XLVIII). Au lieu que par sa rancon eussiont (pour *eussions*), toutes les autres éditions anciennes ont *eussent*, ce qui est vicieux.

Le faict fut estime indigne. L'édition de Juste, 1542, a mis *le sainct*, au lieu de le faict, ce qui a passé dans l'édition de 1553, dans celle d'Elzevier et dans d'autres. Le Duchat en a déjà fait la remarque, mais nous avons cru utile de la reproduire ici.

Autres différences qu'on peut remarquer entre l'édition de 1535, *et celles de* 1542, *etc.*

Au prologue. Ont *beluté* Plutarche (ont *calefreté*).

Au chap. III. Se porta a manger tripes (*mangea grand plante de trippes*).

Chap. V (IV ancien). Flaccon a vitz (c'est un calembour qui n'est intelligible que quand le premier mot est coupé en deux, comme il l'est dans l'édition de 1537, sans nom de ville).

Chap. VIII (VII ancien). Et feurent deschiquettez a barbe descreuisse bien mignonement (et feurent deschiquetez *mignonement par lignes paralleles joinctes en cylindres uniformes*).

Bien chien (*bien chie*).

Du petit ventre (du *haut* ventre).

Chap. IX (VIII). Des pennes doisseaux, pour peines

(pour *poines;* l'orthographe de ce mot détruit le calembour).

Chap. XIII (XII). Quoy dist Grandgousier.... a tu prins au pot : veu que tu *rime* desia. (Respondit Gargantua) mon roy, *ie rime* tant et plus; et en *rimant* souvent *menrime*. Cette orthographe, nécessaire pour bien marquer le jeu de mots, est conservée dans les éditions de 1537, 1542, etc. Elle a été changée ainsi dans l'édition de Dolet, 1542 : *tu rime*, ie *rithme....* en *rithmant*, *m'enrime*. De L'Aulnaye suit cette leçon en écrivant je rythme, en rythmant et *menrhime*.

Chap. XVI (XV). Chieures de Languedoc (de *Languegoth*).

Chap. XIX (XVIII). Dans la harangue latine, si plaisante, de Janotus de Bragmardo, Rabelais prête à ce burlesque orateur bon nombre de solécismes et de barbarismes sur lesquels les différentes éditions varient. Par exemple celle de 1535 porte *et ego habes bonus vina;* l'édition de 1537, copiée par Dolet, a *habet* au lieu d'*habes*. Dans les éditions gothiques de 1542, on lit : *et ego habet bon vino*, ce qui est également dans celle de Le Duchat et de De L'Aulnaye, où l'on a pourtant substitué *bonum* à *bon*, d'après l'édition de 1553; ce dernier mot doit être de Rabelais, qui, voulant dans cette harangue macaronique mêler du français à du mauvais latin, avait déjà mis, dans l'édition de 1535, de clochare *faict*, au lieu de *facit*, qu'on y a substitué dans l'édition de 1537 et dans beaucoup d'autres.

Même chap. XIX. Une paire de chausse sont bonnes. Il y a dans l'édition de 1542 et dans d'autres : *une paire de chausse est bon* (c'est-à-dire *c'est bon*), et la correction est de Rabelais.

Chap. xx (xix). Et plus faict rire que neust Songecreux. Telle est la leçon que donnent toutes les anciennes éditions. Le Duchat et De L'Aulnaye l'ont corrigée ainsi : *que neust faict Songecreux*. Pourtant il est évident qu'ici Rabelais a voulu, au moyen d'une ellipse, éviter la répétition du mot faict.

Chap. xxi (xx). Dans l'édition de 1535, le chapitre des Jeux en a dix-huit de moins que celle de 1542. Du mot *Vireuouste* qui s'y trouve, et que De L'Aulnaye écrit *Vyreuoust*, Le Duchat a fait *virevolt*.

Chap. xxv (xxiii). Au lieu de doulcettement, *doulcement*.

Chap. xxvi (xxiv). Grippeminaud (*Trepelu*).

Chap. xxxii (xxx). Pour vous *rescinder* toute ance debat et houster. Dans l'édition de 1542 et dans beaucoup d'autres, il y a *retirer de tout ce.... et ouster*. Les éditions de 1537 et de Dolet portent *reciter tout ce*. C'est une leçon vicieuse.

Chap. xxxiii (xxxi). Dominé Prusse (*dompter*).

Chap. xxxxi (xxxix). Et voy me la prest a boire; ce qui est conforme à presque toutes les anciennes éditions et à celle de De L'Aulnaye. Le Duchat a mis : *me voila prest*.

Chap. l (xlviii). Il feut en iuste bataille nauelle (*nauale* dans l'édition de 1542) pris et vaincu. Dans l'édition de 1537, dans celle de Dolet et dans beaucoup d'autres, il y a *nauré* au lieu de nauale, mais le sens de la phrase demande la première leçon.

Car le temps qui toute chose erode et diminue. L'édition de 1537 et celle de Dolet portent *corrode*, et celle de Juste, 1542, *ronge*, ce qui a passé dans l'édition de 1553. *Corrode* n'est pas de Rabelais.

Pour deux autres bonnes leçons de ce même chapitre, voyez ci-dessus, page 78.

II. Réimpressions du texte primitif du Gargantua, en 1537.

L'édition de 1537, in-16, sans nom de ville et sans nom d'imprimeur, doit être accompagnée du Pantagruel et du Disciple de Pantagruel, sous la date de 1538. Les trois parties, en lettres rondes, et très-bien imprimées, nous paraissent l'avoir été par Denis Janot, à Paris. Nous avons déjà fait mention de la seconde partie à l'article Pantagruel (ci-dessus, page 67); la première est une réimpression d'une édition du Gargantua, *Lyon*, *Fr. Juste*, 1537, in-16, en caractères gothiques (Manuel, IV, p. 5); elle a seulement cinquante-six chapitres comme celle de 1535. Comparée à celle-ci, elle présente fort peu de changements, et n'a de supprimé que le passage indiqué ci-dessus (p. 74). Cette édition parisienne est la première des deux livres de Rabelais que l'on ait imprimée en lettres rondes et avec des vignettes sur bois. Toutefois ces vignettes, assez jolies, ne se rapportent guère au texte : par exemple celle du chap. v (*comment Gargantua nasquit*) représente la scène de la lampe dans la fable de *Psyché;* d'autres ont été répétées plusieurs fois dans le même volume, selon la méthode économique des libraires de ce temps-là, lesquels n'étaient pas difficiles en fait d'*illustrations*. *Le disciple de Pantagruel*, facétie peu piquante, qui a été souvent réimprimée et sous différents titres, est tout à fait indigne de Rabelais, à qui on l'a quelquefois attribuée mal à propos. L'édition de 1538 est la plus ancienne que nous ayons vue (voir notre chapitre VII).

III. Les trois éditions sous la date de 1542.

Il a paru à Lyon, en 1542, et presque en même temps, trois éditions des deux premiers livres de Rabelais : la première in-16, en lettres rondes, avec vignettes en bois, chez Dolet; la seconde également in-16, mais en caractères gothiques, avec figures en bois, chez Fr. Juste; celle que nous regardons comme la troisième, chez un libraire qui ne s'est pas nommé; et, chose singulière, dans chacune de ces trois éditions, le Gargantua est donné sous un titre différent[1].

Pour le Gargantua, Dolet a suivi dans son édition celle de 1537, et, pour le Pantagruel, l'édition de 1538; il les a fidèlement reproduites, à l'orthographe près, et n'y a rien ajouté, non plus qu'au *Disciple*, également imprimé sur l'édition de 1538. Ce savant libraire avait pu, comme tout le monde, se procurer les trois

[1] Voici celui de l'édition de Dolet :

LA PLAISANTE et ioyeuse histoyre du grant Gargantua, prochainement reueue et de beaucoup augmentee par lautheur. Au verso du même frontispice se lit le titre ordinaire de ce roman : *La vie tres inestimable du grand gargantua pere de Pantagruel....* Le recto du dernier feuillet (après la page 282) porte : *Cest oeuure fut imprimé l'an de grace Mil cinq cents quarante et deux, a Lyon chez Estienne Dolet demeurant pour lors en la Rue Merciere a l'enseigne de la Doulouere d'or;* et le verso, la doloire, avec la devise : *scabra dolo,* puis au bas : DOLET, et de plus ces mots :

Preserue moy, o Seigneur des calumnies des hommes.

La seconde partie a pour titre :

PANTAGRUEL roy des Dipsodes, restitué a son naturel : avec ses faictz et prouesses espouuentables : par feu M. Alcofribas abstracteur de quintessence. Plus les merueilleuses nauigations du disciple de Panurge.

Après la page 350 doit se trouver un feuillet au verso duquel se voit la doloire; mais ce dernier feuillet, nécessaire pour compléter le cahier, manque dans plusieurs exemplaires. *Le Disciple de Pantagruel* commence à la page 253.

parties de l'édition parisienne de 1537 et 1538; il n'a donc eu nul besoin de soustraire l'*exemplaire de ce livre estant sous presse*, en 1542, chez un imprimeur de Lyon, comme celui-ci le lui reproche dans une *epistre au lecteur* remplie d'invectives furieuses; et la preuve qu'il ne l'a pas fait, c'est que son édition ne donne aucune des nombreuses augmentations introduites dans les deux autres sous la même date. Le Gargantua y reste divisé en cinquante-six chapitres, au lieu de cinquante-huit, et le Pantagruel en trente-deux, au lieu de trente-quatre. Mais si Dolet peut être absous du reproche d'avoir soustrait la *copie* d'un de ses confrères, il ne saurait échapper à celui d'avoir osé mettre sur le titre de son édition, *revue et de beaucoup augmentée par l'autheur mesme*, bien qu'il ne donnât réellement aucune augmentation. On excuse donc facilement les plaintes amères d'un imprimeur qui se voyait devancé par une édition ayant sur la sienne l'avantage de conserver un certain nombre de passages hardis, que, par prudence, il avait cru devoir supprimer; d'être imprimée en lettres rondes et ornée de petites vignettes en bois; enfin de contenir un opuscule dont le titre attirait l'attention des acheteurs. C'étaient effectivement là des avantages que ne pouvaient guère compenser les augmentations et les modifications sans grande importance faites aux deux éditions venues les dernières, augmentations qui ont ensuite passé dans les nombreuses réimpressions que l'on a faites successivement de ce roman, celle de Valence, 1547, exceptée. C'est celle de Dolet que paraît avoir préférée Le Duchat, sans doute à cause de la réputation de l'imprimeur; cependant elle n'est pas aussi correcte

que le croyait ce commentateur, et même De L'Aulnaye y a trouvé des fautes assez graves, qu'il a pris soin de signaler à la page 4 du troisième volume de son édition de Rabelais, in-8, publiée en 1823; de plus, nous avons nous-même remarqué dans le prologue de Gargantua deux mots dont l'orthographe vicieuse aura échappé à l'attention de ce savant imprimeur : c'est *apoticaire* sans *h*, et *thaureau* avec un *h;* deux fautes que n'a pas l'édition de 1537, sur laquelle a été faite celle-ci. Pourtant, il faut en convenir, quoi qu'en ait dit De L'Aulnaye, l'édition de Fr. Juste, faite en 1542, n'est pas moins chargée de fautes que l'autre; et l'on peut en dire autant d'une troisième édition de 1542, en deux parties petit in-8, laquelle, nous l'avons constaté, présente à peu près les mêmes fautes que celle de Juste[1]. Ces deux dernières éditions auront été faites presque simultanément, mais de manière cependant que les feuilles de l'une pussent servir de copie pour l'autre. Nous avons donné exactement dans le Manuel (IV, p. 6) le titre de la première, c'est-à-dire de celle de *Lyon*, *chez Fr. Juste*, 1542, in-16 (en cinquante-huit chapitres); de même que l'édition du premier livre du Pantagruel, elle contient d'assez nombreuses

[1] Par exemple, dans le chap. IV, herbe *dure,* pour *drue;* dans le sommaire du Ve chapitre, *bienyures*, pour *beuveurs;* dans le même chapitre, *si nous*, pour *sinon;* dans le VIIe, *il se couchoit*, pour *se conchioit* (dans l'édition de 1535, *couchioyt;* dans celle de 1537, *couchoit*); dans le IXe, *contenant* le lecteur, pour *contentent; publicq*, pour *pudiques;* il est *sceut*, pour il est *sur* (c'est une faute des premières éditions); dans le XXXIIe, *avant* a vos gens, pour *autant;* dans le XXXIVe (coté XXIX, et XXXI dans l'in-8), *amene*, pour *amenent;* dans le XLIe, *exercemens*, pour *excremens;* au XLVIIe, qu'ilz luy *auoient*, pour qu'ilz luy *envoyoient;* au XLVIIIe, les *susdictes*, pour les *subsides*, etc. Dans le prologue de Pantagruel, *deputés*, pour *reputez*....

augmentations : les plus considérables sont au v[e] chapitre du Gargantua et au xix[e] du Pantagruel. En les lisant, nous avons cru apercevoir que Rabelais les a écrites moins peut-être pour améliorer son ouvrage, que pour donner à son libraire le moyen d'annoncer chaque nouvelle édition comme plus complète que les premières et que les contrefaçons qui venaient d'en être faites : pour cela, il lui suffisait de couper un chapitre en deux, en trois, ou même en quatre, ainsi qu'il l'a fait de l'ancien x[e] chapitre du Pantagruel; seulement pour que ces chapitres, ainsi divisés, ne parussent pas trop écourtés, il avait soin d'y faire quelques augmentations. Ainsi, en coupant en deux le chapitre iv du Gargantua, édition de 1535, il ajouta à la seconde moitié, devenue le chapitre v, deux passages assez longs, dont l'un, dans les *propos des buveurs*, témoigne de la veine féconde de l'auteur en un pareil sujet. Ces deux morceaux devaient d'ailleurs servir de compensation pour ceux que des scrupules religieux avaient fait supprimer dans le vi[e] chapitre. C'est aussi pour faciliter une autre coupure qu'un morceau étendu a été introduit au commencement du xix[e] chapitre du I[er] livre du Pantagruel, dans l'édition de Juste, 1542, chapitre contenant le tiers seulement du chapitre xiv de la première édition, ou autrement la moitié du chapitre xviii de l'édition de 1534. Voilà comment ce premier livre a été porté successivement de vingt-quatre chapitres à vingt-neuf, à trente-deux, et enfin à trente-quatre.

GRĀDS *anna* || *les ou croniques* || *tresueritables* || *des Gestes meruilleux du grand* || *Gargantua et Pantagruel* || *son filz. Roy des Dipso* || *des : enchronicquez par* || *feu Maistre Alco* || *fribas : abstra* || *cteur de quin* || *te essen-* || *ce.* || 1542.

Deux parties petit in-8, feuillets non chiffrés, caractères gothiques.

La première partie a des signatures de A à P (le dernier feuillet, huitième du cahier P, est tout blanc). La seconde partie, contenant le Pantagruel, n'a point de frontispice particulier; les cahiers y portent les signatures de A à N; le dernier feuillet verso contient la fin du texte, en six lignes, et cette conclusion : *fin des Cronicques de Pantagruel...*, en sept lignes.

Cette édition, sans nom de ville, quoiqu'elle ait été faite sur celle de Juste, n'a pas la *Pantagrueline prognostication*, qui, dans l'autre, occupe les feuillets 136 à 147 de la seconde partie (le verso du 135e est blanc). Ce qu'elle offre de remarquable, c'est l'avis de l'imprimeur, que nous reproduisons ici, parce qu'il ne se trouve dans aucune autre édition, si ce n'est peut-être, comme le prétend Le Duchat, dans celle de *Lyon*, *chez P. de Tours*, 1543, en deux parties in-16, caractères gothiques, copie de celle de Juste, et à laquelle est ajouté *le Disciple de Pantagruel.* L'orthographe est à peu près la même dans les deux éditions de 1542; pourtant dans l'in-8 les deux-points ont été employés à tort et à travers. Nous avons trouvé, dans l'une comme dans l'autre, des fautes qui ne sont ni dans celles de 1535 et 1537, ni dans celle de Dolet. Le Pantagruel

y est divisé en trente-quatre chapitres; mais dans les sommaires de ces chapitres, le chiffre 21 est répété, ainsi que le chiffre 32; il n'y a pas de chiffre 29; au dernier chapitre, xxxiii est mis pour xxxiv. Autre observation : dans le chapitre xxx du Pantagruel, l'édition de Juste, feuillet 122 recto, porte : *soubz une belle armée*, au lieu de : sous une belle *ramée*, faute qui a été corrigée dans l'édition in-8 de 1542. Le dernier mot du livre est écrit *partuys* dans la première, et *pertuys* dans la seconde.

IV. Épître contre Dolet, imprimée au verso du titre et sur trois autres pages de la première partie de l'édition de 1542, petit in-8.

« Limprimeur au lecteur salut,

« Affin que tu ne prenne la faulse monnoye pour la bonne (ayme lecteur) et la forme fardee pour la nayue: et la bastarde : et adulterine edition du present oeuure, pour la legitime et naturelle. Soies aduerty que par auarice a este soubstraict lexemplaire de ce liure encores estant soubz la presse : par ung plagiaire homme encline a tout mal, et en desaduancant mon labeur, et petit profit espere : a este par luy imprime hastiuement : non seulement par auare conuoitise de sa propre utile pretendue : mais aussi : et daduentage par enuieuse affection de la perte : et du dommaige daultruy. Comme tel monstre est ne pour lennuy : et iniure des gens de bien. Toutesfois (*sans y*) pour laduertir de lenseigne et merque donnant a cognoistre le faulx aloy : du bon et vray. Sachez que les dernieres feuilles de son oeuure plagiaire ne sont correspondantes a celles du vray original que nous auons eu de lautheur. Lesquelles

aussi, apres auoir prins garde (combien que trop tard) a sa fraudulente supplantation il na peu recouurer. Celluy plagiare (*sic*) iniurieux non a moy : seullement : mais a plusieurs aultres : Cest ung Monsieur (ainsi glorieusement par soymesme surnomme) homme tel que chascun saige le congnoist.

« Les oeuures duquel ne sont que ramas : et eschantillonnieries leuees des liures daultruy : par luy confusement ammoncellees, ou elles estoient bien ordonnees. Dond lesperit de Villanouanus se indigne destre de ses labeurs frustre : Nizolius en est offense : Calepin se sent desrobe : Robert Estienne cognoist les plus riches pieces de son thresor mal desrobees : et pirement deguisees et appropriees. De lesperit duquel ne sortirent oncques compositions ou il eust honneur, ains mocquerie desdaigneuse. Lesquelles toutesfoys (*avec y*) il ose enrichir, et farder de braues, et manificques tiltres, tellement que le portal surmonte ledifice a noblir (*sic*) du priuilege du Roy en abusant le Roy et son peuple : pour donner a entendre que les liures des bons autheurs, comme de Marot de Rabelais, et plusieurs aultres, sont de sa facon. Ne scet on pas bien que en certains liures en Chirurgie : en Practicque et aultres il a prins argent des imprimeurs : et libraires pour mettre priuilege du Roy? Cela nest ce point abus digne de peine? Mais (que plus est) qui a oncque veu ce Priuilege? a qui la il monstre? Cartainement (*sic*) pour quelconque requeste oncques a homme ne losa monstrer. Parquoy il est vraysemblable : que possible le Roy luy a octroye tel priuilege : que persone nayt a vendre : ne sur imprimer, les liures qu'il aura faictz sinon luy mesmes. Mais la raison? la

raison est, pour ceque gens scauans cognoissent assez quil na pas esperit : ne scauoir de mettre rien de soy en lumiere qui soit a son honneur. O la grande et haulte entreprinse : et digne de tel homme inspire de lesperit de Ciceron, auoir redige en beau volume le liuret et gaigne pain des petits reuandeurs nomme par les Bisouars. Fatras a la douzaine. Vrayement on len deburoit bien remunerer : et telles belles besoignes meritent bien que Euesques et prelatz soient par ung tel ouurier esmouchez dargent. Toutesfoys apres que les montaignes ont este enceintes : et que ung petit rat seullement en est yssu. Le monde ne sest peu abstenir de rire : et se mocquer en disant. Comment ung tel homme qui se dict si sauant : et si parfaict Ciceronian : se mesle il de faire ces folies en francoys? que ne se declaire il en bonnes oeuures : sans faire ces viedazeries : roignonnant, moillant plaisantant, declarant (car telz sont sex beaulx motz costumiers) viaidasant, ladrizant, et telles couleurs rethoricques, qui ne sont pas Ciceronianes, mais dignes destre bailles a mostardiers pour les publier par la ville. Tel est ce Monsieur. A dieu lecteur ly, et juge. »

Cette singulière épître est tout à fait dans la manière de Rabelais, surtout à la fin; et s'il ne l'a pas écrite entièrement, il y a probablement mis la main : comment supposer d'ailleurs que l'imprimeur se fût permis de la publier dans ce livre sans la permission de l'auteur? Rabelais, à la vérité, avait été précédemment en relation d'amitié avec Dolet, qui même lui avait adressé une pièce en vers latins au sujet d'un pendu dont, comme médecin, il venait de faire publi-

quement la dissection (*Doleti carminum libri IV*, 1538, in-4, p. 164); mais le mauvais procédé du savant imprimeur l'avait justement irrité; il avait dû voir avec humeur que Dolet se fût permis d'imprimer sans son autorisation un livre que lui-même avait cédé à d'autres libraires, et surtout qu'il l'eût publié avec les passages que la prudence lui avait fait retrancher de la dernière édition imprimée chez Fr. Juste, ce qui pouvait lui attirer de fâcheuses affaires à une époque où la censure venait de condamner son roman. Il se peut aussi que Rabelais se fût formalisé de deux passages d'un ouvrage de Dolet où ce savant, qui ne ménageait personne, semblait l'avoir eu en vue. L'un de ces passages est dans la *Manière de bien traduire d'une langue en aultre*, imprimée à Lyon en 1540, en 1542, et plusieurs fois depuis; l'autre se trouve au *Traité* du même Dolet *sur les accents de la langue francoyse*, imprimé à la suite du précédent. Les voici l'un et l'autre :

« S'il advient doncques que tu traduises quelque livre latin en icelles (mesmement en la françoyse) il te fault garder d'usurper mots trop approchants du latin et peu usités par le passé : mais contente toy du commun, sans innover aulcunes dictions follement, et par curiosité. Ce que si aulcuns font, ne les ensuy en cela : car leur arrogance ne vault rien, et n'est tolerable entre les gens sçavants. »

« J'en diray en ce traicté ce qu'il en fault dire briefuement, et prifuément.... et sans fricassée de grec et latin. J'appelle fricassée, une mixtion superflue de ces deux langues : qui se faict par sottelets glorieux : et non par gents resolus, et pleins de bon jugement. »

Clément Marot, dont le nom précède celui de Rabelais dans l'*epistre* ci-dessus, avait été aussi en très-bons termes avec Dolet; il lui avait adressé pour *estrennes*, en 1537, un huitain commençant ainsi :

> Apres avoir estrené Damoiselles
> Ami Dolet, je te veux estrener;

et en 1538, une épigramme (la soixante-douzième dans l'édition donnée par Lenglet Du Fresnoy) *sur ses commentaires de la langue latine*, où il lui disait :

> Le noble esprit de Ciceron romain
> . . . .
> Au corps entra de Dolet tellement
> Que luy sans aultre à nous le faict comprendre.

En cette même année 1538, Marot confia à Dolet l'impression d'une édition de ses œuvres, au commencement de laquelle il mit une préface, où, après avoir parlé amplement des améliorations qu'il venait de faire à son recueil de poésies, il disait à son *cher amy Dolet*, c'est ainsi qu'il le nommait : « J'ai conçu t'envoyer le tout à fin que sous *le bel et ample privilége, qui pour ta vertu méritoire t'a este octroyé du Roy*, tu le face en faveur de nostre amitié, r'imprimer non seulement ainsi correct que je le t'envoye, mais encore mieux : qui te sera facile, si tu y veux mettre la diligence égale à ton savoir. »

Cependant, plus tard, notre poëte ayant eu à se plaindre de Dolet, changea tout à fait de ton, et même il fit contre lui deux épigrammes, dont l'une, la

soixante-treizième dans l'édition donnée par Lenglet, est terminée par ces deux vers :

> Bien heureux est qui fuit ta connoissance
> Et plus heureux qui ne te cogneu onc.

L'autre, la deux cent vingt-quatrième dans le même recueil, est la contre-partie de la soixante-douzième, déjà citée; la voici :

> Tant que voudras, jette feu et fumée,
> Mesdi de moy à tort et à travers :
> Si n'auras tu jamais la renommée
> Que de long temps tu cherche par mes vers :
> Et non obstant tes gros tomes divers
> *Sans bruit mourras*, cela est arresté :
> Car quel besoin est-il homme pervers
> Que lon te sache auoir jamais esté.

Cette épigramme, dans laquelle Marot s'est montré mauvais prophète, ne peut guère avoir été faite avant 1543, puisque la préface, si flatteuse pour Dolet, a encore été répétée dans l'édition des œuvres du poëte de Cahors donnée par cet imprimeur en 1542, et dans celle de 1543.

A l'égard du privilége du roi dont il est tant parlé dans l'*epistre* de l'imprimeur du Rabelais, in-8, de 1542, Dolet l'avait effectivement obtenu pour dix années; il était en date du 6 mars 1537, et lui permettait *d'imprimer ou de faire imprimer tous livres par luy composez et traduictz, et autres livres des auteurs modernes et antiques, qui par luy seroient duement reveuz, amendés, illustrés ou annotés, soit par forme d'interpretation, scholies ou aultre declaration, tant en lettres latine, grecque, italienne que francoyse.*

Un privilége aussi étendu, aussi inusité que l'était celui-ci, dut attirer à Dolet la jalousie de ses confrères. Toutefois il n'en jouit que fort peu de temps, et paya même bien cher cette faveur, dont il n'avait pas su faire un bon usage; car peu de mois après la publication du livre de Rabelais, il fut renfermé à la Conciergerie de Paris, où il demeura quinze mois prisonnier; et deux années plus tard, ayant été arrêté de nouveau, à l'occasion de sa traduction de *Deux dialogues de Platon*, il fut condamné au feu et exécuté sans miséricorde, tandis que Rabelais, qui avait eu la prudence d'effacer de son roman les passages censurés, restait libre, et obtenait même un privilége du roi pour imprimer son troisième livre, où pourtant il n'a pas ménagé le clergé régulier.

V. Édition de Valence, 1547, et éditions de Lyon, chez Pierre de Tours.

L'édition des trois premiers livres de Rabelais, *Valence, chez Claude de La Ville*, 1547, en trois parties in-16, lettres rondes, est assez jolie et sur bon papier, mais pour les deux premiers livres, la *Prognostication* et *le Disciple de Pantagruel*, ce n'est qu'une simple copie de l'édition de Dolet, 1542. On y a également conservé plusieurs morceaux retranchés dans celle de Juste, sous la même date, sans toutefois y introduire les augmentations faites à cette dernière; c'est aussi le même titre pour le Gargantua, et la même forme dans la souscription de la première partie; seulement au nom de Dolet est substitué celui de *Claude de la Ville demeurant pour lors en la grant rue tirant a la place des clercs aupres l'enseigne du Dauphin.* Dans le titre

du Pantagruel on lit : *M. Franç. Rabelais, docteur en medecine, et calloier des isles Hieres*, ce qui remplace *feu M. Alcofribas...*, mots qui pourtant se lisent encore à la fin de cette même seconde partie. Pour la troisième partie, ce doit être la reproduction de l'édition de Lyon, 1546 ou 1547, en quarante-six chapitres (le dernier coté XLVII). Les vignettes, assez singulières, diffèrent de celles de l'édition de Dolet. Il y en a une, au commencement de chaque livre, qui représente l'auteur à genoux, offrant son roman à un personnage assis : au-dessus du sujet, on lit *Franc. Rabel.* dans un petit cartouche ; mais, chose remarquable, le cartouche est resté vide dans la même vignette placée en tête du prologue des *Navigations de Panurge*, preuve que cette facétie n'est pas de Rabelais. Le Duchat, qui, à ce qu'il paraît, n'avait vu que la réimpression de cette édition de Valence, également sous la date de 1547 (Manuel, IV, p. 7), mal imprimée et en mauvais papier, doutait qu'elle pût être du même Cl. de La Ville qui vendait à Lyon, en 1543, la *traduction françoise de la paraphrase d'Erasme sur les epistres canoniques*, ouvrage aussi magnifique pour l'impression que le Rabelais de Valence est mauvais sous ce double rapport. Or ce doute ne nous paraît pas fondé ; d'abord parce que la véritable édition de 1547 est, comme nous l'avons dit, assez belle et en bon papier ; ensuite parce que le même Cl. de La Ville qui était à Lyon en 1543, a bien pu aller s'établir à Valence quelques années plus tard ; d'ailleurs rien ne prouve que ce libraire n'ait pas fait imprimer son Rabelais dans cette première ville. C'est aussi, il faut le croire, la réimpression de 1547 que De L'Aulnaye avait en vue, lorsqu'il

a dit, dans sa notice des ouvrages de Rabelais, qu'elle présentait dans les trois livres un assez grand nombre de mauvaises variantes, « dont *bien certes* aucune n'appartient à Rabelais ; » car après avoir conféré soigneusement avec l'édition de Dolet celle des deux éditions de Valence, 1547, qui passe généralement pour la première, nous pouvons dire que nous n'y avons trouvé aucune de ces *mauvaises variantes*.

Il a été fait mention ci-dessus d'une édition des deux premiers livres imprimée à Lyon, chez Pierre de Tours, en 1543, in-16. Cet imprimeur, que nous croyons avoir été le successeur de Juste, a donné une autre édition des deux mêmes livres sous le titre suivant :

LA VIE *tres* || *horrifique du grād* || *Gargātua pere de* || *Pantagruel, iadis* || *composee par M* || *Alcofribas, ab* || *stracteur de* || *quinte es* || *sence.* || *Liure plein de Panta* || *gruelisme.* || *A Lyon, par Pierre de Tours.*

In-16, lettres rondes, fig. en bois.

Cette édition, sans date, doit être antérieure à celle du troisième livre que le même P. de Tours a donnée en 1547. Elle reproduit le texte de Juste, 1542, avec une grande partie des mêmes fautes typographiques. Le Pantagruel paraît y être divisé en trente-trois chapitres, parce que le chiffre xxiv est répété dans le texte et dans la table; mais il y a réellement trente-quatre chapitres. A la page 240, après le prologue, se lit un *dixain nouuellement compose à la louange du joyeux esprit de l'auteur*, dizain qui a été réimprimé dans l'édition de 1553 et dans beaucoup d'autres.

Voici la description de celle de P. de Tours : premier livre, 232 pages et 3 feuillets pour la table. Second livre, un titre, le texte commençant au verso du titre, page 234 à 464, y compris la *Pronostication;* plus 3 feuillets pour la table de ce second livre et celle de la Pronostication.

Après la publication du troisième livre, les deux premiers n'ont plus été imprimés séparément.

CHAPITRE IV.

ÉDITIONS ORIGINALES DU TROISIÈME ET DU QUATRIÈME LIVRE.

Troisième livre.

Nous avons dit dans le Manuel que la première édition de ce troisième livre, celle de Paris, *par Chrestien Wechel*, 1546, in-8, était divisée en quarante-sept chapitres : elle n'en a réellement que quarante-six, parce qu'il y a une lacune du chiffre XXVI au chiffre XXVIII, ce qui a été répété dans toutes les réimpressions de ce premier texte, et même dans celle des quatre premiers livres sous la date de 1553. Une seconde édition originale, dont nous ne saurions fixer bien exactement la date, a paru avant 1552; elle contient quelques augmentations, et comme les chapitres XL et XLV y sont coupés en deux, elle a quarante-huit chapitres, dont le dernier est coté XLIX, à cause de la lacune du XXVIIe. C'est ce texte que présentent la jolie édition de 1556, in-16, sans lieu d'impression, et toutes les éditions faites en Hollande au XVIIe siècle. Le Duchat l'a aussi reproduit, mais il a eu soin de donner dans ses notes une partie des augmentations que conserve l'édition de 1626, faite, pour le troisième livre, sur celle de 1552, in-8.

La belle édition de *Paris, chez Fezendat*, 1552, in-8, est la dernière qu'ait revue Rabelais : elle a cin-

quante-deux chapitres, parce que les chapitres xxvi, xxxiii, xxxvi et xlix, mal cotés, de l'édition en quarante-huit chapitres, sont coupés en deux. Elle présente des augmentations importantes, et notamment dans les chapitres x, xv et xxv. Le plus considérable des morceaux ajoutés n'occupe pas moins d'une page et demie vers le commencement du xv[e] chapitre. Le Duchat, faute d'avoir vu l'édition de 1552, a cru devoir rejeter comme apocryphe ce passage, qui est pourtant bien de Rabelais; on l'a restitué dans l'édition in-4 de 1741. Cette édition de 1552 est bien certainement la meilleure qui existe de ce troisième livre : De L'Aulnaye en a fait usage pour celle de 1823, en trois volumes in-8; mais Johanneau l'a suivie bien plus exactement dans l'édition dite *variorum*, où il a rétabli dans le prologue plusieurs mots omis par De L'Aulnaye, et particulièrement les deux premiers, *Bonnes gens*, qui doivent précéder *Beuueurs*. Johanneau a aussi donné correctement un morceau que presque tous les autres éditeurs avaient imprimé avec négligence.

Ce morceau fait partie du chapitre xxxviii, mal coté xxxiii dans l'édition de Fezendat, 1552; il s'y trouve une série d'épithètes, au nombre de plus de deux cents, qui sont ajoutées au nom de *fol* donné à Triboulet. Or, ces mots n'ont pas été placés là tout à fait au hasard : dans la première colonne, c'est Pantagruel qui parle, et dans la seconde, Panurge lui répond en opposant une épithète à celle que profère son interlocuteur. Ainsi, à *fol de nature*, Panurge répond *de b. quarre et de b. mol;* à fol céleste, *terrien;* à fol jovial, *joyeulx*, etc.; à fol ætéré et Junonien, *riant et Véné-*

rien; et si toutes les réponses n'ont pas la même analogie avec les demandes, ce n'est pas une raison pour en intervertir l'ordre : aussi les deux éditions originales de 1546 et 1552 l'ont-elles observé très-exactement. Il n'en a pas été de même de beaucoup d'autres éditions, sans en excepter celles de Le Duchat et de De L'Aulnaye. Les éditeurs n'ayant pas compris la nécessité de conserver à cette double liste l'ordre primitif, ont cru pouvoir passer indifféremment d'une colonne à l'autre, selon que, dans leur édition, ces colonnes se trouvaient ou plus longues ou plus courtes que dans celle qui leur servait de copie; ils ont placé ainsi dans la seconde colonne une partie de ce qui devait être dans la première, et attribué à un interlocuteur ce qui appartenait à l'autre : il en résulte une longue kyrielle de mots sans aucun rapport entre eux. Ainsi, où Rabelais opposait *fol de Rebus* à fol hieroglyphicque, l'édition de 1547 et celle de 1553 opposent fol *mal imputé,* l'elzevirienne de 1663, *bien busté;* celle de Le Duchat, de 1741, *hétéroclite*, et celle de De L'Aulnaye, de 1823, *abréviateur;* enfin il y a presque autant de mots différents que d'éditions.

C'est encore pour n'avoir pas consulté l'édition de 1552 que Le Duchat a mis dans le texte du prologue de ce troisième livre *fornissoient* patrouilles, au lieu de *forissoient* (faisaient sortir), leçon de l'original; et que, dans la note 10, il a discuté la valeur des variantes *florissoient* des éditions de 1547 et 1553, et *fortifioient* des éditions de 1573 et 1584, auxquelles il ne devait pas s'arrêter, non plus qu'au mot *traducteur*, mis mal à propos pour *imprimeur* dans ce même prologue.

L'édition du *Tiers livre*, Lyon, Pierre de Tours, sans date, in-16, à laquelle nous avons donné, par conjecture (dans le Manuel), la date de 1547, est différente de celle de Lyon, 1547, in-16, en lettres rondes, sans nom d'imprimeur. Cette dernière a 297 pages, plus trois feuillets pour la table et le privilége. Le titre porte : *Reueu et corrige diligement depuis les aultres impressions, avec privileige du Roy, pour six ans. A Lyon lan* M. D. XLVII. Elle est en quarante-six chapitres.

Quatrième livre.

Avant de donner, en 1552, la première édition complète de son quatrième livre, l'auteur en avait laissé paraître une incomplète, avec un prologue, et en onze chapitres seulement, sous le titre de *Quart livre.... à Lyon* (sans nom d'imprimeur), 1548, in-16, de 54 ff. non chiffrés, avec figures en bois. Plus tard, ce fragment, également sous la date de *l'an mil cinq cens quarante et huict*, a été imprimé à la suite de l'édition du troisième livre, copiée sur celle de Valence, 1547 (voyez ci-dessus, page 94). Les leçons de ce premier texte diffèrent beaucoup de celles de l'édition de 1552; mais comme les derniers éditeurs de Rabelais en ont donné les variantes, nous n'avons pas à nous en occuper ici.

L'imprimeur Michel Fezendat a fait paraître à Paris, en 1552, deux éditions originales du *Quart livre*, en soixante-sept chapitres, et avec un nouveau prologue, l'une de format petit in-8, et l'autre in-16; toutes les deux achevées d'imprimer le 28 janvier, toutes les deux avec une épître de l'auteur *à monseigneur Odet, cardinal de Chatillon*, sous cette même date, et avec un

privilége du roi en date du 6 août 1550. A cette date bien positive du 28 janvier 1552, on oppose un extrait des registres du parlement de Paris, du 1er mars 1551, portant, « qu'attendu la censure faicte par la faculté de théologie contre certain liure maulvais exposé en vente, soubz le titre de quatriesme liure de Pantagruel, avec priuilege du roy.... la court ordonne que le libraire sera promptement mendé en icelle, et luy seront faicte défense de vendre et exposer le dict liure dedans quinzaine, pendant lequel temps ordonne la cour au Procureur du Roy daduertir le dict seigneur Roy de la censure faicte sur le dict liure par la dicte faculté de théologie, et luy en enuoyer un double pour suivre son bon plaisir. » Cependant cette contrariété apparente dans les dates, en supposant que celle du 1er mars 1551 fût exacte, peut s'expliquer facilement, quand on sait qu'à cette époque, tandis que dans le calendrier légal l'année commençait à Pâques, l'usage vulgaire était de la compter à partir du 1er janvier. C'est de cette manière que commencent tous les calendriers attachés aux anciennes heures manuscrites ou imprimées; et enfin, on le sait, les *étrennes* se donnaient au 1er janvier. C'est probablement pour mettre fin à cette irrégularité que fut rédigé l'article 39 de l'édit de janvier 1563 (vieux style), qui statuait sur le commencement de l'année à janvier, édit qui ne fut pourtant enregistré au parlement et n'eut force de loi qu'en 1567. Ainsi donc ce qui, pour le parlement, était le 1er mars 1551, pouvait bien être, pour Rabelais et pour son libraire, le 1er mars 1552. Quant au bon plaisir du roi, auquel se référait le parlement, il fut sans doute de ne pas donner suite à l'affaire; car

Fezendat mit en circulation, dans la même année 1552, des exemplaires avec des changements dans le prologue, qui ne peuvent y avoir été introduits qu'après le mois d'avril. Voici en quoi consistent ces changements : dans les exemplaires publiés les premiers, on lisait ainsi ce passage : « N'est il pas écrit et pratiqué par les anciennes coutumes de ce tant noble, tant florissant, tant riche et *triumphant* royaume de France. » Et un peu plus loin : « Le bon.... And. Tiraqueau, conseiller *du roy* Henry second.... » Or, ce monarque ayant conquis les Trois-Évêchés en mars et avril 1552, Rabelais supprima le mot *triomphant* devant royaume de France, et fit précéder le nom du roi des épithètes de *grand, victorieux et triumphant;* et certes il ne pouvait pas moins faire pour un prince qui le protégeait si ouvertement contre la Sorbonne et le parlement réunis. Les réimpressions qui ont été faites de ce *Quart livre* ont suivi indifféremment l'une ou l'autre de ces deux versions, selon que les éditeurs se servaient pour copie d'un exemplaire du premier ou du second tirage. Toutefois, il est bon de le remarquer, les deux éditions de ce même livre faites sous la date de 1553 ne portent ni nom de ville ni nom d'imprimeur, ce qui prouve que la tolérance avait cessé. *La briefue declaration daucunes dictions plus obscures contenues en ce dict liure*, laquelle a été jointe à quelques exemplaires de l'édition in-8 de Fezendat, fait partie de celle de *Lyon, chez Baltasar Aleman*, 1552, très-petit in-8, en lettres rondes, composée de 22 feuillets préliminaires, de 165 feuillets chiffrés de 2 à 166, et de 15 feuillets non chiffrés, sign. de A2 à Biiij, pour la table et la briève déclaration. Nous avons parlé dans le Manuel d'une

édition de 1552, in-16, à la fin de laquelle on lit : *à Rouen, par Robert Valentin;* ajoutons qu'elle a des signatures de A à S, mais que les feuillets n'en sont pas chiffrés; on n'y a pas employé de caractères grecs. Rabelais, mort en avril 1553, n'a pas eu part aux éditions faites depuis celle de 1552; les variantes qu'elles pourraient présenter seraient donc sans autorité. Il en est autrement de la *briefue declaration;* puisqu'elle se trouve dans des éditions de 1552, il est très-probable qu'elle est de l'auteur de ce quatrième livre. On ne sait donc pas pourquoi presque tous les éditeurs de Rabelais, et même les derniers, l'ont négligée. Le Duchat l'a fondue dans l'*Alphabet de l'auteur françois;* avant lui, les Elzeviers l'avaient imprimée à la suite de ce même alphabet.

CHAPITRE V.

CINQUIÈME LIVRE.

En parlant des deux livres précédents, nous avons pu, sans aucun scrupule, borner nos recherches aux éditions données par l'auteur, les seules qui aient à nos yeux une véritable autorité, et qu'il importe à un éditeur de bien connaître. Il s'en faut de beaucoup, malheureusement, que les premières éditions du cinquième livre nous inspirent la même confiance. Ce livre posthume, publié pour la première fois près de dix ans après la mort de l'auteur, sur des manuscrits incomplets, et, selon toute apparence, difficiles à lire, aura dû être fort altéré par ceux qui se sont chargés d'en donner les premières éditions. Néanmoins, comme ces éditions originales, sans être très-correctes, le sont encore plus que la plupart des autres, on est bien obligé aujourd'hui de les consulter de préférence à de moins anciennes, sauf à en rejeter plusieurs leçons évidemment incorrectes. La première de toutes ces éditions, simple fragment in-8, en 32 feuillets, a pour titre : *L'isle sonnante par Maistre Francois Rabelais.... Imprimé nouuellement*, M. D. LXII. C'est un livret devenu fort rare, qui renferme seulement seize chapitres, y compris celui de *l'Isle des Apedeftes*, placé le dernier, Les huit premiers, les seuls auxquels convienne réellement le titre d'*Isle sonnante*, sont une allégorie satirique, très-peu voilée, de l'Église catholique romaine,

qui a dû être bien accueillie par les protestants. Ce premier texte, quoique fort corrompu en divers endroits, ne doit pas être négligé, parce qu'il peut offrir dans quelques passages la véritable pensée de l'auteur.

La seconde édition, publiée en 1564, également sans nom de ville et sans nom d'imprimeur, est un in-16, sous le titre de *Cinquiesme et dernier livre*[1]; elle est partagée en quarante-sept chapitres, mais celui des *Apedeftes* y manque, ainsi que dans la réimpression qui a été faite de ce petit volume à *Lyon*, *par Jean Martin*, 1565, in-16, réimpression sans aucune augmentation, si ce n'est dans le nombre des fautes typographiques[2]. Une autre réimpression, que nous n'avons pas vue, est portée sous la date de 1565 dans l'ancien catalogue de la Bibliothèque du roi, Y2, n° 832; elle est in-8. De L'Aulnaye dit qu'on y voit une image en bois de la Bouteille, représentant l'*épilenie*, ce qui est remarquable, parce que cette figure n'a pas été mise dans les œuvres de Rabelais, que nous sachions, avant l'édition de Jean Martin, 1567, in-16, puisque

[1] En voici le titre exact et la description, qui manquent dans le Manuel: LE CINQUIESME et dernier livre des faicts et dicts héroiques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en médecine. Auquel est contenu la visitation de l'oracle de la diue Bacbuc, et le mot de la Bouteille pour lequel avoir est entrepris tout ce long voyage. *Nouuellemcnt mis en lumiere*. M. D. LXIIII. In-16, en lettres rondes.

Les feuillets du texte sont cotés de 2 à 113, non compris le frontispice, mais les chiffres sautent de 16 à 33; il y a de plus cinq feuillets pour la table. L'épigramme : Rabelais est-il mort..., signée *Nature quite* (anagramme de Jean Turquet), se lit au verso du dernier.

[2] Cette réimpression de 1565 porte le même titre que la précédente, et la suit page pour page, avec les mêmes fautes de pagination; seulement la table n'y occupe que trois feuillets, parce qu'elle est imprimée en plus petits caractères. Ceux du texte, les capitales exceptées, semblent être les mêmes dans les deux éditions.

les éditions de 1558, où elle se trouve aussi, sont bien postérieures à la date qu'elles portent.

Ces quatre éditions, et celle de *Lyon*, *par Jean Martin*, 1567, in-16 de 160 pages en tout, sont les seules de ce cinquième livre, imprimé séparément, que nous connaissions. Cette dernière est en quarante-huit chapitres, dont celui des Apedeftes forme le septième[1]; elle contient, de plus que les précédentes, la Prognostication, l'epistre du Limosin, le dizain, *pour indaguer*[2] la chresme philosophale, et le distique *Vita Lyææ sitis*.... La figure de la bouteille, qui n'était pas dans les précédentes, est dans celle-ci à la page 141, devant le chapitre XLVI.

Les éditeurs qui, depuis 1567, ont réimprimé ce cinquième livre à la suite des quatre autres, soit à Lyon, soit à Anvers ou ailleurs, ont suivi tantôt l'édition de 1565, tantôt celle de 1567; voilà pourquoi ces éditions des œuvres de Rabelais sont plus complètes les unes que les autres. Il est surprenant que celle de 1626 reproduise encore le texte incomplet de 1565, comme on le trouvait déjà dans les éditions d'Anvers, 1573 et 1579. Pourtant Le Duchat, à défaut de l'édition de 1564, qu'il n'a pas connue, et de celle

[1] Il est le XVIe dans l'édition de Le Duchat et le XVIIIe dans celle de De L'Aulnaye. Ce qui forme les chapitres XLI et XLII dans les éditions qui n'ont pas celui des Apedeftes, ou les chapitres XLII et XLIII dans les anciennes éditions où les Apedeftes se trouvent, n'en forme qu'un seul dans les éditions hollandaises et dans les éditions modernes, lesquelles n'ont alors que quarante-sept chapitres.

[2] Ce dizain est reproduit dans les éditions de *Lyon*, *Estiard*, mais il manque dans celle de *Lyon*, *J. Martin*, 1588, et dans plusieurs autres. Au lieu d'un dizain, c'est un huitain qui est dans les éditions de J. Martin, 1599, 1600, etc.

de 1565, qu'il n'a pas eue sous les yeux, s'en est quelquefois utilement servi pour corriger le cinquième livre de la sienne. Ce savant déclare même, à la note 5 du chapitre IV du cinquième livre, sur les mots *trop d'enfans*, qu'il a adopté cette leçon de préférence à la leçon vulgaire (*trop d'iceux enfans*), parce que c'était celle de l'édition de 1626, laquelle, pour le cinquième livre, est une copie fidèle de celle de Lyon, 1565. Or, cette fois il a mal rencontré, car la leçon que donne l'édition de 1565 est justement celle qu'il a rejetée. Mais si notre savant éditeur s'est égaré ici en suivant avec trop de confiance l'édition de 1626, il n'a pas été plus heureux en s'en écartant au chapitre XXII du même livre, où il a mis au commencement de l'avant-dernier alinéa : « J'en rencontrai quatre autres.... *oultrement* disputant, » tandis que le texte de 1564, 1565 et 1626 porte : *amerement* disputant, comme le fait également un manuscrit dont nous parlerons bientôt. On a mal imprimé, *autrement* disputant, dans les éditions de 1567, de 1573 et de 1584; et *hautement* disputant dans celle de 1600 et dans deux autres sous la fausse date de 1558.

Voici un passage qui était assez clair dans l'édition de 1564, et qu'un *r* mis pour un *t* a rendu inintelligible dans presque toutes les autres. C'est au chapitre XL (ou XLI des éditions avec le chapitre des Apedeftes), après l'Acropolis d'Athènes, il y a : « avec un ardent lychnion faict par (pour *part*) de lin Abstein, comme estoit iadis au temple de Jupiter en Ammonie, et *leut* Cleombrotus philosophe très-studieux, par de lin Carpasien.... » Mais on a imprimé *leur* au lieu de *leut* dans les éditions de 1565 et 1567, et de là est venu le

non-sens remarqué par Le Duchat, lequel a cherché à l'expliquer en substituant *et le veit* à *leur;* correction ingénieuse sans doute, mais que la connaissance du premier texte aurait rendue inutile. Ce n'est pas tout : dans l'édition de 1567, au lieu de *par*, ou plutôt *part de lin Carpasien*, on lit *pādellin* Carpasien, ce dont on n'a pas manqué de faire deux noms propres dans l'édition de Lyon, 1574, et dans celles de J. Martin, 1588, 1599, 1600, etc., où il y a *Pandelin*, *Carpasien....*

Ces fausses leçons, et d'autres du même genre que nous pourrions citer, sont une preuve qu'il est essentiel de recourir autant qu'on le peut aux éditions originales, de préférence à toutes les autres. Les éditeurs modernes ont bien fait sans doute de ne pas suivre les éditions de 1564 et 1565 dans ces mots allemands du second alinéa du prologue *Her der tyflet* (pour *Her der tyfel*), dont des imprimeurs peu soigneux ont fait *Herdertyflet*, en un seul mot, dans l'édition de 1567, *Herdetryfler* dans les fausses éditions de 1558, et *Herderryfler* dans l'elzevirienne de 1663; mais ils auraient eu tort de corriger avec l'édition de 1567, au chapitre XVIII (XVII), le mot *antennes*, qui se lit dans les premières, par le mot *antantes;* ou avec celle de 1569, dans le XXXV[e] chapitre, *jouant* pour *jurant*. Ce n'est pas cependant que cette même édition de 1569, faite sur celle de 1567, ne donne quelques bonnes corrections dans le cinquième livre. Nous nous garderons bien de discuter ici les variantes que peuvent présenter les différentes éditions des œuvres de Rabelais à partir de celle de *Lyon*, *Pierre Estiard*, 1571, variantes qui proviennent le plus souvent de quelques fautes typographiques. Le Duchat a fait à cet égard bien des

notes oiseuses, ce dont, sans aucun doute, il se serait abstenu s'il avait pu conférer entre elles les éditions premières. Qu'il nous soit permis cependant de citer deux exemples du peu de critique qu'apportaient à leurs corrections certains imprimeurs lyonnais, à la fin du XVI[e] siècle.

Il y a au chapitre XVI (XVII), dans les éditions de 1564 et 1565, ainsi que dans plusieurs autres publiées avant 1600 : *notable compteur de horloge;* mais dans les éditions de Lyon, 1573, 1574, 1584, etc., on lit *comptable* au lieu de conteur. Pour n'avoir pas à choisir entre ces deux mots, l'imprimeur de l'édition de Lyon, 1588, et celui des deux fausses éditions de 1558, se sont ingéré de mettre *notable comptable compteur*....

Au chapitre XLVI des premières éditions, les huitième et neuvième vers après l'alinéa, *Panurge deffeublant*, se lisent ainsi :

> Qu'abas sera au vieux grand diable
> Si par cas assez bien croyable;

mais comme le premier de ces deux vers manque dans les éditions de Lyon, 1573, 1574, 1584, dont une des trois a dû servir de copie pour celle de Lyon, J. Martin, 1588 (aussi 1558), l'éditeur de cette dernière, s'apercevant de la lacune, l'a remplie par ce vers de son invention :

> Qu'ira en ce lieu efroyable,

trouvant plus commode de recourir ainsi à sa veine poétique qu'à une ancienne édition, qui lui aurait fourni le vers manquant.

Après avoir parlé des variantes des anciens imprimés, nous ne devons pas oublier de faire connaître

celles que donne l'édition de *Paris*, *Charpentier*, 1840 et 1845, in-18. Elles ont été extraites, par les soins de M. Paul Lacroix, d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, que l'éditeur croit être de la main d'un contemporain de Rabelais. Ces variantes sont nombreuses, et ne consistent pas seulement en des mots isolés; elles offrent un nouveau chapitre tout entier, sous ce titre : *Comment furent les dames lanternes servies à souper*, et elles fournissent pour le dernier une fin qui le termine d'une manière plus satisfaisante que dans les imprimés. Il faut encore le faire remarquer, dans le manuscrit cité, les chapitres XVIII, XIX, XX et XXI, sont cotés L, LI, LII et LIII; d'autres chapitres sont ou coupés en deux, ou réunis deux en un; enfin le chapitre des *Apedeftes* manque, ainsi que les chapitres XXII et XXV du texte vulgaire; ce qui semblerait prouver que Rabelais, lorsqu'il mourut, n'avait pas encore arrêté définitivement l'ordre des chapitres de son cinquième livre, et qu'il en avait projeté ou même commencé plusieurs qu'il n'a pas achevés. Les simples variantes de mots ne sont certainement pas toutes à conserver; mais il y en a d'excellentes, qui tantôt confirment les conjectures de Le Duchat, et tantôt les détruisent. Une de ces variantes remplit une lacune que ce savant éditeur avait essayé de restituer, au chapitre XX (XIX), où, dans les imprimés, on lit : « l'honnesteté scintillante en la circonference, jugement me fait de la vertu latente au ventre de vos esprits, » Le Duchat propose d'ajouter *de vos paroles* après circonférence, et de substituer *centre* à ventre. Or, dans le manuscrit, après circonférence, il y a *de vos personnes*, ce qui est bien différent et surtout meilleur.

CHAPITRE VI.

PANTAGRUELINE PROGNOSTICATION.

Ces facétieuses prognostications ont paru pour la première fois immédiatement après le Pantagruel, vers la fin de l'année 1532, et imprimées de format in-4, en 4 feuillets, caractères gothiques (Manuel, IV, p. 11). Voici le titre d'une édition presque aussi ancienne, qui s'est trouvée reliée à la suite du Pantagruel donné par les De Marnef, en 1533, in-8 (exemplaire de M. A. Bertin) :

Pantagrueline || ꝑnosticatiō certaine veritable et infalible || pour lan mil. D. XXXIII. nouuellement cō || posee au proffit et aduisemēt de gēs estour || dis et musars de nature par maistre Alco || fribas architriclin dudict Pantagruel.

Il y a ici une vignette représentant un homme, la plume à la main, assis près d'un pupitre, et au bas :

De nombre dor non dicitur....

Petit in-8 de 8 feuillets, en caractères gothiques, à 24 lignes par page.

Cette édition, in-8, nous paraît être sortie des presses parisiennes. Le texte (*Au liseur beniuole salut et paix en Jesuchrist*) commence au verso du titre, et se termine au recto, après la dix-neuvième ligne du dernier feuillet, par le mot *finis;* le verso du même feuillet est resté en blanc. La Prognostication est divisée en six

chapitres, comme la première édition. Celle de Lyon, 1534, est augmentée de quatre chapitres, pour les quatre saisons de l'année. L'édition de 1538, et celles de Dolet, 1542, et de Valence, 1547, reproduisent le texte de 1534, mais en ajoutant cette phrase à la fin : *O o poulailles faictes vos nids tant hault?*

En comparant cette édition de 1534 avec l'in-8 ci-dessus, nous y avons remarqué quelques augmentations dans les premiers chapitres, et des modifications grammaticales analogues à celles que nous avons signalées dans le Pantagruel, sous la même date. Le titre de l'édition de Lyon, Fr. Juste, 1542, porte *pour lan perpetuel*, et non pas le chiffre particulier d'une année, comme les éditions précédentes. Dans cette même édition de 1542, l'auteur a fait plusieurs additions qui ont passé dans les éditions plus récentes.

Après avoir remarqué les variations de dates que présentent les différentes éditions anciennes de ce même opuscule, nous avions pensé que la *Prognostication* était la même chose que les *Almanachs* attribués à Rabelais par La Croix du Maine et par Du Verdier; pourtant, on n'en saurait douter, l'auteur de la Prognostication a bien réellement composé des almanachs, imprimés chez Juste en 1533, en 1535 et depuis. Ant. Leroy, dans sa Vie de Rabelais, restée manuscrite, en a donné non-seulement les titres, mais encore des extraits assez étendus, qui ont été reproduits par Niceron (XXXII, 376-77), par De L'Aulnaye (III, 2), et plus au long par M. Paul Lacroix, à la fin du Rabelais, édition de Charpentier, grand in-18. Ce sont là des curiosités devenues introuvables, auxquelles le nom de l'auteur donne une certaine importance.

CHAPITRE VII.

LE DISCIPLE DE PANTAGRUEL.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici de cette plate facétie qui a paru à la suite du Pantagruel, éditions de 1537 et 1538, et aussi dans les éditions du même livre, de *Lyon*, *Dolet*, 1542, et de *Valence*, *Claude de La Ville*, 1547; il est certain cependant qu'elle n'est pas de Rabelais, et qu'elle ne fait partie ni de l'édition de 1553, où les quatre premiers livres de son roman ont été réunis pour la première fois sous le titre d'*Œuvres de M. Francois Rabelais*, ni de la plupart des autres éditions plus complètes que celle de 1553. Nous ne saurions dire si ce pastiche rabelaisien est originaire de Lyon, ou s'il a été mis au jour à Paris pour la première fois. A la vérité, Du Verdier, article *Bringuenarilles*, en cite une édition de *Lyon*, *par Olivier Arnoullet*, sans date, sous le titre de *Voyage du compaignon de la bouteille;* mais nous n'en avons pas vu de plus ancienne que celle de 1538, déjà décrite dans le Manuel (IV, p. 12), ainsi que plusieurs autres éditions où l'ouvrage porte des titres différents. Celui de l'édition de 1538, sans lieu d'impression, mais que nous croyons parisienne, est *Le Disciple de Pantagruel.* C'est aussi celui d'une autre édition in-16, sans date, mais imprimée à *Paris*, *par Denys Ianot*, *libraire et imprimeur*, *demourant en la rue neufue nostre dame*, *a l'enseigne sainct Iehan*

Baptiste. Cette dernière reproduit la précédente, page pour page, et presque ligne pour ligne. Le caractère employé dans le corps du texte paraît être le même dans les deux éditions; seulement il est neuf dans la première et très-fatigué dans la seconde. La vignette du frontispice (Panurge compagnon de la bouteille), celle du prologue, ainsi que plusieurs autres, peuvent bien avoir été tirées avec les mêmes planches, qui auront été retouchées pour la réimpression. Les autres vignettes ne sont plus les mêmes. L'orthographe, et aussi quelquefois le texte, varient dans les deux éditions. Par exemple, dans celle de 1538, le second chapitre commence ainsi : *Quant ie vy que mon nauire fut tout prest et tout freté, lequel estoit grand a merueilles;* et dans l'autre il y a : *Quand ie vy que ma nauire fut toute preste et toute faicte*.... C'est cette dernière leçon que Dolet a suivie dans son édition de 1542; seulement il a mis, avec raison, *fretée* au lieu de *faicte*. Autre différence remarquable; dans l'édition de 1538, feuillet 48 recto, on lit ces deux lignes :

Et fist ce compaignon dicy derriere
Maistre dhostel de sa cuysine;

ce qui se rapporte à une vignette imprimée au verso de ce même feuillet, et qui représente un personnage armé, ayant pour bouclier une espèce de grand masque. Les mêmes lignes sont répétées dans l'édition de Denis Janot, sans date, bien que la vignette ne s'y trouve pas, et que le verso du dernier feuillet soit resté en blanc.

Dans son édition, Dolet a substitué aux deux lignes

ci-dessus le passage suivant, qui termine le livre : *Et feit maistre d'hostel de sa cuysine Frippesaulce, fort excellent personnage en rostisseries, et potages : et non trop lourd a taster vins a toutes heures;* et cela a été reproduit dans plusieurs éditions. En voici une qui n'a pas été décrite dans le Manuel, et qui mérite de l'être :

LA NAVIGATION de Panurge disciple de Pantagruel es isles incogneues et estranges. Reueu de nouueau oultre les aultres impressions. 1543. *On les vend a Lyon en la rue merciere, par Pierre de Tours.* In-16 de 48 feuillets non chiffrés, sign. aai jusqu'à FF5, caractères gothiques.

Cette partie a été imprimée pour faire suite au Pantagruel, édition de P. de Tours, sous la même date; elle peut aussi être réunie à celle de 1542, à laquelle Juste ne l'a pas jointe. C'est ainsi que se trouve complété l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. Dans celui des deux mêmes livres (édition de Juste, 1542), que possède la Bibliothèque nationale, c'est l'édition de Denis Janot qui a été ajoutée.

Nous avons parlé dans le Manuel d'une réimpression des *Voyages et Navigations de Panurge*, placée à la suite de *la Vie admirable du puissant Gargantua*, édition de Paris, 1546 (voir à la fin de cette monographie), réimpression à laquelle sont ajoutées des *lettres patentes* fort singulières, mais trop longues pour être reproduites ici. A défaut de l'édition citée, qui est de la plus grande rareté, on pourra les trouver soit dans le second volume du Rabelais allemand de M. Regis, page CXLVIII, soit dans les *Essais d'études bibliographiques sur Rabelais*, de M. G. Brunet, p. 28-

31. L'auteur de cet écrit émet l'opinion que la Navigation de Panurge est l'ouvrage de Rabelais, et que de cette ébauche grossière est sorti plus tard le troisième livre du Pantagruel, publié sous le titre de *Quart livre*, en 1552; pourtant, il faut bien le remarquer, Rabelais, après avoir donné les deux premiers livres de son roman dans la forme où ils étaient déjà en 1538, date de la première édition du *Disciple de Panurge*, n'en était plus à écrire des *ébauches grossières*.

Nous avons également décrit l'édition de *Lyon*, *B. Rigaud et J. Saugrain*, 1556, in-16, dans laquelle le nom de Bringuenarilles est substitué à celui de Panurge. Niceron, qui en a parlé avant nous, à la page 404 de son trente-deuxième volume, lui a donné 127 pages, et a dit qu'on y avait supprimé plusieurs vers dans le XXX[e] chapitre, et qu'au lieu du XXXII[e] et dernier chapitre, qui était fort court, on en avait mis cinq nouveaux, qui continuent l'histoire.

CHAPITRE VIII.

REVUE CRITIQUE DES ÉDITIONS DES ŒUVRES DE RABELAIS, DEPUIS 1553 JUSQU'A NOS JOURS.

Les détails que nous venons de donner sur chacun des cinq livres du Pantagruel ne seront peut-être pas sans utilité pour les éditeurs futurs de ce roman; c'est ce qui nous engage à les compléter par une courte revue critique des différentes éditions anciennes qui réunissent, sous le titre d'OEuvres de Rabelais, soit les quatre premiers livres, soit l'ouvrage entier; et ici nous éviterons autant que possible de répéter ce qui se trouve déjà dans le Manuel. La première édition qui ait paru sous un titre collectif est celle de 1553, in-16, sur le frontispice de laquelle le nom de Panurge est maladroitement substitué à celui de Pantagruel[1]. Si on en jugeait par la date qu'elle porte, on pourrait croire que cette édition aurait été revue par l'auteur; ce n'est pourtant, quant aux deux premiers livres, qu'une simple réimpression, médiocrement correcte, de l'édition de Juste, 1542; et pour le troisième, la reproduction d'une des premières éditions de 1546 ou 1547,

[1] Voici ce titre : LES OEVVRES de M. Francois Rabelais, docteur en medicine, contenans la vie, faicts et dicts héroiques de Gargantua et de son filz Panurge : auec la Prognostication pantagrueline. M. D. LIII. (*Paris*), in-16, en lettres rondes.

Volume de 932 pages, plus 10 feuillets pour la table des chapitres, à la fin de laquelle est un registre des cahiers. Le dernier chapitre du second livre est coté XXXIII, mais le chiffre XXIV est répété, ainsi que le XXXe, et le XXIXe est passé.

en quarante-six chapitres, dont le dernier est coté XLVII, parce que le chiffre XXVII a été passé. N'est-il pas surprenant que l'éditeur ait suivi ce texte incomplet, lorsqu'il pouvait se procurer si facilement l'édition imprimée chez Fezendat, en 1552, laquelle contient d'importantes augmentations, et est divisée en cinquante-deux chapitres? Pour le quatrième livre, il n'y avait pas de choix à faire, sinon entre les trois éditions qui venaient de paraître dans la même année 1552. Les autres éditions des quatre premiers livres réunis sont celle de *Troyes, par Loys qui ne se meurt point*, 1556, deux tomes en un volume in-16 (Manuel, IV, 7 et 8), sous le même titre que celle de 1553, mais avec le nom de Pantagruel.

Celle de 1556, in-16, sans lieu d'impression et sans nom d'imprimeur, est une autre jolie édition portant le même titre que la précédente. On y a suivi, pour le troisième livre, un texte en quarante-huit chapitres, dont le dernier est coté XLIX, à cause de la lacune du XXVIIe; il y manque par conséquent tout ce que contiennent de plus les éditions en cinquante-deux chapitres : à la fin du IVe livre se trouve la *brieve déclaration*.

Vient ensuite l'édition de 1559, in-16, sans nom de ville ni d'imprimeur; elle a 418 et 533 pages, non compris la table des chapitres; elle n'est pas inférieure pour la beauté de l'impression aux deux éditions de 1556, et elle donne le troisième livre complet. La Prognostication s'y trouve placée après le second livre; ce qui existe également dans les éditions de Lyon, 1564 et 1567, et dans celle d'Anvers, par François Nierg, 1573 et 1579.

L'édition de *Lyon*, 1564, sans nom d'imprimeur, est fort lisible; les textes grecs y sont imprimés avec les caractères propres à cette langue, avantage que ne présentent pas les éditions au nom de Jean Martin. Pour le titre et le nombre des pages, c'est la même chose que dans l'édition de 1559. Nous avons sous les yeux un exemplaire de ces quatre livres auquel est réuni le cinquième, édition de 1564, décrite ci-dessus.

Une édition des cinq livres, sous la date de *Lyon*, *Jean Martin*, 1565, est indiquée par De L'Aulnaye au commencement du troisième volume de son Rabelais in-8. Il y en a une de *Lyon*, *Jean Martin*, 1567, in-16, en caractères très-menus. Le cinquième livre y a sa pagination séparée (voir ci-dessus, page 105); les quatre autres, en deux parties, occupent 320 pages, suivies de 4 feuillets de table, et 408 pages, avec 4 feuillets pour la table. Nous en donnons le titre ci-dessous[1].

Rassemblons ici les autres éditions des œuvres de Rabelais faites à la fin du XVI[e] siècle, qui réunissent aux cinq livres quelques morceaux accessoires, et formons-en trois classes : 1° celle des éditions données

[1] LES ŒUVRES de Maistre François Rabelais, docteur en médecine, contenant cinq livres de la vie, faits et dits héroiques de Gargantua et de son fils Pantagruel. Plus la Pronostication Pantagrueline, auec l'oracle de la diue Bacbuc, et le mot de la Bouteille. De nouueau veu et augmenté de ce qui sensuit outre les autres impressions, les nauigations, et isle sonnante l'isle des Apedeftes, la cresme philosophale, auec une épistre limosine, le tout par M. Francois Rabelais. *A Lyon, par Jean Martin*. 1567, in-16.

Le titre est à peu près le même dans toutes les éditions avec le nom du libraire Jean Martin, excepté dans celle de 1569. Dans l'édition de 1584 et dans celles qui ont suivi cette dernière, il y a, après une épistre limosine, *et deux autres épistres a deux vieilles de differentes mœurs*. On a ajouté sur le titre de 1600 : *derniere édition de nouveau revue et corrigée*, formule banale que rien ne justifie dans le livre.

sous le nom de *Jean Martin*, à Lyon ; 2° celles de Lyon, *par Pierre Estiard*, 1571, 1573, 1574 et 1596 ; 3° celles d'Anvers, *par François Nierg*, 1573 et 1579.

Le nom de Jean Martin, qui se lit sur le titre des éditions de 1565, 1567, 1569, 1584, 1586, in-16, de 1588, 1593, 1596, 1599, 1600, 1608, ou sans date, petit in-12, ne prouve nullement qu'elles aient été imprimées toutes pour ce libraire. On se sera servi de ce nom comme on a fait plus tard de celui de *Pierre Marteau*, à Cologne, pour faciliter la circulation d'éditions qui n'auraient pas pu être admises en certains pays sous le nom de leur véritable imprimeur. Nous l'avons déjà dit, l'édition de 1567 est augmentée de différentes pièces qui sont reproduites dans celle de 1569. Celle de 1584, qui est en fort jolis caractères[1], ne ressemble guère, sous ce rapport, aux éditions petit in-12 publiées plus tard sous l'adresse de Jean Martin ; elle contient de plus que les précédentes *les épistres à deux vieilles*, sous le titre de *blazon de la vieille* et de *contre blazon de la vieille ;* mais il manque, à la fin du XXXII[e] chapitre du IV[e] livre, les mots *Calvins, imposteurs de Genève*, et au V[e] livre, chapitre XXVIII, vingt-six demandes, avec leurs réponses, qui sont dans des éditions plus anciennes, et que l'on a rétablies dans celle de 1588. Il y manque aussi, au XLVI[e] chapitre du même livre, le vers : *Qu'a bas sera....* (voir ci-dessus, page 109). A l'égard des deux éditions in-8 et petit in-12 dont les titres portent : *à Lyon, par Jean Martin*, 1558, non-seulement elles ne sont pas aussi anciennes que leur date, mais même le nouvel examen que nous

[1] Elle se compose de 32 pages préliminaires, de 388 et de 404 pages de texte.

en avons fait nous porte à croire qu'elles pourraient bien être du commencement du XVIIe siècle, parce qu'elles présentent les mêmes substitutions de mots qu'on remarque pour la première fois soit dans l'édition de 1596, *par Pierre Estiard*, soit dans celle de 1600, *par Jean Martin*, et surtout parce que l'orthographe de l'in-8 se rapproche bien plus de celle dont on faisait usage alors que de l'orthographe usitée au milieu du XVIe siècle. L'édition in-12 est peut-être plus ancienne que l'in-8, et le papier en est moins mauvais : on y compte le même nombre de pages que dans les éditions de 1588, 1600, 1608, et dans l'édition sans date; savoir, pour les deux premiers livres, 347 pages, et pour la table, 7 pages; pour les livres III et IV, 469 et 9 pages; pour le Ve, 166 pages, plus 16 feuillets non chiffrés, qui contiennent la table et les pièces annoncées sur le titre. L'édition de 1599, petit in-12, n'a que 322 pages et 4 feuillets; 435 et 9 pages; 154 pages et 16 feuillets. Les vingt-six demandes du XXVIIIe chapitre du Ve livre y manquent, ainsi que dans l'édition de 1600; mais elles sont dans trois des éditions in-12 ci-dessus, et aussi dans les deux éditions de 1558[1].

Sur quatre éditions de *Lyon*, *Pierre Estiard*, qui

[1] Dans l'édition de M. D. X. CIII (1593), petit in-12, décrite par Regis, les feuillets ne sont chiffrés que d'un seul côté. Le deuxième livre finit au 170e feuillet, suivi de 4 feuillets de table. Le troisième livre commence au milieu du cahier P , avec une nouvelle pagination. Le quatrième livre finit au feuillet 231 recto, suivi de 9 pages de table. Le cinquième livre, dont le titre est au feuillet M j , finit au folio 84 d'une nouvelle série de chiffres.

Il se trouve des exemplaires de l'édition de 1596 (en quatre livres), avec un cinquième livre à la date de *Lyon, Pierre Estiart*, 1596.

sont bien connues, deux seulement ont passé sous nos yeux; ce sont celles de 1573 et 1574, in-16[1] : leur titre est conçu à peu près comme celui de l'édition de Jean Martin, 1567, dont, à très-peu de chose près, elles reproduisent le texte; mais à la fin du XXXII[e] chapitre du IV[e] livre, les mots : sur Calvin, ont été remplacés par ceux-ci : *les demoniacles chicanons et racleurs de benefices*, tirés des éditions de 1564 et 1567, où le dernier mot est écrit *venefices*. Dans le XXVIII[e] chapitre du V[e] livre, il manque les vingt-six demandes. C'est dans les éditions d'Estiard que se trouve, et peut-être pour la première fois, la faute grossière que présente un vers de l'épître du Limousin, le huitième de l'alinéa : *Aussi voyant...*, où, au lieu de

Tous humains, le superbe Ilion,

on a imprimé .... le *superbellion*, ce qui a passé dans l'édition de 1600, et dans les éditions hollandaises faites au XVII[e] siècle.

Il résulte de plusieurs remarques du commentaire de Le Duchat, que l'édition de *Lyon*, *Pierre Estiard*, 1596, in-16, serait plus correcte et plus complète que les trois autres[2].

Passons à l'édit. d'*Anvers*, *par François Nierg*, 1579, in-16, qui doit être une copie de celle de 1573, due

[1] L'une et l'autre en trois parties, qui renferment : 402 pages et 5 feuillets; 576 pages avec 6 feuillets; 210 pages, suivies de 17 feuillets, et d'un 18[e] feuillet sur lequel est un fleuron. L'édition de 1574 a un feuillet de plus dans la seconde partie, après la page 576, et la troisième partie n'a que 209 pages chiffrées, suivies de 15 autres qui ne le sont pas; le dernier feuillet est le 7[e] du cahier FFF.

[2] Elle contient 800 et 193 pages chiffrées, et 16 feuillets non chiffrés.

au même libraire[1]. Elle porte exactement le même titre que l'édition de 1567, ci-dessus; mais pour le V[e] livre, elle reproduit l'édition de 1565, avec quelques fautes de plus; voilà pourquoi il y manque le chapitre des Apedeftes et les pièces ajoutées dans l'édition de 1567. Elle est, du reste, moins incorrecte que plusieurs des éditions de Jean Martin faites depuis, et l'on y trouve et les vingt-six demandes du XXVIII[e] chapitre, et le vers du XLVI[e] chapitre, qui manquent souvent : cela prouve que De L'Aulnaye l'a jugée trop sévèrement.

Plusieurs bibliographes ont dit que ces deux éditions au nom de Nierg avaient été imprimées par H. Estienne, à Genève, comme, à ce qu'on croit, l'ont été deux éditions des *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé*, de ce savant, sous la date d'*Anvers*, *Guill. Nierg*, 1579 et 1583, in-16. Ce qui nous en ferait douter, c'est que dans ces mêmes éditions de Rabelais, on a conservé, à la fin du XXXII[e] chapitre du IV[e] livre, les mots *Demoniacles Calvins imposteurs de Geneve*, qui sont ou supprimés, ou changés, dans la plupart des éditions lyonnaises; il est vrai que, par compensation, on a également conservé en entier, dans celle qui nous occupe, au chapitre XII (ou XIII) du V[e] livre (avant l'alinéa : Frere Jehan....), ce passage fait pour plaire aux huguenots : « Le grand Diable, or ça vous y chantera messe, » tandis que dans d'autres éditions faites en pays catholique, *holala* a été substitué à *messe*, et ce dernier mot a été supprimé dans le chapitre suivant, où il se retrouvait[2].

[1] C'est un volume contenant 1150 pages, plus un feuillet pour la bouteille et 13 feuillets pour la table; il finit au 5[e] feuillet du cahier Eee.

[2] Une édition des *OEuvres de M. Francois Rabelais*..., avec la Progno-

Parmi les éditions faites dans le courant du XVII[e] siècle, nous trouvons d'abord celles d'*Anvers*, *Jean Fuet*, 1602 et 1605, petit in-12, assez mauvaises sous tous les rapports; ensuite celle de Troyes, *par Loys qui ne se meurt pas*, 1613, petit in-12, laquelle, pour les quatre premiers livres, doit être une réimpression de celle de 1556, avec le même nom supposé de libraire, nom qui serait le masque de *Loys Vivant*. A l'égard de l'édition de 1626, sans nom de ville ni d'imprimeur, in-8 de 1106 pages, avec 11 feuillets pour la table, en gros caractères, il faut croire qu'ainsi que dans celle de Nierg, on y a suivi le texte de 1565; car il y manque et le chapitre des Apedeftes, et les diverses pièces accessoires qu'indique faussement le titre. Malgré cela, comme nous l'avons déjà dit, Le Duchat s'en est servi avec avantage; ce qui prouve qu'un homme bien avisé sait tirer parti de tout.

En suivant l'ordre chronologique des dates, nous allons parler des éditions de Hollande, et d'abord de celles de 1659 (1669?), en grand in-12, et de celles de 1663, etc., en petit in-12. Ces différentes éditions, nous en avons acquis la conviction, peuvent être regardées comme les plus mauvaises de toutes, puisqu'elles reproduisent les fautes grossières que nous avons remarquées dans les autres, et qu'elles donnent le III[e] livre en quarante-huit chapitres seulement, tel qu'il se trouvait déjà dans la jolie édition des quatre premiers, sous la date de 1556 (ci-dessus, page 118),

stication pantagrueline, MDXCVI (sans lieu d'impression), petit in-12, est décrite par Regis (*Einleitung*, LXVII, n° 56). Elle ne contient que les quatre premiers livres et la Prognostication, en 800 pages, plus la Brieue déclaration, en 13 pages, et la table des chapitres, en 17 pages non chiffrées.

et cela sans remplir les lacunes des chapitres x, xv, xxv, etc. Les seules choses qu'on y ait ajoutées sont d'abord une courte vie de l'auteur, déjà imprimée au-devant des *Epistres de Rabelais*, publiées avec les remarques de MM. de Sainte-Marthe, à Paris, en 1651, petit in-8; ensuite l'*Alphabet de l'auteur françois*, sorte de glossaire assez médiocre des mots les plus difficiles de Rabelais, morceau suivi de la *brieve déclaration*, que nous avons attribuée à maître François (ci-dessus, page 102). On ignore qui est l'auteur de cet *Alphabet*, et même jusqu'ici on n'a pas pu bien savoir si c'est réellement dans l'édition elzevirienne de 1663 que ce travail a paru pour la première fois. Essayons de résoudre cette dernière difficulté.

Il existe une, et peut-être même deux éditions de Rabelais, en deux volumes grand in-12, sous la date d'*Amsterdam*, *Adrien Moetjens*, 1659, ou avec des titres portant : *Bruxelles*, *Henri Fricx*, 1659; et cette même date se trouve répétée au faux titre du premier volume. Cependant cette édition, sous deux titres différents, et de laquelle fait partie l'*Alphabet*, ne nous a paru ni imprimée en Hollande, ni même à Bruxelles; nous ne la croyons pas non plus aussi ancienne que sa date : ce serait, selon nous, une contrefaçon rouennaise d'une assez belle édition, sans nom de ville ni d'imprimeur, également en deux volumes grand in-12, laquelle, par suite d'un x oublié, porte la date M DC LIX au frontispice du premier volume, tandis qu'au faux titre du même volume et au frontispice du second se lit la date M DC LXIX, qui doit être la véritable, puisqu'il se trouve des exemplaires sur lesquels l'erreur a été rectifiée, et dont les deux titres sont de 1669. C'est là

un fait que constate une note écrite sur l'une des gardes du premier volume de l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque nationale. Or, cette jolie édition, imprimée avec des caractères elzeviriens, mais que nous croyons sortie des presses d'un imprimeur de Bruxelles, est bien certainement une copie de celle de 1663, dont elle reproduit le texte page pour page et presque toujours ligne pour ligne, à cette différence près que, dans l'original, les pages se suivent d'un volume à l'autre, tandis que, dans la réimpression de 1669, le chiffre de la pagination recommence au second volume[1]. En copiant plus tard, en France, cette édition belge, on aura reproduit la fausse date du premier volume, et on l'aura tout naturellement répétée au second.

De toutes les éditions de Rabelais faites au XVII[e] siècle, la plus recherchée est celle de 1663 (*Amsterdam, Elzeviers*), en deux volumes petit in-12 : elle est vraiment remarquable pour la beauté des caractères, l'égalité du tirage et la qualité du papier, mais, par malheur, très-incorrecte; aussi peut-on dire de ces deux charmants volumes : Ils font le charme des bibliophiles

[1] Les titres, imprimés en rouge et en noir, tant dans la véritable édition originale de 1669 que dans la contrefaçon, sous la date de 1659, sont ainsi conçus .

LES ŒUVRES de M. François Rabelais, docteur en médecine, dont le contenu se voit à la page suivante; augmentées de la vie de l'auteur, et de quelques remarques sur sa vie et sur l'histoire, avec la clef et l'explication de tous les mots difficiles, M. DC. LIX (pour 1669), 2 vol. grand in-12.

Le premier volume a 12 feuillets préliminaires, 488 pages et 5 feuillets pour la table; les pages 215 et 216 sont répétées dans les deux éditions, de même que dans celle de 1663. Le second volume contient 459 pages, la table en 7 pages, et la *Clef du Rabelais*, laquelle ne se trouve ni dans l'édition de 1663, ni dans les réimpressions qui en ont été faites en 1666, en 1675 et en 1691.

qui se bornent à les regarder, et le désespoir de ceux qui les lisent. En remarquant que le III[e] livre n'y est pas entier, on se demande comment, lorsqu'ils avaient à choisir entre vingt-cinq éditions où ce livre se trouve complet, et trois ou quatre seulement où il ne l'est pas, ce soit précisément une de ces dernières que les Elzeviers aient prise pour leur servir de copie? Certes c'est n'avoir pas eu la main heureuse. Mais le pire est que, pour ce III[e] livre, Le Duchat a suivi l'exemple des Elzeviers, et que, depuis près de deux siècles, le véritable texte de ce même livre n'a été bien rétabli que dans l'édition dite *variorum*, si peu recommandable à d'autres égards.

Nous voici parvenus au commencement du XVIII[e] siècle sans avoir rencontré une seule édition des œuvres de Rabelais faite avec quelque critique dans le choix des textes, une seule édition qui se recommande tant soit peu par la correction typographique. Jusqu'alors, chaque éditeur avait pris au hasard la première édition qui s'était rencontrée sous sa main, et, en la réimprimant, il n'avait pas manqué d'ajouter de nouvelles fautes à celles de ses devanciers. Il était bien temps qu'enfin un savant critique s'occupât sérieusement de rétablir un texte successivement défiguré depuis cent cinquante ans, par suite de l'incurie d'ignorants éditeurs. Ce fut Le Duchat, philologue distingué, réfugié à Berlin depuis 1700, qui se chargea de ce travail épineux, auquel semblait l'appeler la nature de ses études. Il s'attacha d'abord au texte, et, pour l'épurer, ne négligea rien de ce qu'on peut exiger d'un critique sage et patient. Malheureusement il lui a manqué plusieurs des éditions originales de son auteur qui lui

auraient été le plus nécessaires, et, à leur défaut, il s'est vu forcé de recourir à des réimpressions ou incomplètes, ou inexactes. Ainsi, pour les deux premiers livres, n'ayant eu que momentanément à sa disposition les éditions de 1534 et 1535, il a pris pour base de son texte l'édition de Dolet, 1542, laquelle, comme nous l'avons dit ci-dessus, n'est qu'une simple réimpression de celles de 1537 et 1538; et pour le surplus, il s'est beaucoup aidé de l'édition apocryphe de Valence, 1547; il s'est servi également de l'édition de 1553, sans lieu d'impression et sans nom d'imprimeur, et il en a tiré nombre de passages qu'il supposait y avoir été imprimés pour la première fois, mais qui se trouvaient déjà dans les éditions originales de 1542 et 1552. Enfin, pour le V[e] livre, il a fait grand usage de l'édition de 1626, in-8. Par suite de sa confiance dans ces mauvaises réimpressions, il a cru devoir discuter en notes la valeur de certaines leçons, qui ne méritaient pas plus cet honneur que les variantes que présentent plusieurs autres éditions de la fin du XVI[e] siècle, dans lesquelles les imprimeurs ont arbitrairement substitué des mots de leur choix à ceux de l'auteur. Malgré cela, le texte de Le Duchat, souvent fort heureusement rétabli, a servi de base à toutes les éditions qui sont venues après la sienne, et il n'y a été fait que fort peu de corrections.

Toutefois il ne suffisait pas d'avoir épuré le texte; il restait encore à en faciliter l'intelligence par un commentaire perpétuel, devenu dès lors d'autant plus nécessaire que, comme l'a dit dans sa préface Le Duchat lui-même, « Rabelais a déguisé en bagatelles les choses les plus savantes et les plus curieuses; qu'il a pris à

tâche de faire revivre dans son ouvrage les mots et les façons de parler de nos plus vieux livres, et qu'il en a heureusement employé beaucoup d'autres, soit de son invention, ou empruntés des divers patois des provinces de France. » Or ce commentaire, personne n'était plus propre à le composer que Le Duchat : il s'était préparé à ce travail par une lecture suivie de nos vieux écrivains, et par une étude particulière des patois et des usages populaires de la France; c'était de plus un esprit judicieux, qui, en général, connaissait assez bien la limite où devait s'arrêter un commentateur du Lucien français. S'il s'est peu expliqué sur ce point dans sa préface, il a été plus explicite dans une lettre à Bayle, en date de Berlin, le 3 juin 1702, et il y a développé le plan de l'édition qu'il préparait. Les détails curieux où il est entré à ce sujet sont d'excellents préceptes à présenter aux personnes qui seraient tentées d'entreprendre un travail analogue au sien; c'est ce qui nous détermine à donner ici un assez long extrait de cette lettre :

« J'ai vu, monsieur, écrivait Le Duchat à Bayle, qu'autrefois vous agréiez la liberté que je prenois assez souvent de vous entretenir de maître François Rabelais. Me seroit-il permis de le faire encore? Comme rien de ce qui pouvoit me faire plaisir ne vous a jamais rebuté, je m'imagine que vous ne trouverez pas mauvais que je vous en parle, puisque mon dessein est uniquement de vous engager à me dire si vous croyez que je m'y sois bien pris pour expliquer cet auteur bouffon, mais pourtant plein d'esprit, et même très-instructif. Je trouve que, dans Rabelais, il y a trois choses à considérer : la première, c'est le texte, je veux

dire le style, les vieux mots et les expressions ironiques, ou celles qui sont proverbiales; la seconde, selon moi, consiste dans le sens historique, qui saute naturellement aux yeux dans son livre, ou que l'on y peut découvrir par le secours des livres où il a puisé; et la troisième enfin, dans le sens mystérieux qu'on croit y être caché partout, mais qu'il n'est de la modestie de personne de prétendre avoir découvert sans de bons garants, ou du moins sans une grande vraisemblance. Je me suis arrêté beaucoup à la première de ces trois choses, l'explication m'en ayant paru la plus sûre, et d'ailleurs très-curieuse et nécessaire pour faire voir que Rabelais est partout plein de bon sens, et que si quelquefois il débite des polissonneries ou des fadaises, c'est à dessein, et suivant le caractère qu'il donne aux personnes qu'il fait parler. A l'égard du sens historique, partout où je crois l'avoir trouvé dans les auteurs du temps, je le donne avec plaisir; et même c'est malgré moi lorsque je n'indique pas les sources où il puise certaines matières d'érudition qui se rencontrent fort souvent dans son roman. Mais en ce qui concerne le sens mystique qu'on veut qu'il ait enveloppé sous le voile de toutes les aventures[1] qu'il attribue aux personnages du livre, je me suis bien gardé de m'y arrêter, puisque je me serois rendu ridicule de vouloir ainsi donner mes imaginations pour des vérités, dans des choses qui peuvent être interprétées de mille manières différentes sans choquer la vraisemblance. Seulement, lorsque j'ai cru que les aventures burlesques qu'il raconte avoient quelque

[1] C'est là le texte de l'imprimé; peut-être Le Duchat avait-il écrit ou voulu écrire : *sous le voile duquel on veut qu'il ait enveloppé toutes....*

rapport à des choses que l'histoire nous apprend être arrivées de son temps, j'ai donné ma conjecture, sauf l'avis de mes lecteurs, à qui il étoit bien juste que je laissasse leur liberté. »

La réponse de Bayle est du 11 du même mois. Nous y lisons ce passage : « On attend avec impatience votre Rabelais; plusieurs curieux de Paris m'en ont demandé des nouvelles. Hâtez-vous donc, monsieur, de le publier. Le plan que vous me marquez me paraît très-bien entendu.... »

L'édition projetée fut enfin publiée à Amsterdam, chez H. Bordesius (des Bordes), en 1711, et en six parties petit in-8. Elle est très-bien imprimée, sur un excellent papier, et assez correcte : aussi a-t-elle eu un grand succès, et en a-t-il paru successivement plusieurs réimpressions fort inférieures à l'originale. Des Maizeaux en a fait l'éloge dans sa note 4 sur la lettre de Bayle à Le Duchat, où il s'exprime ainsi : « M. Bayle trouvait que le plan que M. Le Duchat lui avait communiqué était *bien entendu;* le public a jugé de même, malgré l'opinion de certaines gens qui regardent le livre de Rabelais comme un ouvrage allégorique, et s'imaginent qu'il a fait une histoire suivie et satirique des principales personnes de son temps. Mais il ne faut chercher aucune suite historique dans le roman de Rabelais : ce qu'il y a de satirique porte moins sur les personnes que sur les choses; l'auteur s'est plus attaché à peindre en général le ridicule de son siècle qu'à faire sentir les défauts des particuliers. C'est l'idée qu'en donne M. de Thou, qui était sans doute mieux instruit du but et des vues de Rabelais que ne le sont ces allégoristes (voir *Thuanus*, *de Vita sua*, *lib. VI*, *ad*

ann. 1597). Ce n'est pas qu'en faisant la satire de tous les états de la vie et de toutes les conditions du royaume, il n'ait aussi plaisanté sur le caractère de plusieurs personnes qui vivaient alors; mais toutes les découvertes qu'on peut faire aujourd'hui là-dessus ne sauraient s'étendre fort loin; et c'est moins dans les ouvrages historiques de ce temps-là qu'on découvre ces sortes d'allusions, que dans de petits écrits satiriques, ou d'autres pièces fugitives, qu'il est très-difficile de déterrer. M. Le Duchat a donc très-bien répondu à l'attente des connaisseurs, en s'attachant comme il l'a fait à rétablir le texte de Rabelais dans sa pureté, à donner l'explication des vieux mots et des façons de parler proverbiales, ou empruntés des diverses provinces de France, à marquer et vérifier les citations des anciens auteurs, et enfin à développer les allusions que Rabelais fait à l'histoire de son temps, qui peuvent être appuyées sur des preuves incontestables. » (*Œuvres de Bayle*, édit. de 1737, t. IV, p. 822-25.) Ce qui précède fait parfaitement connaître la nature du travail de Le Duchat; c'est en même temps une critique indirecte de ces commentateurs imprudents qui ont voulu interpréter historiquement l'ouvrage entier, comme on l'a fait encore de nos jours.

Cependant Le Duchat, étant resté à Berlin, n'avait pu suivre lui-même l'impression de son commentaire; et nous lisons à ce sujet, au premier volume de l'édition in-4 publiée à Amsterdam, en 1741, par Jean-Frédéric Bernard, un avis de ce libraire, où il est dit que la direction de la jolie édition d'*Amsterdam, Henri Bordesius*, 1711, 6 tomes en 5 volumes petit in-8 (Manuel, IV, 9), avait été confiée à M. de La Motte,

correcteur véritablement lettré et versé dans l'histoire littéraire, lequel aurait collationné soigneusement toutes les éditions des œuvres de Rabelais, et rétabli l'ancienne orthographe[1]. C'est donc autant à ce correcteur qu'au commentateur qu'il faut attribuer ce passage de l'ancienne préface : « Mon travail a consisté proprement à repurger le texte d'une infinité de corrections que la multitude des éditions avaient introduites. »

Le commentaire de Le Duchat, tel qu'il a paru dans l'édition de 1741, c'est-à-dire avec les nouvelles remarques fournies par ce savant, et les notes extraites de l'édition en six volumes grand in-12, faite à Paris en 1732, est, jusqu'à présent, le meilleur que l'on ait sur Rabelais; mais il laisse encore bien des mots à expliquer, bien des passages à éclaircir. Ce savant philologue possédait un trésor d'érudition, dont souvent il a su faire un heureux usage; mais aussi que de fois sa mémoire lui a fourni des citations inutiles, des rapprochements sans analogie! Combien de ses notes, à cause de leur longueur démesurée, sont déplacées au bas d'un texte comme celui de Rabelais! Citons pour exemple de ces *hors-d'œuvre* la note 13 (*le poure Fredon du monde*) du chapitre XXVIII du V[e] livre : elle occupe

[1] Il y a une réimpression sous la même date (1711), mais elle est moins belle, et le format est un in-12 dont les cahiers, coupés en deux, sont alternativement de huit et de quatre feuillets. L'éditeur de La Motte était aussi un protestant français; il s'était réfugié à Amsterdam, où il s'est occupé beaucoup de littérature, ainsi que me le prouvent quinze lettres fort curieuses, écrites par lui au savant Thoinard, de 1700 à 1703, lesquelles font partie de la correspondance de ce dernier, aujourd'hui en ma possession. Je ne sais pourquoi De L'Aulnaye a confondu notre de La Motte avec Houdard de Lamotte.

quatre-vingts lignes dans l'in-4, et en se bornant à la simple interprétation du mot *poure*, elle pouvait être réduite à cinq ou six lignes. On le conçoit, un savant qui a fait de longues recherches pour expliquer le texte d'un auteur, résiste difficilement au plaisir de faire montre de toute son érudition; il serait mieux pourtant qu'en mettant en œuvre ses riches matériaux, il sût se borner à ce qui est strictement nécessaire.

Une remarque tout à fait inutile est celle que notre commentateur a faite tout au commencement du Gargantua, sur le mot *Prologe*, écrit ainsi dans quelques éditions, au lieu de *Prologue*, qui se lit dans celles de 1534 et 1537, ainsi que dans celle de Dolet, et également à la tête des prologues des autres livres dans toutes les éditions. Si, par suite de l'omission d'un *u*, les deux éditions gothiques de 1542 portent au premier livre *Prologe*, elles ont l'une et l'autre Prologue au second livre; et Rabelais n'est pour rien dans cette différence d'orthographe, de laquelle Le Duchat a tiré des conséquences philologiques sans application. Ce savant, on n'en saurait douter après avoir parcouru ses notes, possédait des connaissances bibliographiques étendues; et néanmoins, faute d'avoir connu le livre imprimé d'un voyageur français du commencement du XVI[e] siècle, *frère Jean Tenaud*, ou mieux *Thénaud*, cité par Rabelais (Gargantua, chapitre XVI), il a fait, à l'occasion de ce nom, une note (cotée 5) dont l'érudition tout à fait déplacée ne peut que prêter à rire à un lecteur malin. La voici textuellement :

« 5. *Tenaud.* On dit que l'abbé Guyet, par Tenaud, entendoit le géographe Stephanus, en quoi il se seroit trompé. Stephanus n'a rien rapporté de tel. C'est

Hérodote, livre 3, n. 113, parlant des brebis de l'Arabie, et, après lui, Élien, chapitre 4 du livre 10 des Animaux. Aristote, 8 *Animal.* 28, parle de la queue des moutons de Syrie, qu'ils ont large d'une coudée; mais c'est tout ce qu'il en dit. Ainsi ce Tenaud pourrait bien être quelque moderne nommé Étienne, soit en son nom de baptême, soit par surnom; peut-être Étienne Dolet, *bon ami de Rabelais, comme on sait.* Mais en ce cas ce serait dans quelqu'un des premiers ouvrages de Dolet, qui n'avait que vingt ans quand Rabelais écrivit ceci (il en avait au moins vingt-trois). La Surie, comme parle Rabelais, suivant l'usage de son temps, peut-être de l'italien *Soria*, est l'ancienne Syrie. »

Au lieu de faire intervenir ainsi le géographe Stephanus, Hérodote, Élien et l'inévitable Aristote, auxquels l'auteur commenté n'avait cette fois nullement songé, il suffisait de citer le *Voyage et itineraire de oultre mer faict par frere Jehan Thenaud*, commencé le 2 juillet 1511, et imprimé à Paris, *à l'enseigne de Saint-Nicolas* (vers 1530), petit in-8 (Manuel, IV, 448). Quant à l'amitié de Rabelais pour Dolet, on saura qu'en penser après avoir lu certaine épître passablement acerbe qui se trouve au commencement d'une édition du Gargantua imprimée sans nom de ville, en 1542, et que nous avons reproduite ci-dessus, page 87. Le même voyageur Thénaud est nommé Teuault dans les variantes du XXXIe chapitre du Ve livre, édition de Charpentier, page 525. L'éditeur a supposé qu'il s'agissait là d'André Thevet, déjà nommé par lui au bas de la page 523; cependant le voyage de Thevet, qui n'a paru qu'en 1554, ne pouvait être connu de

Rabelais, mort un an avant sa publication. La variante de la page 525, déjà citée, donne, avant le nom de Teuault, celui de *Cadacuist* : il y a probablement *Cadamost* dans le manuscrit, pour *Ca da mosto.*

Malgré les imperfections que nous venons d'y signaler, le commentaire de Le Duchat est un travail très-estimable, qu'on pourra reproduire avantageusement dans une nouvelle édition, après en avoir élagué les choses tout à fait inutiles, rectifié les erreurs et rempli les principales lacunes.

Parmi les éditions de Rabelais publiées depuis 1741, on distingue particulièrement celles qu'a données Fr. H. Stan. De L'Aulnaye, à Paris, chez Desoer, 1820, en trois volumes in-18, et chez Louis Janet, 1823, en trois volumes in-8. Cette dernière, imprimée chez Jules Didot, est la plus belle et la plus complète des deux; malheureusement l'éditeur y a employé une orthographe arbitrairement vieillie qui en rend la lecture pénible; le texte y est amélioré, mais pas autant qu'on pourrait le faire aujourd'hui, à l'aide des secours que nous indiquons. Au lieu d'un commentaire, De L'Aulnaye a préféré de donner plusieurs glossaires particuliers, dont nous avons parlé dans le Manuel. Cette méthode a sans doute son avantage à l'égard de l'explication des mots, qu'il est tout naturel d'aller chercher dans un glossaire à mesure que ces mots se présentent; mais pour l'explication des choses ou des usages, et pour l'indication des imitations, il est plus commode de les trouver au bas du texte; car autrement le lecteur ne saurait le plus souvent sous quel mot les aller chercher dans un glossaire.

Il faut en convenir, si l'édition de De L'Aulnaye

laisse à désirer un commentaire, celle de MM. Esmangart et Éloi Johanneau, en neuf volumes in-8, sous la date de 1823, fait éprouver un sentiment tout contraire. On est véritablement effrayé de la multitude des notes qui y sont entassées, sans goût comme sans nécessité; on est surtout rebuté de ce commentaire perpétuel dans lequel, au moyen d'interprétations hasardées, les deux éditeurs ont voulu transformer un roman tout à fait fantastique en histoire véritable. De bonne foi, si, pour entendre Rabelais, il était indispensable de dévorer tout cela, il y aurait de quoi renoncer pour toujours à la lecture de son roman. Cependant, soyons juste, au milieu de tout ce fatras se trouvent, par-ci par-là, quelques nouvelles remarques qui ne sont pas à dédaigner. D'ailleurs, ne l'oublions pas, cette même édition donne le texte du III[e] livre plus conforme à l'original de 1552 que dans aucune autre édition moderne (voir ci-dessus, page 98).

Celle de Paris, Charpentier, 1840 et 1845, grand in-18, faite d'après la première de De L'Aulnaye, mérite d'être citée, malgré son extérieur modeste, parce qu'indépendamment des petites notes explicatives qui sont placées au bas des pages, elle offre, dans le V[e] livre, des variantes importantes recueillies par M. Paul Lacroix, à qui l'on doit aussi la Notice qui se lit au commencement du volume. Quoiqu'elle ne soit pas tout à fait exempte de fautes typographiques dans le texte et d'erreurs dans les notes, c'est encore la meilleure de toutes les éditions en un seul volume, sans en excepter celles du XVI[e] siècle, que cependant, par un étrange caprice, on paye vingt fois plus cher que celle-ci.

CHAPITRE IX.

CONSEILS AUX ÉDITEURS FUTURS DE RABELAIS.

Il résulte de tout ce qui précède qu'une édition des œuvres de Rabelais entièrement complète, et conforme aux véritables textes originaux, reste encore à faire. Pour la donner, il faudrait un homme d'une vaste érudition, et en même temps doué d'une patience à toute épreuve, qui eût l'amour de Rabelais, du goût, du loisir, et surtout un grand désintéressement; car ces sortes de travaux ne peuvent jamais être convenablement rétribués. Si un pareil éditeur se trouve, certes il n'aura pas besoin qu'on lui trace le plan qu'il aurait à suivre; il saura bien le trouver lui-même; il saura bien aussi garder un juste milieu entre le commentaire un peu trop prolixe de Le Duchat et les glossaires insuffisants de De L'Aulnaye : aussi ne lui adresserons-nous ici d'autres conseils que ceux qui se rapportent au choix des textes, et qui par conséquent sont entièrement du ressort de la bibliographie. En parlant, au commencement de cet opuscule, des premières *Grandes Chroniques*, du Gargantua, et plus particulièrement du premier livre du Pantagruel, nous avons démontré la nécessité de recourir aux éditions originales de chacun de ces livres pour compléter et épurer le texte vulgaire de Rabelais : ces éditions sont, pour les *Grandes Chroniques*, celles de 1532 et 1533; pour le Gargantua, celles de Juste, 1535, 1537 et 1542; pour le second

livre du roman (le premier du Pantagruel), l'in-4 imprimé par Claude Nourry, et les éditions de Juste, 1533, 1534 et 1542. L'édition du troisième livre imprimée à *Paris*, *chez Fezendat*, en 1552, est la plus complète et la dernière qu'ait revue l'auteur; il faut s'y arrêter de préférence à toute autre, après l'avoir conférée avec la première édition de *Paris*, *chez Wechel*, 1546, in-8. Sans négliger la première édition du *Quart livre*, en onze chapitres seulement, imprimée à Lyon, en 1548, il est essentiel de s'attacher pour ce livre à l'édition de *Paris*, *Fezendat*, 1552, in-8, et à celle que le même imprimeur a donnée en 1553, en gardant l'anonyme. Pour le cinquième livre, il faut réunir et la première édition publiée en 1562, sous le titre de *l'Isle sonnante*, en seize chapitres, et celle de 1564, in-16, en quarante-sept chapitres, moins incorrecte que celle de Lyon, Jean Martin, 1565, et aussi celle de *Lyon*, *J. Martin*, 1567, augmentée du chapitre des Apedeftes, déjà publié en 1562, et de plusieurs pièces accessoires; enfin ne pas oublier celle de *Lyon*, *J. Martin*, 1584, in-16, qui contient de plus que les précédentes deux épîtres indûment attribuées à Rabelais. Pour qui aura l'avantage bien rare de pouvoir consulter toutes ces éditions, il sera tout à fait inutile de recourir aux réimpressions antérieures à celles de Le Duchat; car, soit qu'elles aient paru du vivant de l'auteur, ou bien après sa mort, ce ne sont que des copies plus ou moins inexactes des premières éditions, dont elles ne sauraient entièrement tenir lieu. Néanmoins, à défaut des deux premières éditions, presque introuvables, du premier livre de Pantagruel, celles de *Paris*, in-8, sans date, et de *Poitiers*, 1533, faites sur

le texte in-4 de Cl. Nourry, pourront faire assez bien connaître la première manière de notre auteur.

A l'égard des éditions données par Le Duchat, par De L'Aulnaye, par Johanneau, et, en dernier lieu, par M. Paul Lacroix, il sera indispensable de les consulter. Malheureusement, aucune d'elles ne pourrait, sans de grands inconvénients, devenir la base d'une copie qui serait destinée à une bonne réimpression, parce que, dans l'une, le texte est pour ainsi dire perdu dans le commentaire; que, dans l'autre, l'orthographe demande une réforme complète; et qu'enfin la dernière de toutes a trop peu de marges pour qu'on puisse y porter des variantes, des corrections et des notes. Par ces motifs, un nouvel éditeur, jaloux de donner à son travail toute la perfection dont il est susceptible, devra donc se résigner à écrire entièrement, et avec le plus grand soin, le texte et le commentaire qu'il se proposera de publier; ce serait, nous en sommes convaincu, le seul moyen d'arriver à un résultat satisfaisant.

Après avoir établi un bon texte, et l'avoir expliqué par des notes puisées aux meilleures sources, et rédigées avec goût, les futurs éditeurs, auxquels s'adressent nos conseils, auront encore à s'occuper de l'orthographe qu'il serait convenable d'adopter dans une nouvelle édition de Rabelais. C'est par des réflexions sur cet objet important que nous allons terminer ces Recherches.

A la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, époque de la renaissance des lettres en France, les imprimeurs parisiens et ceux de nos principales villes faisaient usage, pour les livres français, d'une orthographe basée en partie sur la prononciation, et en

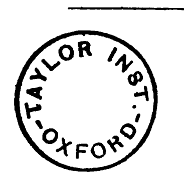
partie sur l'étymologie; mais comme la prononciation est de sa nature chose très-variable, selon les temps et selon les lieux, et qu'il est bien difficile d'ailleurs que la même règle soit uniformément observée dans toutes les imprimeries, il n'est pas surprenant de ne rencontrer aucune uniformité d'orthographe dans les livres imprimés qui ont paru alors. Cependant, il faut le reconnaître, cette vieille orthographe, si irrégulière qu'elle soit, est beaucoup moins éloignée de l'usage actuel que ne l'a été depuis celle des célèbres imprimeurs qui ont exercé à Paris et à Lyon depuis 1530 ou 1540 jusque vers la fin du XVI[e] siècle. Cela vient de ce que ces savants typographes, plus fidèles que leurs prédécesseurs à observer la règle étymologique, ont introduit dans leurs éditions un assez grand nombre de lettres qui ne se prononcent pas. En vain le grammairien lyonnais Loys Meigret, dans son *Traité touchant le commun usage de l'escriture françoise*, imprimé à Paris dès l'année 1542, a-t-il cherché à démontrer l'inutilité de ces lettres muettes, et leur inconvénient pour la lecture; en vain Le Pelletier, du Mans, son contemporain, a-t-il émis à peu près la même opinion, que semble avoir également partagée l'infortuné Étienne Dolet; le système des étymologistes prévalut; et si beaucoup plus tard, sous l'autorité de l'Académie, l'écriture française s'est trouvée peu à peu débarrassée de beaucoup de lettres reconnues inutiles, ce n'a été qu'après une vive résistance de la part des partisans de l'ancien usage. Rabelais, à en juger par les trois éditions de ses *Grandes et inestimables Chroniques*, et par la première édition de son Pantagruel, imprimé à Lyon, vers la fin de l'année 1532, Rabelais, disons-

nous, suivait alors l'orthographe ancienne. Il a dû la modifier depuis dans les derniers livres de son roman, pour se conformer à un nouvel usage typographique.

Ces modifications orthographiques se font déjà remarquer dans la troisième édition originale du Pantagruel, imprimée à Lyon, en 1534, comme la première. Elles sont, à la vérité, moins sensibles que dans les réimpressions du même livre faites à Paris dès l'année 1533; mais elles le deviennent bien davantage dans l'édition originale du troisième livre, sortie des presses parisiennes en 1546. Nous pourrions rapporter ici de nombreux exemples des changements opérés successivement dans l'orthographe des premières éditions de Rabelais; mais il nous suffira d'en citer quelques-uns pour donner une idée de ces fréquentes variations. L'*a* a été substitué à l'*e* dans les mots panier et diamant (écrits d'abord *penier* et *diament*), et dans bien d'autres; le prétérit *il fut* est écrit tantôt ainsi, tantôt *fust*, *feut* et *feust;* on a mis *voyrons* pour verrons, *voyre* pour verre, *doibvoit* pour devoit, il *ha* pour il a; l'*i* a été ajouté aux terminaisons en age (*aige*); on a écrit *harquebousier* pour arquebusier, *avecques* au lieu d'avec ou avecq, *doncques* au lieu de donc ou doncq, *escripre* pour escrire, *vouldroit* pour voudroit, *paour* pour peure, *medicin* pour medecin, *divinez* pour devinez, *Hispanole*, *Hespanole*, pour Espagnol; on a introduit dans l'imprimerie le *ç* avec cédille (d'où leçon au lieu de *leczon*); le *k* au lieu de *lc*, qu'on y avait substitué; on a souvent ajouté un *e* aux terminaisons en *ure* (*decoupeure* pour decoupure); un *i* aux terminaisons en *er* (*chier* pour cher). La syllabe *gua* a été substituée à *ga* dans les mots Gascon,

regard (*Guascon*, *reguard*), et dans une infinité d'autres; on a écrit *dialoge* pour dialogue, *prologe* pour prologue; l'*y* a été employé fréquemment pour l'*i* (*dyable* pour diable, *damoyselle* pour damoiselle, *sentoyent* pour sentoient, *yvrogne* ou *hyvrogne* pour ivrogne); l'*u* a été ajouté après l'*o* dans une multitude de mots, comme *gourge* pour gorge, *cousté* pour costé, *proupos* pour propos, etc.; le *t* final a été supprimé au pluriel dans les mots *monts*, *arpents*, *serpents*, ainsi que dans les participes en *ant*. Enfin nous remarquons que du mot *ressieuner*, qui se lit dans le Gargantua, édition de 1535, on a fait *ressiner* dans l'édition de 1537, *ressieumer* dans celle de Juste de 1542, *resiner* dans celle de Dolet, et *reciner* dans les éditions modernes. Les exemples de ce genre se rencontrent fréquemment dans les anciennes éditions, ce qui, il faut l'avouer, rend très-difficile la tâche d'un éditeur moderne jaloux de conserver au texte qu'il donne l'orthographe véritable de l'auteur, ou du moins celle qui était en usage de son temps. Pour surmonter ces difficultés en donnant une édition de Rabelais, ce qu'il y aurait de mieux à faire, selon nous, serait de choisir un des deux moyens que nous allons proposer, et de s'y attacher invariablement. Ainsi donc, de deux choses l'une : ou bien on suivrait pour l'orthographe des quatre premiers livres les dernières éditions données sous les yeux de l'auteur, c'est-à-dire celle de Juste, 1542, pour les deux premiers, et celle de Paris, Mich. Fezendat, 1552, pour le troisième et le quatrième; et pour le cinquième, qui est posthume, une des premières éditions complètes; ou bien, si l'on voulait éviter le mélange discordant de différentes ortho-

graphes dans une même édition, on observerait celle des deux livres imprimés chez Fezendat en 1552, et on s'y conformerait dans les autres livres, en ayant grand soin d'écrire constamment le même mot de la même manière, chose qui jusqu'ici n'a été, que je sache, bien observée dans aucune édition de ce roman. Le Duchat a suivi une méthode analogue à la seconde que nous venons d'exposer; mais tout en adoptant presque toujours, dans les quatre premiers livres, l'orthographe d'une édition de 1553, laquelle pourtant n'a rien de recommandable (voir ci-dessus, page 117), il a eu souvent recours à l'édition des deux premiers, sortie des presses de Dolet, en 1542; et même il a emprunté de ce savant imprimeur l'usage de substituer l'*a* à l'*e* dans la finale de la troisième personne du pluriel des parfaits (all*a*rent pour all*e*rent), ce qui n'est nullement de Rabelais, et n'a été suivi par aucun éditeur contemporain de Dolet, si ce n'est peut-être dans l'édition de Valence. De son côté, De L'Aulnaye, cherchant à établir de l'uniformité dans l'orthographe de son édition de Rabelais en trois volumes in-8, a adopté arbitrairement, pour tous les mots qui lui en ont paru susceptibles, le système étymologique, bien plus fréquemment et tout autrement qu'on ne l'avait fait dans les anciennes éditions; en sorte que la sienne, il faut le reconnaître, n'est véritablement conforme à aucune autre, en ce qui tient à l'orthographe.



LES GRANDES ET inestimables Croniq̄s : du grant ꝛ enorme geant Gargantua : Contenant la genealogie, la grãdeur et force de son corps. Aussi les merueilleux faictz darmes quil fist pour le Roy Artus, cō me verrez cy apres. Imprime nouuellemẽt. 1532.

L'original est un petit in-4 de seize feuillets non chiffrés, imprimé à longues lignes, au nombre de trente sur les pages qui sont entières, avec des caractères gothiques, sous les signatures A-D. Sur le titre se voit une vignette en bois, représentant un portefaix qui soutient sur ses crochets un énorme grelot, qu'on a pu prendre pour un globe terrestre.

Nous avons suivi dans cette réimpression l'orthographe irrégulière de l'édition in 4, sans en reproduire ni la ponctuation ni les abréviations, mais en y ajoutant les accents qui manquent dans les caractères gothiques.

Les mots du texte quenous imprimons en italique sont ceux qui ont été supprimés ou changés dans l'édition de 1533, dont nous donnons les variantes et les augmentations.

Pour l'histoire de ce petit roman, voyez notre premier chapitre.

Comment, au temps du bon roy Artus, il estoit ung très-expert nigromancien que on appelloit Merlin.

Tous bons chevalliers et gentilz hommes, vous debvez sçavoir que au temps du bon roy Artus il estoit ung grant philosophe nommé Merlin, lequel estoit expert en l'art de nigromance plus que *nul*[1] homme du monde, lequel jamais ne cessa de secourir l'estat de noblesse, dont il merita par ces faictz *estre* appellé prince des nigromanciens. Ledict Merlin fist de grandes merveilles, lesquelles sont fortes à croire à ceulx qui ne les ont veues. Merlin estoit du grant conseil du roy Artus, et toutes les demandes qu'il faisoit en la court dudit Roy luy estoyent octroyées, fust pour luy ou pour aultres. Il guarentit le Roy et plusieurs de ses barons et gentilz hommes de grans perilz et dangiers. Il fist plusieurs grans merveilles, entre lesquelles il fist une navire de cinq cens tonneaulx, qui alloit vagant sur terre ainsi que vous en voyez sur mer, et plusieurs aultres merveilles qui sont trop prolixes à racompter, comme vous verrez plus à plain.

Comment Merlin dist au roy Artus que il auroit beaucoup d'affaires contre ses ennemys.

Après plusieurs merveilles faictes par Merlin à la louenge et au prouffit du roy Artus, Merlin dist : Très-chier et magnanime prince, vueillez sçavoir que vous aurez beaucoup d'affaires contre voz ennemys; parquoy, s'il vous plaist, je y veulx remedier, puis que suis à vostre service; car tousjours *n'y*[2] pourray estre, car je seray trompé et detenu par femmes. Mais soyez

[1] Aultre. — [2] Ne.

certain que tant que seray en mon liberal arbitre, je vous garderay de la main de voz ennemys. A tant parla le Roy à Merlin, et luy dist : Dea, Merlin, n'est-il possible de eviter *ce* peril pour tout mon royaulme? Non pas, dist Merlin, pour tout le monde. Adonc dist le Roy que il fist ce que il luy plairoit, et qu'il n'espargne riens de son royaulme. Alors Merlin mercia le Roy de l'offre qu'il luy faisoit. Luy qui sçavoit toutes choses, c'est à sçavoir le temps passé par ses ars, et le temps à venir par le vouloir de Dieu. Ledit Merlin print congié du bon Roy, et se fist porter à la plus haulte montaigne de Orient, et porta une ampolle du sang de Lancelot, qu'il avoit recueillie de ses playes après que il avoit tournoyé ou combatu contre aulcun chevallier; oultre plus, porta la rongneure des ongles des doibs de la belle Genievre, espouse du roy Artus, qui pesoyent l'estimation de x livres. Merlin, estant à la montaigne sur le hault d'icelle, fist une enclume d'acier grosse comme une tour, et les marteaulx convenables jusques au nombre de troys, lesquelz par ses ars il fist que ilz frappoyent si impetueusement sur l'enclume, que il sembloit que se fust fouldre qui descendist du ciel, et tout par compas.

Comment Merlin fist apporter les ossemens de deux balleines pour faire le pere et la mere de Gargantua.

Incontinent que Merlin eut entendu ses marteaulx, il fist apporter les ossemens de une balleine masculine, et les arrousa *du sang* de ladicte ampolle, et *les* mist sur l'enclume; et en brief furent consommez lesdictz ossemens et mis en pouldre; et adonc, par la challeur du soleil, de l'enclume et des marteaulx, fut engendré

le pere de Gargantua, moyennant ladicte pouldre. Après, Merlin fist apporter les os de une balleine fumelle, et mesla les susdictz ongles de la Royne, puis mist le tout sur l'enclume comme jà avoit faict, et de icelle pouldre fut faicte la mere dudict Gargantua.

Comment Merlin fist une merveilleuse jument pour porter le pere et la mere de Gargantua.

Après que Merlin eut achevé ceste merveilleuse besongne, il n'eust pas si tost pousé la derniere pouldre pour faire la femme, que il veist l'homme qui estoit de la grosseur d'une baleine, et de longueur à l'equipollent, comme doibt estre ung droict homme : ce voyant, Merlin getta son sort sur luy, et le fist dormir jusques à neuf jours, ausquelz neuf jours debvoit estre faicte la femme. Le prince Merlin voyant le geant endormy, proposa luy faire une beste pour le porter; et pour ce regarda çà et là, et veit les relicques de une jument, *que* il print et mist sus l'enclume, et en fist une si grant jument et *si* puissante, qu'elle povoit bien porter les deux aussi facillement que faict ung cheval de dix escus ung simple homme, et après ce l'envoya paistre aval la montaigne.

Comment Merlin rompit les enchantemens.

Quant Merlin eut faicte ceste grande et merveilleuse jument, il rompit les enchantemens, et apperceut que la femme estoit jà faicte de la grandeur de l'homme. Et adonc ledict homme va regarder sa femme disant : Que faictz-tu là, Galemelle[1]? Dist la femme : Je attens Grant-Gosier mon amy. Adonc Merlin se print à rire,

[1] Et.

et leurs dist *que les parolles estoyent belles*[1], et que il vouloit que ilz eussent ainsi nom. Adonc adviserent ledict Merlin, et luy firent honneur comme à leur souverain *seigneur;* puis Merlin leur fist grant chere, et leur dist : Allez aval ceste montaigne, et me admenez une jument que y trouverez.

Comment Grant-Gosier et Galemelle allerent querir la jument, et engendrerent Gargantua[2].

Adonc, par le commandement de Merlin, Grant-Gosier et Galemelle descendirent au bas de la montaigne pour aller querir la grant jument. Grant-Gosier, qui fut le premier au bas de la montaigne, regardoit venir Galemelle, et prenoit plaisir à regarder l'entre-deux de ses chausses (car ilz estoyent tous nudz). Adonc que Galemelle fut descendue, il luy demanda quelle chausse elle avoit là. Adonc luy *respond en eslargissant*[3] ses cuysses, qu'elle avoit celle playe de nature. Grant-Gosier regardant la playe large et rouge comme le feu Sainct-Anthoine, le membre luy dressa, lequel il avoit gros comme le ventre d'une cacque de haranc, et long à l'advenant. Il dist à Galemelle que il estoit barbier, et que de son membre feroit esprouvette pour savoir se la playe estoit *parfonde*[4]; à laquelle playe il ne trouva nul fons. Toutesfoys, si bien leur agrea le jeu que ilz engendrerent Gargantua; puis[5] menerent la grant jument à Merlin, et Merlin leur dist : Vous avez engendré ung filz qui fera grans faictz d'armes, et donnera *secours* au roy Artus à l'encontre de ses ennemys; et pourtant vous le debvez bien traic-

[1] Quelles paroles belles. — [2] Ce sommaire manque dans l'édition de 1533. — [3] Respondit eslargissant. — [4] Profonde. — [5] Après.

ter et nourrir, et le vous commande, et que faciez provision de vivres pour quant il sera né sur terre. En oultre, je vous ditz que je ne seray plus avecques vous; et vous commande, sous peine de me desobeir, que quant vostre filz sera en l'eage de sept ans, que vous deux l'admenez à la court du roy Artus, en la Grant-Bretaigne, et que apportez aulcunes choses de par-deçà pour manifester et monstrer vostre puissance. Adonc, dist Grant-Gosier, très-chier seigneur, comme trouverons-nous le chemin, quant jamais *nous* n'y fusmes. Dist Merlin : Vous tournerez la teste de vostre jument vers occident, et la laissez aller, et elle vous conduyra bien sans faillir. Et adonc Merlin print congié d'eulx, dont il *demenerent si grant*[1] dueil que on les eust bien entenduz de dix lieues, et plouroyent si *très*-fort que deux moulins eussent peu mouldre de l'eaue qui leurs sortoit des yeulx.

Grant-Gosier et Galemelle s'en vont à la chasse pour oblier l'ennuy qu'ilz avoyent de Merlin, où ilz trouvèrent une grande trouppe de cerfz. Grant-Gosier s'en alla après, et en print une douzaine des plus grans. Adonc regarda derriere luy, et ne veit point Galemelle; car elle n'avoit point de coustume de demourer derriere. Adonc chargea les douze bestes à son col *pour veoir où elle estoit demourée. Quant il fut près d'elle, il* advisa que elle estoit accouchée, et apperceut que c'estoit d'ung filz masle. Adonc le nomma Gargantua (lequel est ung verbe grec), qui vault autant à dire comme : Tu as ung beau filz. Adonc la mere dist que elle vouloit que il eust ainsi nom; et le pere fut d'acord.

[1] Menerent grant

Lors prindrent l'enfant Gargantua chascun par une main, et le menerent à la montaigne où *ilz*[1] faisoyent leurs demourances. Aulcuns acteurs veullent dire que Gargantua fut totallement nourry de chairs en son enfance. Je dis que non (ainsi que dit Morgain et plusieurs aultres); car sa mere povoit bien porter à chascunes[2] de ses mammelles cinquante pippes de laict. Le pere et la mere prenoyent plaisir à le nourrir, car il leur faisoit tout *plain* de petis passe temps : aulcunesfoys il se esbatoit à getter des pierres du hault en bas de la montaigne, comme font petis enfans, lesquelles n'estoyent point moindres de la pesanteur de troys tonneaulx de vin; et par foys s'en alloit esbatre en la forest, comme font petis jouvenceaulx; et quant il veoit aulcun oyseau, pour son plaisir il leur gettoit quelque pierres, lesquelles pierres luy sembloyent bien petites : elles n'estoyent pas moins grosses que deux meulles de moulin, et si luy pesoyent moins en la main que ne feroit une demye-noix en la main d'ung homme de maintenant.

Comment Grant-Gosier et Galemelle penserent de leurs affaires pour aller chercher Merlin à la court du roy Artus.

Grant-Gosier aduise que leur filz est grant et bien nourry, et que les sept ans s'aprochent, et que il fault qu'ilz le menent à la court du roy Artus, ainsi que leur a dit Merlin à son departement. Lors s'en va Grant-Gosier d'ung costé et sa femme de l'autre pourchasser des vivres. Tant firent que en peu de temps qu'ilz eurent assez pour faire leur voyage; et les chargerent

[1] Il se. — [2] Chascun.

lesditz vivres sur la grant jument, qui estoit *bien* à l'estimation de cinq cens charges de pain et chairs fresche et salée. De vin ne faisoyent point de provision. Puis tournerent la grant jument la teste vers les parties d'Occident, et donnerent à Gargantua une verge pour la toucher, laquelle estoit comme ung grant mas de navire. Au regard de Grant-Gosier et Galemelle, ilz prindrent *chascun* ung grant rochier sur leur teste, pour monstrer leur puissance au roy Artus quant ilz seroyent en *son*[1] royaulme (ainsi que leur avoit conseillé Merlin à son departement), desquelz rochiers vous orrez parler plus à plain en l'hystoire.

Comment ilz se misdrent à chemin, et des forestz de Champaigne.

Tant a faict Grant-Gosier et sa compaignie qu'ilz sont arrivez à Romme, et de là sont venuz en Allemaigne, en Souyce, et au pays de Lorraine, et de la grant Champaigne, où il y avoit pour ce temps-là de grans boys; et de celluy temps s'abbatoyent les grans forestz; car il failloit passer par dedans. Quant la grant jument fut dedans les forestz de Champaigne, les mouches se prindrent à la picquer au cul. Ladicte jument, qui avoit la queue de deux cens brasses, et grosse à l'advenant, se print à esmoucher; et alors vous eussiez veu tomber ses gros chesnes menu comme gresle; et tant continua ladicte beste, que il n'y demoura arbre debout que tout ne fust rué par terre. Et autant en fist en la Beaulce; car à present n'y a nul boys, et sont contrainctz les gens du pays de eulx chauffer de feurre ou de chaulme. Et Gargantua, qui

[1] Leur.

suyvoit ladicte jument et ne la povoit arrester, se mist ung ecot de boys ou petit orteil qui pesoit plus de deux cens livres. Gargantua se trouva blecé, et se print à clocher, en disant à son pere et mere que il se vouloit reposer. Alors s'en allerent au rivaige de la mer où à present est le mont Sainct-Michel. Quant Grant-Gosier, et Galemelle, et Gargantua, furent au rivaige de la mer, ilz furent bien esbahys de veoir tant d'eaue. Alors Grant-Gosier demanda le chemin pour aller en la Grant-Bretaigne, où se tenoit le roy Artus, et on luy dist que il leur convenoit passer la mer s'ilz y vouloyent aller. Ce pendant, Gargantua pensoit son petit orteil, et y mettoit une tante qui n'estoit pas moins longue de troys toises, et estoit ladicte tante le bout d'ung clochier d'une petite parroisse qui estoit là auprès, duquel clochier il en avoit osté la croisée où estoit le coq; car elle luy eust faict mal à sa playe, à cause des croisons; et ne mist guieres la playe à estre guerie. Et notez que il failloit quatre cens aulnes de toille pour faire la bande dudit petit orteil, sauf demy-quartier justement; car il l'avoit ung peu enflé, à cause du mal qu'il y avoit eu par avant.

Alors que sceurent les gens du pays que ilz estoyent au rivaige, vous eussiez *tant* veu venir de gens de toutes pars pour les veoir que c'estoit une chose inestimable, dont, entre toutes nations qui y vindrent, les Bretons leur firent beaucoup de mal. Et devez sçavoir que ce qu'ilz portoyent sur leur testes ilz le mirent bas, et les vivres que portoit la grant jument sur soy, puis l'envoyerent paistre parmy les landes, et comme bons mesnagiers serrerent bien leur bagaige. Mais ne sceurent si bien faire ne garder leur

vitaille[1], que en peu d'heure vous n'eussiez veu *ces Bretons à l'entour de* ces rochiers cachés, de peur que on ne les veist; et avecques grans cousteaulx l'ung couppoit une grant piece de venaison, l'autre une grosse pièce de beuf. Tant y vindrent de foys que Grant-Gosier les apperceut : lors jura que se ilz n'amendoyent ce que ilz luy avoyent desrobé, que ilz mangeroyent toutes les vaches de leur pays. Ce voyant les Bretons, ilz leur baillerent deux mille vaches pour recompense, sans les veaulx, qui ne furent pas du conte. Adonc Grant-Gosier et Galemelle dirent que ilz garderoyent bien que plus ne feussent desrobés, par le moyen de deux rochiers. Et alors ledit Grant-Gosier et Galemelle prindrent chascun le sien sur la teste, ainsi que les avoyent apportez d'Orient; et puis se mirent en la mer, disant que quant ilz en auroyent affaire, qui les pourroyent aussi bien aller querir comme il les avoyent portez. Et quant Grant-Gosier fut assez avant, il mist le sien sur la rive de la mer, lequel rochier à present est appellé le mont Sainct-Michel. Et mist ledit Grant-Gosier la poincte contre mont; et le puis prouver par plusieurs Micheletz. Et est ledict rochier tresbien gardé de present au noble roy de France, comme vrayes relicques precieuses. Galemelle vouloit mettre le sien contre, mais Grant-Gosier dist qu'elle n'en feroit riens, et que il le failloit porter plus avant, pensant à luymesmes que *tel* pourroit prendre l'ung qui ne prendroit pas l'autre. Galemelle fist le commandement, et le porta plus loing. Et est ledit rochier de present appellé Tombelaine. *Après s'en sont retournés les deux*

[1] Vituailles.

personnaiges, où il ont trouvé Gargantua qui se gardoit que les Bretons ne besongnissent à sa perte, comme aultresfoys avoyent faict.

Comment le pere et la mere de Gargantua moururent d'une fiebvre, et comment Gargantua emporta les cloches de Nostre-Dame de Paris.

Après que Grant-Gosier et Galemelle furent venuz de porter les deux rochiers, il leur print une fievre continue, laquelle si tresfort les tourmenta que en brief ilz moururent par faulte d'une purgation. Parquoy Gargantua se cuyda desesperer; car il se arracha les cheveux, et se gratoit la teste; il frappoit du pié contre terre, il se detordoit les bras; c'estoit merveille du dueil qu'il demenoit; puis son dueil passa, et luy souvint qu'il avoit ouy dire que Paris estoit la plus grant ville du monde. Il luy print envie de y aller; *car* il appetoit à veoir choses nouvelles, comme font jeunes gens. Lors il monta sur sa grant jument et se mist à chemin. Quant il fut près, il se mist à pied et envoya paistre la jument, puis va entrer en la ville et se alla asseoir sur une des tours de Nostre-Dame : mais les jambes luy pendoyent jusques en la riviere de Seine; et regardoit les cloches de l'une et puis de l'autre, et se print à bransler les deux qui sont en la grosse tour, lesquelles sont tenues les plus grosses de France. Adonc vous eussiez veu venir les Parisiens tous à la foule qui le regardoyent, et se mocquoyent de ce que il estoit si grant. Lors pensa que il emporteroit ces deux cloches, et que il les pendroit au col de sa jument, ainsi que il avoit veu des sonnettes au col des mules. Adonc s'en part et les emporte. Qui furent marris, ce furent les

Parisiens; car de force ne falloit point user contre luy. Lors se mirent en conseil, et fut dit que l'on yroit le supplier que il les apportast et mist en leurs places où il les avoit prinses, et que il s'en allast sans plus revenir, et luy donnerent troys cens beufz et deux cens moutons pour son disner, ce que accorda Gargantua. Puis s'en alla ledit Gargantua sur le rivaige de la mer dont il estoit venu; et lors recommensa son dueil, quant il ne veit point son pere et sa mere là où il les avoit laissez mors; car Merlin, qui sçavoit tout, estoit venu pour le reconforter, lequel les avoit faict enterrer. Ledit Merlin vint à Gargantua et luy dist : Ne te deconforte plus pour la mort de ton pere et mere, car je les ay faict enterrer en ce lieu-là. Lors dist Gargantua : Qui estes-vous, que ainsi parlés? Dist Merlin : Je suis celluy qui commanda à ton pere que il vint par deçà pour te presenter au roy Artus. Dea, dist Gargantua, esse vous qui avez nom Merlin? Ouy, dist-il, et pourtant dispose-toy pour t'en venir avec moy en la Grant-Bretaigne servir le Roy. Alors dist Gargantua : Sire Merlin, je suis à vous : ayés pitié du pouvre orphelin. Puis dist Merlin : Va querir ta jument, et passerons la mer, car il est heure de partir. Gargantua fist son commandement, et amena ladicte jument près du rivaige de la mer, laquelle eut peur des ondes, en sorte que on l'eust ouye ronfler de dix lieux, puis se print à saulter, ruer et courir. Merlin, voyant que Gargantua vouloit aller après, luy dist que il la laissast aller, et qu'elle alloit en Flandres, et que ladicte jument estoit chaulde, et pourroit estre couverte de beaulx poulains, dont les Flamans auroyent de la rasse, et que une aultre foys la pourroit recouvrer. Mais tant

y *fut*[1] ladite jument qu'elle fist de beaux grans poulains et[2] poulaines. Pourtant saichez que de ycelle est venu le nom des grans jumens de Flandres.

Comment Merlin mena Gargantua en la Grant-Bretaigne.

Après la perte de[3] la grant jument, Merlin fist venir une nue qui porta luy et Gargantua sur le bort de la mer, près[4] Londres. Lors dist Merlin à Gargantua : Tu m'atendras icy, et je iray vers le bon roy Artus, lequel te fera grant chere, et te delivrera ung don qui moult te plaira. Et pourtant ne le refuse de rien que il te commande. Non feray-je, dist Gargantua; je feray tout vostre vouloir. Alors s'en va Merlin, qui salua le Roy, puis dist : Trespuissant prince, j'amaine ung personnaige en voustre pays, lequel est assez puissant pour deffaire et mettre affin tous voz ennemys s'ilz estoyent assemblez en ung ost, et plus de cent mille hommes d'armes davantaige. Dea, dist le Roy, comment est-il possible, moy qui ay tant de vaillans gens de guerre, j'ay perdu deux batailles ceste sepmaine passée. Sire, dist Merlin, à ceste foys leur monstrerez que il ne vous doibvent pas venir veoir de si près. Adonc le Roy et les seigneurs et barons, avec Merlin, montent à cheval. Et tantost ont trouvé Gargantua qui se promenoit, dont le Roy et les barons furent fort esmerveillés de sa grosseur et haulteur. Lors le Roy le salua, et Gargantua luy rendit son salut comme à tel prince appartenoit; et le Roy luy demanda son nom. Sire, de son nom ne vous souciés, car il est pour se

[1] Demoura. — [2] Grandes. — [3] Et après que Gargantua eut ainsi perdu. — [4] De.

deffendre en guerre contre son homme. Et Gargantua leur respondit que s'il y en avoit trente mil hommes, que il ne luy feroyent riens. Adonc luy dist le Roy que s'il vouloit aller combatre contre les Gos et Magos, lesquelz luy faisoyent guerre, que il l'abilleroit de livrée, et luy bailleroit gaiges et bouche à court. Lors le mercia Gargantua, et dist que l'on luy fist une masse *de fer* de soixante piedz de long, et que par le bout elle feust grosse comme le ventre de une *tine*[1]. Lors commanda le Roy que l'en cherchasse des fourgerons pour ce faire. Au surplus, le Roy luy dist que ces Gos et Magos estoyent *fors et puissans, et que ilz estoyent* armez de pierre de taille, et que il en avoit ung qui estoit son prisonnier, lequel luy faisoyt peur quant il le regardoit. Lors dist Gargantua : Sire, vous plaist-il que je le voye? Et le Roy dist que ouy; et envoya querir ledit prisonnier comme dit est. Et quant Gargantua le veist, dist : Sire, voulez-vous que se prisonnier ne vous face plus peur? Lors dist le Roy : Faictes ce que vous vouldrés. Et souldain Gargantua print ledit prisonnier par le collet, *et le getta* devant tous les barons si treshault que l'on ne le pouvoit veoir, puis tomba tout mort aussi froissé que si une tour fust tombée sur luy. Puis dist Gargantua : Sire, ne craignés rien *plus* cestuy icy, car il ne vous fera plus de peur.

La *massue*[2] fust tantost faicte par la science de Merlin tel que il luy failloit, et en brief fust amenée dedans une grant charrette, comme on faict une piece d'artillerie, et presentée à Gargantua, lequel la print bien legierement, et jura devant tous les assistens que jamais

[1] Navire. — [2] Masse

ne bevroit ne mengeroit que les Gos et Magos n'eussent tous sentiz que pesoit la *masse*[1] que il tenoit en sa main. Adonc vint ung poste, par le commandement du roy Artus, qui le mena au camp des Gos et Magos, et les monstra audit Gargantua, disant : Voilà les traistres Gos et Magos qui nuyt et jour nous veulent destruire. Et tout soudain Gargantua se fourre en la bataille comme ung loup en ung troupeau de brebiz, frapant de sa massue sà et là, criant : Vive le *bon* roy Artus! car je vous monstreray l'offence que luy avés faicte. Les Gos et Magos, voyant que il estoit pire que ung grant dyable pour eulx, ne luy sçavoyent que faire, fors tendre le dos, et demandoyent mercy. Mais il n'avoit pitié de nulz, quelz qu'ilz feussent. Lors vint l'armée du roy Artus, qui fist le pillaige. Et Gargantua retourna à Londres par devers le Roy. Et Merlin leur conta le cas[2], dont le Roy fut fort joyeulx de ses vertus. Lors commanda le Roy dresser les tables pour Gargantua, et commanda faire les feux de joye en la cité pour la victoire qu'il avoit contre ses ennemys les Gos et Magos. Lors se assist Gargantua à table, et a esté assis presentement. Et pour entrée de table luy fut servy les jambons de quatre cens pourceaulx sallez, sans les andouilles et boudins; et dedans son potaige la chair de deux cens lievres; et quatre cens pains, dont ung chascun pesoit cinquante livres; et la chair de deux cens beufz gras, dont il avoit mengé les trippes de l'entrée de table. Et ne doubtez pas que le tranchouer là où on luy tranchoit sa chair ne feust merveilleusement *bien* grant, car il povoit bien tenir dessus

[1] Mussue (*sic*). — [2] Et la vaillance.

ledit tranchouer la chair de troys ou de quatre beufz; et y avoit *six*[1] hommes qui ne cessoyent de trancher la chair dessus ledict tranchouer, et mettre par quartiers; et chascun quartier de beuf ne luy montoit que ung morceau; et quatre puissans hommes qui sans cesser, à chascun morceau qu'il mangeoit, luy jectoyent chascun une grande palerée de moustarde en la gorge. Et pour la desserte luy servent quatre tonnettes de pommes cuyttes, et beut dix tonneaulx de cidre, à cause qu'il ne beuvoit point de vin.

Comment Gargantua fut habillé de la livrée du roy Artus.

Après que les tables furent levées, et que Gargantua eust prins sa refection legierement, non pas comme font ung tas de gallans, mais en escoutant les belles parolles et honnestes jeulx et devises du Roy et des princes qui là assistoyent; à quoy il prenoit plus de plaisir cent mille foys qu'il ne faisoit à boyre ne à menger. Le Roy voyant que graces estoyent rendues et achevées de dire, il manda querir son grant maistre d'hostel, *et luy commanda* que il fist faire les habillemens de livrée de Gargantua, et qu'il *fust fourny*[2] de

[1] Dans l'édition de 1533, la fin de ce chapitre est ainsi corrigée : « Et y avoit vingt hommes qui ne cessoyent de decouper la chair, et la mettre par quarties (*sic*) seullement; car d'ung beuf il n'en faisoit que quatre petits morceaulx, et ne osoit pas les faire plus gros pour cause qu'il se vouloit monstrer honneste à table. Et maschoit les os comme on faict communement les os des alouettes. Oultre plus, il y avoit quatre puissans hommes qui avoyent chescun (*sic*) une pelle, et chascun morceau qu'il prenoit, ilz luy jettoyent une pallerée de moustarde en la gorge, et pour la desserte luy fut presenté quarante tonnettes de pommes cuyttes, et beut cent tonneaux de godale, et trente et demy de citre, à cause qu'il ne avoit point de vin. »

[2] Furnist.

chemise et de tous aultres vestemens. Lors dist le maistre d'hostel que ainsi seroit-il faict, puis qu'il luy plaisoit le commander. Puis fut levé, par le commandement dudict grant maistre d'hostel, huyt cens aulnes de toille pour faire une chemise audict Gargantua, et cent pour faire les coussons en sorte de carreaulx, lesquelz sont mis soubz les esselles.

Pour faire son pourpoint fust levé sept cens aulnes de satin, moytié cramoysi et moytié jaulne; et trente-deux aulnes et demy-quartier de velours vert pour faire la bordeure dudict pourpoint.

Pour faire des chausses audict Gargantua, fut achapté deux cens aulnes d'escarlate et troys quartiers et demy, cheux le drappier.

Pour faire le saye de livrée fut levé neuf cens aulnes et demy-quartier, *moytié* rouge et jaulne.

Pour faire la bordure fut achapté lxx aulnes de velours cramoysi, moytié rouge et moytié jaulne, ainsi comme est dict par devant.

Pour faire le manteau fut levé quinze cens aulnes ung cartier et demy de drap justement.

Pour faire ses souliers[1] *fut achapté* chez les corroyeurs cinquante peaulx de vache et demye.

Pour faire les courroyes à les fermer fut achapté deux douzaines de peaulx de veau justement.

Pour carreler lesditz soulliers fut achapté cheux les taneux le cuyr de trente-six beufz.

Pour faire son bonnet à la coquarde fut baillé au bonnetier deux cens quintaux de laine deux livres et demye et ung quart justement.

[1] Soliers.

Son plumart pesoit bien cent troys livres ung quarteron et davantaige.

Gargantua avoit ung signet d'or en ung de ses doys, auquel avoit troys cens mars d'or dix onces et deux deniers et demy; et y avoit ung rubiz enchassé dedans ledict signet qui estoit merveilleusement bien estimé, et pesoit cent trente livres et demye.

Au regard de monteure, quoy qu'on en dye, il reffusa de en prendre, à cause que il alloit bien à pied; car en trente pas il faisoit autant de chemin que ung poste eust sceu faire à quatre chevauchées avecques ung bon cheval.

Comment Gargantua remercya Merlin à secret.

Après que les habillemens furent parachevez, et que Gargantua se veit en ce point atourné et vestu de ses sumptueulx habillemens, il ressembloit au paon qui faict la roue; car il mist ses deux mains sur ces deux coustez en la presence du bon roy Artus et de tous les gentilz hommes et nobles barons et assistans de sa court qui là estoyent presens. Adonc ledict Gargantua estant eslevé sur ces deux piedz, il se regarda d'ung fier couraige, en faisant deux ou troys tours de la teste, puis dist : Bon faict croire le conseil d'ung prudent et saige homme tel comme celluy de monseigneur Merlin; car bien me dist ce que je voy maintenant quant il dist que ne refusasse en rien le bon roy Artus; car pour ung simple service que luy ay faict d'avoir destruytz et vaincuz les Gos et Magos, il m'a tant aymé qu'il m'a donné ses sumptueux habitz, dont je suis fort tenu à luy. Lors dist le roy Artus à Merlin : Cher amy, nous regardons Gargantua, qui est bien aise

d'estre né, et dit du bien de vous et de la court. Parquoy il me semble que il seroit bon que vous alliez vous monstrer devant luy veoir s'il fera ce que il dict. Puis dist Merlin : Sire, il fera plus fort *mille foys*. Adonc Merlin s'en va devant Gargantua. Et quant Gargantua apperceut Merlin, il vint vers luy et le salua. Puis Merlin demanda quelle chere et comme il se portoit. Et Gargantua, qui estoit gay, respond que tresbien se portoit. Et sur ce il se print à rire si tresfort et de si grant affection, pour la gentillesse de sa personne, et de l'amour que il avoit à Merlin et au roy Artus, que on l'entendoit rire de sept lieues et demye. Après dist Gargantua : Seigneur Merlin, jamais homme n'eut autant de bien au monde comme j'en ay par vostre moyen; parquoy je vous remercye.

Comment le roy Artus envoya ambassade aux Holendoys et Irlandoys.

Vous debvez sçavoir quant ung grant mal ou maulvaise fortune advient à aulcun prince, grant seigneur ou aultre, pour une il en advient dix. Ainsi fut-il au roy Artus quant il eut guerre contre les Gos et Magos; car les Holendoys et Irlandoys, qui luy estoyent tributaires, se revolterent; et quant le roy Artus leur mandoit querir ses deniers, ou ayde et confort de gensdarmes, ilz faisoyent du contraire. Parquoy luy voyant son bon conseil et la puissance de Gargantua, conclud leur envoyer ambassade, et signifier qu'ilz luy eussent bien tost à rendre le tribut de cinq années, et mettre leurs villes et chasteaulx entre ses mains, et que leur Roy se vint rendre prisonnier à sa court, pour en faire justice telle que de raison. Les Irlandoys et Holendoys

ouirent l'ambassade, de laquelle ne se firent que mocquer, et dirent que ilz estoyent deux nations, et que ilz se tiendroyent si fors que le roy de la Grant-Bretaigne ne leur feroit riens, et deffendirent aux ambassadeurs de non plus parler du roy Artus, sur peine de tenir prison.

Comment les ambassadeurs firent leur rapport, et de la preparation de guerre.

Les ambassadeurs du roy Artus voyant la folle responce des Irlandoys et Holendoys, se sont mis sur mer pour tirer vers Londres, où estoit le roy Artus. Ilz *ont eu*[1] bon vent, et ont fort bien *exploicté*[2], tant qu'ilz y arriverent par ung lundy matin, et le Roy en sceut les nouvelles, lequel les manda incontinant venir par devers luy en sa chambre. Quant ilz furent entrez, ilz le saluerent comme ilz sçavoyent bien faire. Le Roy *leur* rendit *leur*[3] salut, en leur demandant quelles nouvelles ilz apportoyent. Lors respondirent les ambassadeurs que les *Irlandoys*[4] et Holendoys *totallement* estoyent ses ennemys, et que ilz ne prisoyent riens sa puissance. Le Roy leur demanda : Leur avez-vous parlé de la puissance de Gargantua? Et ilz respondirent que non, combien que il leur en souvenoit assez; mais à cause de leur oultrecuydance, ne les avons vouluz advertir de leur prouffit. Le Roy leur dist que c'estoit bien faict; et ces parolles finées, le Roy fist assembler son conseil pour deliberer de la guerre, auquel fut appellé Merlin et plusieurs aultres; et fut conclud que Gargantua prendroit gensdarmes ce que il luy plairoit

[1] Eurent. — [2] Exploiterent (*sic*). — [3] Le. — [4] Islandoys.

soubz son enseigne, et que Merlin les conduyroit, et bailleroit conseil à Gargantua ainsi que il avoit de coustume.

Comment Merlin compta à Gargantua que il luy failloit faire la guerre contre les Irlandoys et Holendoys.

Voyant Merlin la conclusion du conseil du bon roy Artus, comme celluy qui veult le proffit de son maistre, il s'en est venu à Gargantua et luy a dit : Gargantua, levez la main, et faictes serment au Roy de le servir en certaine guerre mouvée entre luy et les Irlandoys et Holendoys. Lors Gargantua, qui estoit du costé devers le soleil qui estoit *chault et penetrant*[1], va lever la main tout au large, en sorte qu'elle faisoit *demye-lieue et demy-quart*[2] d'ombre tout à la ronde justement; et estoit le soleil sur le point de midy. Et quant Gargantua eut faict le serment, il pria Merlin que il luy donnast conseil, et que de force avoit assez, et que en brief il luy monstreroit l'ouvraige que il sçavoit faire de sa massue. Puis luy dist Merlin : Gargantua, il te fault mener avecques toy deux mille hommes seullement, qui feront le pillaige quant tu auras gaigné la bataille; et saiches que tu prendras leur roy prisonnier, lequel tu admeneras au roy Artus, et les plus apparens de sa court, et les detiens prisonniers jusques à ce qu'on *en* ait faict present au bon roy Artus. Lors dist Gargantua : Comment passerons-nous la mer? Puis dist Merlin : Je vous passeray en ung tel navire là où nous passasmes à venir de la petite Bretaigne en la grande. Et brief fut assemblée l'armée et envoyée

[1] Hault penetrant. — [2] Une lieue et demye.

sur le port de la mer. Puis Merlin fist venir une grosse nuée noire, et en ung mouvement furent *tous passez la haulte mer, et se trouuerent* tous ceulx de l'armée, sauf Merlin, qui s'en retourna à la court du roy Artus. Adonc quant Gargantua veit ses gens près de luy, il ne fut point esbahy, mais leur dist : Mes enfans, attendez-moy icy en ce lieu, car je veulx aller veoir si les portes de ceste ville sont bien fermées, et sçavoir comme elle s'appelle; car nous sommes en pays de conqueste. Adonc Gargantua print sa massue sur son espaulle, et s'en va vers la ville, où il rencontra ung homme armé, lequel vouloit monter à cheval, et luy dist : A qui es-tu? et qui est ton maistre? Adonc l'homme armé fist le signe de la croix en disant : Ennemy, je te conjure. Lors Gargantua le print et le mist en ung coing de sa gibessiere, et s'en alla vers les portes d'icelle ville, où il trouva beaucoup de menu peuple, dont il ne tint conte, et les laissa courir en la ville; et fermerent les portes, et sonnerent les cloches pour assembler toute la commune, laquelle fut incontinent sur les murailles pour getter des pierres contre Gargantua. Mais riens ne les doubtoit, et devant tous[1] se alla asseoir sur l'ung des boullevers de la ville, et leur demanda comme avoit nom la ville, et à qui elle estoit. Lors luy dirent que elle estoit au roy d'Irlande, et qu'elle s'appelloit Reboursin. Adonc demanda Gargantua si leur Roy estoit en la ville; et ilz dirent que ouy. Et adonc Gargantua leur dist que ilz luy allassent dire que il l'attendoit, luy et toute sa puissance, pour le combatre et mener prisonnier au roy Artus.

[1] Voulsissent ou non.

Comment le roy d'Irlande et Holende sortit avec cinq *cens*[1] hommes d'armes pour combatre Gargantua.

[2]Ainsi que Gargantua parloit aux citoyens, le roy d'Irlande sortit par une faulce porte secrette avecques cinq *cens*[3] hommes bien armez, et vindrent pour assaillir Gargantua, qui estoit assis sur le boulevart; et quant Gargantua les veit venir à l'encontre de luy, il passa oultre la barriere dedans le boulevart, et se print à ouvrir la gueulle en se mocquant de si peu de gens que ilz estoyent. Adonc chascun le regardoit, et disoyent que c'estoit ung diable, car il avoit la gueulle fendue de quatre braces. Puis chascun se print à tirer arballestes et arcs contre Gargantua; et *se voyant Gargantua, sort*[4] legierement du boulevert, et sans frapper aulcun coup de sa massue, les print à belles mains et en emplit tout le fons de ces chausses. Et une partie mist en la fante de ces manches; puis s'en retourna vers ces gens, qui l'attendoyent au bort de la mer, et leur bailla les prisonniers à garder, dont ilz furent moult joyeulx de la belle prinse que avoit faict leur capitaine Gargantua.

Comment Gargantua demanda aux prisonniers si le Roy estoit en leur compaignie.

Quant Gargantua fust venu de bailler l'escarmouche à la ville de Reboursin, qui estoit la ville capitalle du royaulme, et que il eut prins plusieurs prisonniers, il les apporta en la fante de ces manches et au fons de ces chausses, et les fist compter par ces gensdarmes,

[1] Mil. — [2] Et tout. — [3] Mil. — [4] Quant il vist cest oultrage, il sortit.

et s'en trouva au nombre de troys *cens*[1] et neuf, et ung qui estoit mort du vent d'ung pet que avoit faict Gargantua en ces chausses; et avoit le pouvre prisonnier la teste toute fendue et la cervelle espandue de ce coup de broudier; car il petoit si rudement, que du vent qui sortoit de son corps il en faisoit verser troys charretées de foing, et d'une vesse en faisoit mouldre quatre molins à vent. Or laissons se pet et l'homme mort, et revenons au troys *cens*[2] *et neuf*, qui furent contés et interrogués en ceste maniere par Gargantua. Or sà, mes prisonniers, si vous voulez saulver vostre vie, dictes moy *en general si* vostre Roy est en vostre compaignie. Adonc[3] dirent *tous en general que* il n'y estoit point, et qu'il estoit eschappé par une petite rue estroicte, et c'estoit mussé en une petite maison basse en tirant vers la grant riviere.

Comment Gargantua se disposa de aller bailler l'alarme en la ville de Reboursin, et des trefves qui furent faictes.

Lendemain au point du jour se disposa Gargantua de bailler l'assault à la ville de Reboursin plus fort que par devant, pour sçavoir si le Roy sortiroit comme il avoit jà faict la premiere foys. Il commanda à ses gens que ilz gardissent bien les prisonniers, et print sa massue à son col, et s'en alla *acouder*[4] sur les murailles de la ville de Reboursin. Quant les assistans le veirent venir, ilz l'allerent dire au Roy, lequel luy envoya ung messaige pour luy dire qu'il luy pleust de luy bailler trefves quinze jours *ou troys semaynes*, et qu'il luy feroit delivrer de la ville deux ou troys navires char-

[1] Mille. — [2] Mil et beuf (*sic*). — [3] Ils. — [4] Accoulder.

gées de haranc frays, et deux cens cacques de macquereaulx sallez, et la moustarde pour les manger; à quoy se accorda Gargantua, par ainsi que le Roy prepareroit son armée dedans les quinze jours, et que luy-mesmes assisteroit au combat avec toute sa puissance. Lequel appointement fut ainsi conclud, et presenté audict Gargantua[1] *les deux navires chargées de harenc frays, et les deux cens cacques de macquereaulx sallez, et xx barilles plaines de moustarde*. Se voyant Gargantua qu'il estoit bien appoissonné, il envoya à ses gensdarmes une des navires de haranc frays seullement, avecques deux cacques de moustarde; et cecy luy fut servy à sa table, devant la porte de la ville, à ung desjeuner, par ung lundy matin, entre sept et huyt heures. Après que Gargantua eut desjeuné, il eut envye de dormir, et s'en alla à ung quart de lieue de la ville, en une vallée, où il *se coucha et* se endormit. Aulcuns de la ville[2] l'avoyent veu endormy, lesquelz en firent

[1] Et il en fut content.

[2] Voici la nouvelle version que donne de la fin de ce chapitre l'édition de 1533 :

« Aulcuns de la ville en firent le raport, dont il fut dit par le conseil que le Roy, accompaigné de ceulx de la ville, le yroyent tuer tout endormy. Et quant ilz furent au lieu où Gargantua dormoit, ilz cuidoyent devaller la vallée, et ilz tomboyent dedans sa gueulle, car il dormoit la gueulle ouverte; et leur sembloit de ses dentz que c'estoyent les gros rochiers qui estoyent au long de la riviere; en sorte qu'il tomba dedans sa gorge deux mille neuf cens quarante et troys hommes tous armez, la picque au poing. Et quant Gargantua fut esveillé, il eut grand soif, à cause de ces macquereaulx sallez qu'il avoit mangé, et s'en alla à la riviere pour boire, et beut tellement qu'il mist la dicte riviere à sec. Alors mes poures citoyens qui estoyent tombez en sa gueulle furent tous noyez, encepté (*sic*) troys qui tomberent dedans sa dent creuse, les quelz, en tombant, se recommanderent à Dieu, en ayant foy et creance qu'il les povoit saulver, et non aultre. »

le raport, dont il fut dit par le conseil que ilz le yroyent assaillir la nuyt, et qu'ilz le tueroyent endormy. Et quant ilz furent au lieu, ilz cuidoyent devaller la vallée, et ilz tumboyent dedans la gueulle de Gargantua, qui dormoit la gueulle ouverte, et y tumberent deux cens et cinq justement. Et quant Gargantua fut esveillé, il eut grant soif, à cause de ces macquereaulx sallez qu'il avoit mengé : il alla à la riviere pour boire, et beut tellement qu'il mist ladicte riviere à sec. Lors les citoyens qui estoyent tombez en sa gueulle furent tous noyés.

Comment le roy d'Irlande et Hollende se prepara et assembla son ost pour resister contre Gargantua.

Voyant le roy d'Irlande et Hollende que il n'avoit gueres de trefves, *il* fist diligence de mander par tout son pays de Holende et de Irlande que tout ban et arriere-ban fust prest de venir à sa bonne ville de Reboursin le troyzieme jour *de may*[1] prochainement venant, et que chascun fust le mieulx en point pour se deffendre qu'il seroit possible. Tant fist le Roy que en peu de temps il eut à sa court deux cens mille hommes bien equippez de ce qui leur estoit necessaire pour le faict de la guerre. Et quant le Roy se veit si bien acompaigné, et de si bons gensdarmes, et bien en point, excepté de artillerie, car en celluy tems il *n'en estoit point*[2], il manda par ung herault à Gargantua, qui estoit avecques ces gens sur le bort de la mer à faire grant chere, que il vint à la champaigne, et que le Roy l'attendoit avec belle compagnie, et que s'il ne

[1] Du moys. — [2] Il n'estoit point de artillerie.

venoit bien tost, que il le viendroit veoir. Lors Gargantua fust bien aise, et dist au herault que il ne print pas la peine, et que il le verroit plus tost que ne luy seroit besoing. A tant se part le herault, puis dist Gargantua à ces *gens*[1] que *quant* il hucheroit, que ilz viensissent pour faire le pillaige. Lors s'en va Gargantua à l'armée sa grosse massue sur son col; et quant il fut près, il regarda que tout le pays estoit plain, et avoyent faict des angins pour le faire tomber. Ce voyant, il se approcha près; et ilz *luy* tireroyent des fleches tant qu'il ne se veoit pas[2] conduyre. Adonc print sa massue à deux mains, et se esmoucha deçà et delà aussi fermement que faict ung lyon quant il prent sa proye, et en peu de temps il en tua cent mille deux cents et dix justement, et vingt qui faisoyent les mors soubz les aultres; et au meillieu de l'armée estoit le Roy et cinquante grans seigneurs de sa court qui crioyent misericorde. Lors demanda Gargantua : Qui estes-vous? Et ilz respondirent que c'estoit le Roy et les barons du pays. Adonc leur commanda Gargantua que ilz ne bougeassent, et qu'il les livreroit prisonniers au roy Artus avecques les aultres, pour en faire à sa voulenté. Lors Gargantua se print à siffler en paulme à ses gens, lesquelz estoyent au rivaige de la mer, à troys petites lieues de là. Lors incontinent qu'ilz ouyrent leur capitaine Gargantua qui siffloit en paulme, ilz s'avancerent de aller vers luy; car ilz sçavoient bien que il les appelleroit pour faire le pillaige des gens qui estoyent mors; et quant ilz furent là, et que ilz eurent bien tout pillé, Gargantua print les cinquante

[1] Congens. — [2] Où.

prisonniers, et les mist en une dent creuse qu'il avoit. En ladite dent creuse avoit ung jeu de paulme pour esbatre lesditz prisonniers. Et mist le Roy dedans sa gibessiere. Puis sont venuz au rivaige de la mer, là où ilz ont trouvé le seigneur Merlin qui les attendoit à venir. Lors Merlin fist ses enchantemens comme il avoit de coustume; et incontinant qu'ilz furent faitz, ilz furent tous transmis à la court du roy Artus, là où Gargantua fist present au noble roy Artus des dessusdictz prisonniers. Et estoyent presens tous les barons de la court dudict roy Artus, qui furent moult joyeulx, et luy faisoyent grant honneur et grant reverence, et prisoyent beaucoup la force et puissance de Gargantua.

Comment Gargantua mist ung geant en sa gibessiere.

Lors quant Gargantua, et Merlin, et toute l'armée, furent arrivez à la court du roy Artus, et livrez les prisonniers, le bruyt fut par toute la ville que il y avoit ung geant qui avoit *douze*[1] coudées de hault qui estoit pour soustenir la partie des Gos et Magos, lequel où il passoit il detruysoit tout le pays, et demandoit nouvelles de Gargantua, disant qu'il vouloit combatre contre luy, et venger le meurtre qu'il avoit faict ausditz Gos et Magos; et en fut le bruyt si grant qu'il vint jusques aux oreilles de Gargantua, lequel fut bien ayse de ouyr parler de sa puissance, et dist que si ledit geant vouloit servir le roy Artus, que il luy bailleroit la moytié de ses gaiges que il avoit du roy Artus. Lors Gargantua print sa massue, et s'en va veoir où estoit le geant, qui n'estoit que à cinq petites lieues de

[1] Vingt et deux.

Londres, où il avoit assiegé ung chasteau et avoit jà tout destruyt le villaige. Adonc quant Gargantua le veit, il le salua; et ledict geant le regarda et luy dist : C'est toy que je cherche; jamais tu ne retourneras dont tu viens; mais maintenant seront vengés les Gos et Magos. Adonc le geant, qui avoit la veue basse, print une grosse massue de boys, et cuydoit frapper Gargantua, et il frappa ung gros chesne. Alors Gargantua le va prendre, et luy plia les rains en la forme et maniere que l'on plieroit une douzaine d'esguillettes, et le mist en sa gibessiere, et le porta tout mort à la court du roy Artus.

Et ainsi vesquit Gargantua au service du roy Artus l'espace de deux cens ans troys moys et iiii jours justement; puis fut porté en faierie par Gain la phée, et Melusine, avecques plusieurs aultres, lesquelz y sont de present.

Dans l'édition de 1533, ce dernier paragraphe est remplacé par le morceau suivant :

Quant le roy Artus sceut la venue, il vint au devant de luy acompaigné de ces barons et chevaliers, et luy firent grant chere. Et le roy Artus luy dist que s'il vouloit demourer avecques luy, qu'il le feroit homme de bien. Lors Gargantua luy dist qu'il le remercioit du bien qu'il luy presentoit; mais qu'il s'en vouloit retourner en son pays dont il estoit né, et que son pere et sa mere estoyent mors. Lors le roy Artus fut bien dolant quant il veit qu'il failloit qu'il s'en allast. Nonobstant, il luy donna environ cinq cens mille nobles d'Angleterre, et luy dist qu'il print tout ce qu'il vouldroit. Mais Gargantua ne voulut point de

ses gens, car il avoit peur de leur queue, et s'en vint tout seul droit en Normandie, et s'en alla droit en Auge, pour cause qu'il avoit ouy parler des citres du dit pays, et vint à Saincte-Barbe en Auge, où il beut la valeur de mille cinq cens ponsons de citre, car il les trouva bien doulx. Mais il s'en repentit bien après; car le citre le commença à brouiller et boullir par le ventre, en sorte et maniere qu'il ne sçavoit qu'il debvoit faire, sinon se pourmener en se frotant le ventre. Et quant il fut à Bayeulx, il fut forcé qu'il se destachast ses chausses à la martingale; et declicqua en sorte et maniere qu'il couvrit toute la ville de citre qu'il avoit beu, en telle maniere que les rues ne sont pas encore biennettes; et pour ceste cause on les appelle les foyreux de Bayeulx. Quant Gargantua eut faict ceste purge, s'en alla droit à Rouen, ouquel lieu il beut bien cinquante cacques de biere; et por cause que la biere estoit en grant quantité dedans son ventre, elle commença à faire une operation ny plus ny moins que avoit faict le cistre; parquoy son povre petit ventre estoit bien malade. Et fut contraint Gargantua de destacher la martingalle de ses chausses, et declicqua son povre broudier en telle maniere et si merveilleuse impetuosité qu'il fist une petite riviere, laquelle on appelle encores de present Robec, et y voit-on encores de merdya culis. Toutesfois Gargantua leur fist ung grant service; car à cause qu'il avoit tant bu de cistre et de biere, la riviere estoit bonne pour faire de biere, et y a-l'on faict bonne biere espesse et moussante, et à cause de la source de l'eau de ce broudier. Quant Gargantua se sentit ainsi mallade, il ne sçavoit que debvoit faire. D'aultrepart, ceulx de Rouen avoyent

grant peur qu'il ne les noyast tour (*sic*) en ceste maniere; et y en eut ung qui s'advisa de luy dire en ceste maniere : Monsieur, vous estes en dangier de mort, et vous et nous, si vous n'y mettez remede de bonne heure. Et comment? dist Gargantua. Seigneur, dist l'autre, pour cause que n'avez pas accoustumé de boire de vin, vous estes ainsi tourmenté. Il vous fault aller à la Rochelle, où vous fault prendre du pain chault et le mettre tremper dedans du vin, et puis le manger, et boire plus de vin que vous pourrez, et vos prometz que vous en trouverez bien. Et comment, dist Gargantua, n'avez-vous point de vin? Certes non pas pour le present; et puis messieurs de ceste ville le guardent pour leur faire de rousties de matin : ilz sont en dangier d'avoir une maladie en ceste ville, à cause de la puanteur de vostre mecine. Adonc le povre malade Gargantua s'en alla droit à la Rochelle, et s'en vint droict à la ville. Quant ceulx de la ville le veirent, ilz eurent grant peur, et luy vindrent au devant, et luy demanderent qu'il vouloit. Lors il leur dist : Je vous demande que me faciez apporter cinq cens pains tous chaulx, pesans chascun vingt et six livres, et qu'il soyent bien blancz, et me les apportez ici en la place où est le vin, ou aultrement je vous rompray à tous la teste, et rompray vostre hable et voz murailles. Adonc ceulx de la ville luy respondirent : Monsieur, vostre commandement sera faict incontinent. Adonc se mirent tous ceulx de la ville après, les ungs à betuler, les aultres à chauffer le four, len (*sic*) aultes à paistrir; en sorte et maniere qu'ilz firent bien deux mille et cinq cens pains; car ilz avoyent peur que après que Gargantua avoit mangé ces cinq cens pains,

qu'il ne fut pas contant. Par ainsi ilz vindrent vers luy et luy presenterent ce qu'il avoit demandé. Adonc Gargantua deffonsa autant de tonneaulx plains de vin, et en chascun tonneau mist un pain tout chault; puis commença à ung bout, et en print ung, et vuyda et pain et vin dedans sa gorge, puis aux aultres ensuyvant; et en telle sorte qu'il en beut cinq cens tonneaulx et avalla cinq cens pains, ny plus ny moins que si vous aviez une miche d'ung denier dedans une tace plaine de vin. Après qu'il eut mangé ceste petite souppe, il s'endormit auprès des aultres tonneaulx. Quant il fut endormy, ilz le vindrent veoir à grande procession. Ne sembloit pas à le veoir que ce fust ung homme, mais sembloit ung rochier : il avoit la gueulle ouverte, et sortoit une fumée de sa gorge, ensorte qu'il sembloit d'ung gouffre. Et dormit ainsi quarante et quatre jours. Tandis qu'il estoit ainsi, il arriva plusieurs navires qui venoient pour avoir du vin et du bled, entre lesquelles y en avoit une de Bretons et l'autre de Gascons, et s'en vindrent là pour veoir ce merveilleux homme; et en virant et tournant autour de luy, ilz veirent sa gibassiere, et vont fouiller autour; et mes Gascons et mes Bretons firent tant qu'ils l'ouvrirent et entrerent dedans. Ilz fouillerent tant qu'ilz trouverent en ung bourseron bien cinq cens mille nobles d'Angleterre, lesquelz le roy Artus luy avoit donnez à son departement; et mes Bretons et mes Gascons s'accorderent ensemble, en sorte que en une nuit ilz luy vuiderent se bourseron. Il y eut ung Gascon, le plus habille de tous, qui trouva ung bourseron où il y avoit une sonnette d'or, laquelle pesoit cent et troys vingtz livres à la mode de Bretaigne, laquelle

Merlin luy avoit donnée. Et consulterent ensemble comment ilz l'auroyent, ensorte qu'ilz deliberent de l'avoir le lendemain au matin. Et se trouverent ensemble mes Gascons et mes Bretons : mais ilz furent bien trompez; car Gargantua avoit jà dormy quarante et quatre jours et deux heures, parquoy il s'esveilla et les trouva en sa gibessiere. Adonc luy tout endormy les print et les ploya tous ensemble dedans sa brayette, pour sçavoir pourquoy ilz estoyent là venuz. Et n'estoient pas moins de cinq cens Bretons et troy cens Gascons. Quant ilz se sentirent ainsi enserrés, ilz dirent l'ung à l'aultre que ilz estoyent tous mors; car ilz sentoyent l'air de la biere et du cistre. Et en eut ung entre les aultres, qui estoit de Thoulouse, qui dist : Messieurs, recommandons-nous Dieu, lequel a souffert mort et passion pour tout l'humain lignaige; et nous nous en trouverons bien. Adoncques s'accorderent à luy, et firent leur priere à Dieu qu'il les voulsist saulver de ceste puantise, et leur donner grace de sortir de ceste brayete. Lors Gargantua reguarda dedans son bourseron, et trouva qu'il n'y avoit que le nic, et que on avoit desrobé ses nobles d'Angleterre, dont il fut bien dolant. Adonc il les tira hors de sa brayette, et en trouva deux qui estoyent estoufez auprès du vesnier, et estoyent desjà mors quant les aultres se recommanderent à Dieu. Lors Gargantua leur dist : Si vous ne m'enseignez mon tresor que vous m'avez desrobé, je vous defferay tous. Lors dist ce Tholouzan : Monsieur, il est vray que nous sommes icy arrivez deux navires, une de Bretons et une de Gascons; et cuydions que fussiez mort, parquoy nous nous sommes songnez à la reste. Pardonnez-nous comme

vous voulez à Dieu vous pardonne, et nous vous rendrons tout. Et voulons estre à vostre service, et aller partout où vous vouldrez, fust-ce en enfer. Adonc Gargantua s'advisa qu'ilz luy seroyent bon pour porter à son pays, et qu'ilz chercheroyent les biens de son pere. Lors il leur dist : Allez-moy querir mes nobles, et viste. Adonc s'en allerent à grant joye querir leur butin, et le apporterent à Gargantua. Lors il dist qu'il s'en vouloit aller en son pays, et qu'il se trouvoit (*bien?*) de sa medecine; et dist à messieurs de la ville qu'il apportassent mille pains pour sa provision, lesquelz luy furent incontinent donnez; et print mille ponsons de vin, et mist tout en sa gibassiere, et les cinq cens Bretons il les mist en un bourseron de sa gibassiere, et les troys cens Gascons dedans ung aultre. Et ainsi s'en alla delà la Rochelle; et chemina tant par mer qu'il arriva cinq lieues par delà toutes les grandes mers, et apperceut une montaigne la plus grande qui fut ne sera jamais veue. Lors se pensa que c'estoit où son pere avoit esté faict et où il avoit esté né. Adonc il print terre, et veit le pays beau et fructueux. Adonc il laissa aller ses prisonniers pour chercher autour des rochiers; et firent tant qu'ilz trouverent une grosse cité, laquelle estoit en une valée entre deux montaignes. Lors il s'en retournerent à Gargantua, lequel se reposoit pour cause qu'il estoit las d'avoir tant cheminé, et d'avoir ainsi chargé sa gibessiere. Adonc ilz luy dirent les nouvelles, de quoy il fut bien joyeulx, et leur dist : Messieurs, je vous feray tous riches; faisons grant chere de ce que nous avons. Adonc ilz se commencerent à refaire de ses bons vins avecques force jambons que ces Gascons avoyent apportez, et

beurent et mangerent si bien qu'il ne leur resta guieres de leur pain ne de leur vin; puis Gargantua leur dist : Messieurs, je m'en voys à la ville pour veoir quelz gens se sont. Tenez-vous ung peu à l'escart avecques vos arbalestes, et s'il eschappe quelque ung, ne luy faillez pas. Nous le ferons, tenez-vous-en seur. Adonc Gargantua s'en alla droit à la ville, et va veoir de loing une grant conmpaignie de geans haulx de vingt et cinq couldées, de grosseur à l'advenant. Et estoyent là venuz de tout le pays pour faire hommaige à la fille de leur roy, lequel avoit esté tué et mangé par les Tartarins et Canibales, lesquelz avoyent tout gasté le pays. Lors Gargantua vint vers eulx, ayant ung arbre sur son col qui avoit bien cinq cens pas de long, et leur va dire : Dieu vous guart, mes beaulx enfans. A qui estes-vous? Certes, dist l'ung, nommé Molandin, nous sommes à Badebec, fille du roy Mioland, lequel a esté tué en bataille par les Canibales et Tartarins, lesquelz viennent icy plus de troys cens mille ensemble, et viennent deux foys l'an. Gros paillardz, dist Gargantua, avez-vous laissé aller ceulx qui ont tué vostre maistre? Foy que je doibs à mon Dieu, je vous en feray repentir. Adonc il leva sa massue, et en donna si grant coup à l'ung d'eux qu'il le mist tout en pieces. Adonc le capitaine, nommé Boutefort, s'escria si hault que l'on l'entendit de toute la ville. Lors ceulx de la ville se mirent tous en armes, et les geans vindrent les premiers, lesquelz estoyent cinq mille troys cens vingt et ung. Adonc Gargantua fut saige et bien entendu, et se retira ung peu arriere pour les faire courir après luy. Lors vint Boutefort leur capitaine, cuydant que il se deust venger de Gargantua. Mais il fut bien trompé,

car Gartua (*sic*) se retourna tout court, et de sa grosse masse donna si grand coup à Boutefort, qu'il le fist aussi froissé que si une meulle de moulin tumboit sur ung petit oyseau, puis vint sur les aultres, et fist une telle tuerie qu'il n'en resta que cent, qui prindrent la fuitte au loing d'une roche, et cheminerent par-dessus mes Gascons, et ne leur servit riens leurs arbalestes. Quant ceulx de la ville veirent ceste grosse desconfiture, ilz eurent grant peur, et dirent qu'il valoit mieulx se rendre à luy que de se faire ainsi tuer. Lors ilz vindrent vers luy luy presentant les clefs de la ville. Mais il n'en voulut point, et dist qu'il vouloit veoir Badebec, fille du roy Mioland. Adonc ils le menerent au chasteau où elle estoit. Quand Badebec se (*le*) veit, elle eut grant peur et s'en voulut fuyr; mais Gargantua luy dist qu'elle n'eust nulle peur, et qu'il luy vouloit faire tout service. Non obstant que c'estoit icy le pays dont je suis né, je veulx que vous demourez royne; et si est de vostre plaisir, vous serez ma femme; et je delivreray ce pays des Caniballes et des Tartarins. Adoncques Badebec et tous ceulx de la ville furent bien joyeulx d'avoir ung tel champion pour les deffendre. Adoncques fut faict feste par la ville en si grant joye que oncques n'en fut veu de pareille. Et faisoit moult beau veoir Gargantua et Badebec ensemble; car elle avoit bien vingt et neuf couldées de haulteur. Elle n'avoit la gorge ouverte que d'une brasse, et la faisoit moult beau veoir rire. Gargantua vesquit cinq cens et ung an, et eut de grosses gueres, desquelles je me tays pour le present. Et eut ung filz de Badebec, son espouse, lequel a faict autant de vaillances que Gargantua. Et le pourrez veoir par la vraye Chronicque,

laquelle est une petite partie imprimée. Et quelque jour que messieurs de Sainc (*sic*) Victor vouldront, on prendra la coppie de la reste des faictz de Gargantua, et de son filz Pantagruel.

FINIS.

S'ensuyt la table de ceste presente hystoire et cronicque de Gargantua[1].

[1] Les neuf premiers sommaires de la table sont les mêmes dans les deux éditions, mais les sommaires dix à seize manquent dans celle de 1533, ce qui en réduit le nombre à onze, au lieu de dix-huit.

Comment le pere et la mere de Gargantua porterent le mont Sainct-Michel et Tombelaine où ilz sont de present.

Comment le pere et la mere de Gargantua moururent, et du dueil que fist le pouvre Gargantua.

Comment Gargantua s'en alla à Paris pour passer son dueil.

Comment il print les deux cloches de Nostre-Dame de Paris pour les pendre au col de sa grant jument.

Comment les Parisiens le prierent qu'il les remist en leurs places, où elle sont de present, ce que fist ledict Gargantua, moyennant le desjeuner qu'ilz luy firent.

Comment Gargantua s'en retourna au mont Sainct-Michel, et comment Merlin s'apparut à luy, et l'emmena à la cour du roy Artus pour servir ledict Roy.

Comment Gargantua deffist les Gos et Magos de sa massue, et comment ledit Gargantua fist son premier repas à la court du roy Artus, et fut servy de plusieurs metz; et de ses abillemens de livrée.

Comment Gargantua fist guerre aux Hollendoys et Irlandoys, et comment ilz luy baillerent deux navires plaines de haranc frays, et troys barricques de macquereaulx sallez, pour son desjeuner, pour avoir trefves; et comment il s'endormit la bouche ouverte, et tomba troys cens des citoyens en sa gueulle.

Comment il gaigna la bataille, et mist le Roy en sa gibessiere, et un grant nombre de grans seigneurs qu'il mist en prison en sa dent creuse.

Comment Gargantua retourna à la court du roy Artus, et luy fist present des prisonniers et du roy de Hollende et de Irlande.

Comment Gargantua alla combatre contre ung geant, et comment ledict Gargantua luy pleia les rains et le mist en sa gibessiere.

FINIS.

Cy finissent les Cronicques du grant et puissant geant Gargantua / cōtenāt sa genealogie La grandeur et force de son corps. Aussi les merueilleux faictz darmes quil fist pour le noble Roy artus Tāt contre les Gos et Magos / que a lencōtre du Roy Dirlande et Zelande. Auecques les merueilles de Merlin. Nouuellement Imprimes A Lyon[1].

[1] Dans l'édition en petit format qui est à Dresde, cette souscription est autrement disposée, et elle se termine par la date 1533, en chiffres arabes.

Tandis que les libraires de Lyon débitaient avec rapidité leurs éditions des Chroniques de Gargantua que nous venons de reproduire, et celles du premier livre de Pantagruel, un confrère avide, qui ne s'est point nommé et n'a point indiqué le lieu de sa résidence, cherchant à exploiter à son profit la vogue de ces deux ouvrages, en faisait imprimer un nouveau, dont le titre semblait annoncer la réunion des deux romans en un seul volume in-8, mais qui n'était effectivement qu'une espèce d'amplification du Gargantua publié en 1532, ainsi que nous allons le démontrer. Le livre dont il s'agit a déjà été décrit dans le Manuel (IV, p. 2); il est néanmoins nécessaire de le faire mieux connaître ici. En voici le titre :

LES CRONIQUES

admirables du puissant Roy Gargantua / ensemble comme il eut a femme la fille du Roy de Utopie nōme Badebec / de laquelle il eut vng filz nomme Pantagruel lequel fut roy des dipsodes ꝛ des Amaurottes / Et commēt il mist a fin vng grant gean nomme Gallimassue.

Au dessous se trouve une vignette gravée en bois, qui représente des soldats armés et trois autres personnages dont il serait assez difficile de définir l'action. Ce petit volume, imprimé en caractères gothiques, ne porte ni lieu d'impression ni date; il se compose de 68 feuillets non chiffrés; le dernier offre, au recto, une vignette représentant Gargantua sur le haut d'une tour, sonnant de la trompette, et, au verso, une autre

vignette où se voient Grand-Gosier et sa femme portés par la grande jument. On lit au verso de l'avant-dernier feuillet, après la cinquième ligne :

> ¶ Cy finent les Cronicques admira-
> bles du puissant Roy gargantua.

Le texte, qui présente 27 lignes par page, est divisé en quarante et un chapitres, non compris le *Prologue capital*, imprimé en 24 lignes au verso du titre[1].

Ces *Croniques admirables* roulent évidemment sur le même sujet que le premier Gargantua, dont elles reproduisent, chapitre par chapitre, presque tous les détails; mais le nouvel auteur y a fait des changements très-fréquents, tant dans la narration que dans le style. Il y a ajouté un prologue, et il est parvenu à étendre tellement certains chapitres que, de deux pages de l'original, il a trouvé le moyen d'en faire huit, et même dix. Outre cela, des aventures nouvelles ont été rattachées, tant bien que mal, à la fable primitive. Ainsi, avant de nous parler de la mort du père et de la mère de Gargantua, l'arrangeur nous raconte « comment Grand-Gosier emporta la grosse orloge de Rennes. » Plus loin, avant de passer à la guerre contre les Irlandais et les Hollandais, il nous dit « comment et pourquoy c'est qu'il n'y a nulz loupz en Angleterre; » ensuite se trouvent encore d'autres nouveaux chapitres, dans l'un desquels on voit comment Gargantua ren-

[1] La date de ce livre n'est pas marquée, mais elle peut être de 1533 environ, c'est-à-dire quelque peu postérieure à celle de l'édition in-4 du Pantagruel. L'exemplaire ici décrit, et qui appartient à la Bibliothèque nationale de Paris, aurait été acheté dans cette ville en 1534, selon une note manuscrite. Nous supposons que c'est là aussi qu'il a été imprimé.

contra à Londres, dans un jardin, une belle dame, « en laquelle il ficha si bien son amour, que quant il dormoyt, tousjour luy estoyt advis qu'elle estoit couchée auprès de luy, et pour ceste cause lui envoya un fort beau rondeau par amour, » rondeau qui, pour le dire en passant, est fort plat, aińsi que celui par lequel la dame repousse poliment les avances de notre géant, dont les proportions colossales lui faisaient peur, bien qu'elle-même n'eût pas moins de trois cents coudées de haut. Gargantua, se voyant ainsi rejeté, prit congé du roi Artus, et s'en alla tout droit en Utopie, où il reçut en mariage la belle Badebec, fille du roi des Amaurottes. Ici le plagiaire emprunte sans façon trois chapitres du Pantagruel de Rabelais, qui venait de paraître, et entre autres celui que termine l'épitaphe de Badebec[1]. Puis, abandonnant pour toujours Pantagruel à Poitiers, où son père l'avait envoyé étudier, il revient à Gargantua, qu'il ramène chez le roi Artus; ensuite il conduit son héros chez les Irlandais, où il reprend l'histoire qu'il avait interrompue, et la continue à peu près comme dans les chroniques in-4, en y ajoutant néanmoins, ainsi qu'on peut bien le croire, quelques nouvelles extravagances plus fortes les unes que les autres; et au lieu de terminer son récit à la défaite du géant de douze coudées de haut, de même que le fait le premier auteur, il y ajoute le voyage de Gargantua à Rome, et de là à Naples, en Sicile, jusqu'en Syrie, au mont de Sinaï, où ce héros parla à des religieux qui lui enseignèrent la montagne

[1] Ces chapitres sont le deuxième, le troisième et le quatrième, à quoi il faut ajouter le commencement du cinquième. Il va sans dire que ce sont les meilleurs du nouvel ouvrage.

Noire. Là demeuraient dix-sept grands géants, qui ne manquèrent pas de bien accueillir leur nouveau compagnon. Mais Merlin ne perdait pas celui-ci de vue. Il vint le trouver et lui dit « que le roy Oberon envoyeroit de brief ung grant gean nommé Gallimassue au pays de Gaulle, pour le deffaire, lequel estoit filz d'ung grant gean nommé Allivergault et de Hizangrine la geande. Après que Merlin luy eut tout raconté, il fist venir une grosse nuée toute noire, laquelle les porta tout du premier vol jusques ès montaignes des haultes Auvergnes, entre Sauvoye et les Allemaignes; et là print envye de pisser au gentil capitaine Gargantua, lequel pissa trois moys tous entiers sept jours treze heures trois quars et deux minutes; et là se engendra le fleuve du Rosne, et plus de sept cens navires et basteaulx pour la peupler. Et pissa si tresroydement ledict capitaine Gargantua, que oncques depuis ne cessa le fleuve du Rosne de courir si tresimpetueusement qu'il semble, à le veoir aller, que ce soit ung carreau d'arbaleste. Adonc ledit Merlin luy dist : Gargantua, je te laisse ici pour faire la bataille contre Gallimassue, laquelle sera fort dangeureuse; mais tu en auras l'honneur; et ce faict, te viendray querir et te meneray en faerie[1], où est le bon roy Artus, avecques sa seur Morgain, Ogier le Dannoys, et Huon de Bordeaulx, au chasteau d'Avallon, où ilz font tous grant chiere. »

Ici commence une nouvelle histoire, celle de Gallimassue lui-même, consistant en huit chapitres. Nous allons en rapporter les sommaires, afin qu'on soit à

[1] Voir le chapitre XXIII du premier livre de Pantagruel, dans les éditions en trente-quatre chapitres.

même de les comparer avec ceux qui pourraient se trouver dans quelque autre histoire dudit géant :

¶ Cōmēt gallimassue fut ne ꝛ des merueilleux faictz quil fist en sa ieunesse/Et aussi comment il fut amoureulx de la belle Gribouille.

¶ Cōmēt Gallimassue partit pour aller a la tour de Babillonne/ de laquelle il iecta frappe saulce par dessus les murailles/ Et puis conquist la belle Gribouille sa bonne amye.

¶ Comment Gallimassue parla a la belle Gribouille / ꝛ comment il tua le grant Gallaffre.

¶ Commēt le roy Oberon vint a la tour de babilōne/leq̄l commāda a gallimassue q̄l sen ꝑtist pour aller au pays de Gaulle pour cōbatre contre le grāt gean Gargantua.

¶ Commēt gallimassue en allant en France / rencontra Hercules ꝛ Iason qui alloyent conq̄ster la toysō dor lesq̄lz il mist tous deux en vne besasse.

¶ Commēt gallimassue arriua a naples ou il trouua gargātua qui y estoit arriue le iour precedent ꝛ de la grāt bataille quilz eurēt ensemble / ꝛ comment les Raues sont venues au pays de lymousin ꝛ de Sauoye ꝛ puis a haubervilliers pres la court neufue.

¶ Comment Gargantua courut aps Gallimassue qui sen estoit fuy / ⁊ comment en passant par la Champaigne il trouua encore les boys que sa grant iument auoit abbatuz / lesquelz il porta a Paris / Et comment il emporta toutes les vignes de Normandie.

¶ Commēt gargātua fut a chasteau landō la ou il trouua gallimassue auec son armee de bedoins lesquelz il deconfit et mist a mort leur capitaine gallimassue.

Enfin les Chroniques admirables se terminent ainsi :

¶ Grans ⁊ petits lisez bien ceste histoire
Ie vous requiers / ⁊ en faictes memoire
Racomptant tous les faictz de gargantua
A tous iamais / lequel les payens tua
Vous ny verrez mot qui ne soit pour rire
Lecteurs lisez bien on vous escoutera
Tenez ce faict mensonge sans mal dire.

OR mes bons amys ce seroyt trop longue chose pour vous racōpter toute sa vie en ce petit volume / car elle est si tresgrāde ⁊ si tresfructueuse que on nen scauroyt trouuer la fin / Pour ce mesdictz seigneurs il vous plaira de prendre en gre ce petit que iay peu traire en Françoys dauec le

Grec et Latin / Pource excusez moy ce le langaige est trop rude ou trop rural / Car ie lay extraict au mieulx que i'ay peu faire ⁊ congnoistre de sa vie et legēde selon la vray verite.

Que dire de ce singulier roman, où figurent tout à la fois et Gargantua, et Pantagruel, et ce Gallimassue, qui probablement était déjà l'objet d'une publication particulière, aujourd'hui peut-être entièrement anéantie, mais qui a dû exister, puisque Duverdier (au mot *Pandarnassus*) nous conserve le titre d'un livre intitulé : *Le très eloquent Pandarnassus, fils du vaillant Gallimassue*..., lequel paraît être la suite du premier? On n'y peut voir qu'un plagiat maladroit, une production sans esprit, dont l'auteur, incapable d'imiter Rabelais dans ce qu'il a de meilleur, et peut-être même d'en goûter le sel, a cherché à l'emporter sur lui en extravagance et en obscénité, à quoi certes il n'a que trop bien réussi. Ce n'est donc que l'extrême rareté de ce petit volume, et le rapport qu'il a avec *les grandes et inestimables Croniques* écrites par Rabelais, qui ait pu nous engager à en parler avec assez de détail pour en donner une idée suffisante aux curieux[1].

Il ne paraît pas que ces nouvelles *Croniques admirables* aient obtenu beaucoup de succès, car nous n'en connaissons d'autre réimpression que celle qui a pour titre :

LA VIE admirable du puissant Gargantua..., 1546.

[1] Tout ce morceau, commençant à la page 40, est extrait de la Notice sur les deux Gargantua publiée par nous en 1834.

On les vend a Paris en la rue Neufue Nostre Dame a l'enseigne Sainct Nicolas (chez Jean Bonfons), petit in-8 (Manuel, IV, p. 3). Afin de pouvoir l'annoncer comme *reueue et corrigée de nouueau*, le libraire changea le titre de l'ouvrage ainsi que la fin du texte, et il eut grand soin d'adapter au prologue le commencement de celui du Gargantua de 1535, à dessein de mieux abuser le lecteur. Pour faire bien connaître ce singulier amalgame, nous donnons, page 50, le texte de l'ancien prologue de l'édition sans date, avec les variantes de celle de 1546. A l'égard des autres variantes que présente cette dernière, on en trouvera une partie dans les *Études bibliographiques sur Rabelais*, où M. G. Brunet les a recueillies d'après le Rabelais allemand de M. Regis, II, p. CXLVII.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la première édition de ce pastiche rabelaisien est en quarante et un chapitres; celle de 1546 n'en présente que trente, parce que plusieurs chapitres ont été réunis sous un seul sommaire, en sorte que les trente-trois premiers sont réduits à vingt-trois[1], et les huit autres à sept. De même que le Gargantua de 1535, le verso du frontispice du volume ici décrit contient le dizain :

Amis lecteurs qui ce liure lisez.

Ajoutons qu'à la fin du dernier chapitre ne se trouvent

[1] Les vingt-trois premiers sommaires de la table ont été reproduits par M. Regis dans le second volume de son Rabelais allemand, p. CXLVI, et, d'après lui, par M. G. B. dans le Bulletin de M. Techener, dixième série, p. 257-58. Quant aux sept autres sommaires, ils sont à peu près comme nous les avons donnés ci-dessus, p. 44, sinon que dans l'édition de 1546, les deux chapitres : *Comment le roy Oberon...*, et *Comment Galimassue...*, n'en font qu'un seul.

plus ni les vers *Grans et petits...*, ni le passage en prose terminé par les mots *vray vérité*. On y a substitué cette nouvelle fin : *Ie vous eusse dit plus avāt des faictz de Gargantua mais suffise vous quāt a present et ne laissez a boire*. A la suite de *la Vie admirable* sont placés les *Voyages et Navigations de Panurge*, avec l'addition dont nous avons parlé ci-dessus (page 115).

Dans le même temps que maître François publiait les premières éditions de son troisième livre (de 1546 à 1552), il se faisait de nombreuses réimpressions du véritable texte des deux premiers, et dès lors l'ouvrage original se trouva trop répandu pour qu'on pût continuer de lui substituer un pastiche incomplet. Les libraires ne firent donc plus réimprimer ni les nouvelles *Croniques admirables*, ni *la Vie admirable*, ni même le premier Gargantua de Rabelais; seulement on vit paraître vers cette même époque un opuscule de cinq feuillets in-8, en caractères gothiques, sous ce titre :

LA GRANDE et merueilleuse vie du tres puissant et redoutte roy Gargantua, translatee de grec en latin et de latin en francois.

Ce n'était qu'une imitation très-abrégée de l'ouvrage ci-dessus.

Plus tard, lorsque les Oudot, imprimeurs à Troyes, publièrent une série de petits romans de chevalerie et de contes populaires (connue sous le titre de *Bibliothèque bleue*), ils eurent grand soin d'y admettre le premier Gargantua de Rabelais, dont ils supprimèrent les quatre derniers chapitres, et rajeunirent le style de manière à rendre méconnaissable l'ouvrage primitif

de notre auteur. Une édition de ce texte mutilé, sous la rubrique de *Troyes, chez Jean Oudot*, mais sans date, est annoncée dans le Catalogue des livres précieux du duc de La Vallière, tome II, n° 3869. C'est un volume in-16 de trente-deux feuillets, y compris la table[1]; toutefois il n'a pas de date, et comme quatre imprimeurs portant le nom de Jean Oudot ont exercé à Troyes depuis la fin du xvi[e] siècle jusque vers le milieu du xviii[e], il est difficile de savoir en quelle année il a paru. Nous avons cité dans le Manuel, IV, p. 3, deuxième colonne, plusieurs éditions du même opuscule imprimées à Grenoble et à Rouen, en 1730 et 1735, et, sans nul doute, il en existe beaucoup d'autres plus ou moins anciennes. Il ne faut pas confondre le Gargantua retouché pour la Bibliothèque bleue avec un autre petit roman sur le même sujet qu'un anonyme, bien digne de rester ignoré, a composé vers la fin du xvii[e] siècle, et auquel il a donné le titre suivant :

LA VIE du fameux Gargantuas, le plus terrible Géant qui ait jamais paru sur la terre; traduction nouvelle, dressée sur un ancien manuscrit qui s'est trouvé dans la bibliotèque (*sic*) du grant Mogol. *A Troyes, et se vendent à Paris, chez Jean Musier, marchand libraire, rue Petit-Pont.* Petit in-8 de 63 pages.

L'ouvrage est divisé en vingt-trois chapitres, mais ce n'est qu'une première partie, à la fin de laquelle on donne avis que si le public s'accommode de celle-ci,

[1] Il a pour titre :

LES CHRONIQUES du roy Gargantua, cousin du tres redouté Galimassuë, et qui fut son père et sa mère, avec les merveilles de Merlin, translaté de grec en latin et de latin en françois.

on travaillera à la traduction des autres. Pourtant il ne paraît pas que la seconde partie ait jamais vu le jour, et certes il n'y a pas à le regretter quand on a lu la première, laquelle néanmoins a été réimprimée à Troyes, chez Garnier, de format in-12, avec privilége daté soit du 12 juillet 1728, soit du 15 juin 1738.

Fort heureusement pour nous, et peut-être aussi pour le lecteur, nous n'avons pas à nous occuper ici des autres imitations de Rabelais : c'est un travail qui a déjà été fait en grande partie, et d'une manière satisfaisante, par notre savant homonyme de Bordeaux, dans ses *Essais d'Études bibliographiques sur Rabelais*, déjà cités.

Texte du Prologue des Croniques admirables, dont l'analyse a été donnée ci-dessus.

PROLOGUE CAPITAL.

Pour demonstrer à chascun populaire les grandes et mervilleuses hystoires du noble roy Gargantua, j'ay bien voulu prendre la peine de translater ceste presente hystoire de grec en latin, et de latin en bon françoys, qui traicte de sa nativité, et qui furent ses pere et mere, comme vous pourrez ouyr cy après. Pour le commencement de ceste vraye cronicque, vous debvez savoir comme nous tesmoingne l'escripture de plusieurs cronicqueurs, dont nous en laisserons aulcuns, comme Guaguin, André, maistre Jehan Le Maire, et plusieurs aultres semblables, lesquelz ne servent de riens à propos quant à ceste presente hystoire; mais nous prendrons Tristan de Lyonnoys, Ysaye le Triste, Huon de Bordeaulx, Jourdain de Blaues, Lancelot du Lac, Guerin Mesquin, Parceval le Galloys, Mabriam, Ogier le Dannoys, les quatre filz Hemon, et tous les chevaliers de la Table Ronde, et aultres semblables, dont en y a assez pour approuver la verité de ceste presente hystoire, comme vous verrez plus à plain.

Variante de l'édition de 1546.

PROLOGUE DE L'ACTEUR.

BEuveurs tresillustres, et vous avaleurs tresprecieux, pour vous demonstrer et declarer les grandes et merveilleuses hystoires du puissant roy Gargantua, je, le vostre petit disciple, ay bien voulu prendre la peine de translater ceste presente histoyre.... Mais nous prendrons *Huon de Bordeaulx*, *Tristan de Lyonnoys*, Jourdain de Blaves, Mandeville, Lucian des vrayes narations, *Ogier le Dannoys*, son filz Meurvin, *Mabriam*..., dont y en a assez pour bien aprouver la vraye verité de ceste presente hystoire, comme vous orrez plus aplain. Je me doubte que ne croyez asseureement ce que contiendra ceste histoire. Si ne le croyez, ne m'en soucie; mais un homme de bien croit toujours ce qu'on luy dit et qu'il trouve par escript.

Cette dernière phrase est extraite presque mot pour mot du cinquième chapitre (sixième dans les éditions en cinquante-huit chapitres) de Gargantua, où on lit : « Si ne le croyez, je ne men soucye, mais un homme de bien, *un homme de bon sens* croyt toujours.... »

ANECDOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

M. Coppinger, à la sollicitation duquel j'ai entrepris ces Recherches sur les éditions de Rabelais (voir la préface, page 4), est un de nos bibliophiles les plus distingués : il s'attache particulièrement à réunir les éditions originales de nos vieilles Chroniques, de nos Romans de chevalerie, et des poëtes français antérieurs au milieu du XVI[e] siècle. Pour lui, on peut bien le croire, les belles productions typographiques des Verard, des Lenoir, des Treperel, ont un attrait tout puissant; cependant il ne dédaigne pas les anciens livres français moins importants, surtout lorsqu'ils sont d'une grande rareté, et c'est une véritable bonne fortune pour lui de mettre la main sur un livre tout à fait inconnu, comme cela lui est arrivé plus d'une fois. Une de ces heureuses rencontres a naguère donné lieu à une anecdote assez singulière pour que nous nous fassions un plaisir de la raconter ici.

Il y a quatre ou cinq ans, M. Coppinger fit l'acquisition d'un petit in-8 imprimé en caractères gothiques, sous la date de 1535, lequel traitait *de l'origine des princes turcs et des mœurs othomanes;* mais malheureusement ce volume curieux était dépourvu de frontispice; en sorte que pour en connaître le véritable titre, il fallait rencontrer un autre exemplaire de la même édition, ou tout au moins en trouver la description exacte dans quelque ouvrage de bibliographie. Pour parvenir à ce résultat, en vain notre bibliophile

fit-il toutes les démarches et toutes les recherches imaginables, il ne put trouver ce livre dans aucune bibliothèque publique, soit à Paris, soit à Londres, et les bibliographes qu'il consulta ne lui en apprirent rien. Cependant les éclaircissements que M. Coppinger désespérait de se procurer en Europe, un heureux hasard devait bientôt les lui donner en Amérique. Voici en quelles circonstances. On était en 1848, et Paris, chaque jour menacé de nouvelles émeutes, voyait s'éloigner de ses murs les hommes qu'effrayent les révolutions; déjà, pour n'être pas témoin du douloureux enfantement d'une république naissante, M. Coppinger s'était réfugié au sein d'une république adulte. Arrivé à Philadelphie, il ne manqua pas d'aller rendre visite à M. le docteur Morris, bien connu par son amour éclairé pour les livres et par son urbanité. La conversation tomba naturellement sur la bibliographie : l'honorable docteur fit voir sa bibliothèque, et surtout sa belle collection d'éditions aldines, son choix d'auteurs français, et ne manqua pas de mettre sous les yeux de M. Coppinger certain in-8 en caractères gothiques, qui, chose merveilleuse, se trouva justement être un exemplaire complet, mais d'une autre édition, de l'ouvrage sur la Turquie si inutilement cherché en France et en Angleterre. Qu'on juge de la surprise qu'éprouva notre voyageur lorsqu'après avoir arrêté ses regards sur le titre de ce précieux volume, il y eut découvert celui qui manquait au sien; elle fut si vivement exprimée que M. Morris, en ayant connu la cause, s'empressa d'offrir de la manière la plus gracieuse, à son visiteur, l'exemplaire que celui-ci contemplait avec tant d'amour, le priant de le conserver

comme un souvenir de leur conférence bibliographique. Ainsi, grâce à la générosité d'un bibliophile américain[1], M. Coppinger a pu rapporter à Paris un livre qui y avait été imprimé il y a plus de trois siècles, mais qui ne s'y trouvait plus, et dont le souvenir s'était à peine conservé[2]. Ce fait singulier nous en rappelle

[1] Cette générosité qui lui est si naturelle, M. Morris a bien voulu l'étendre jusqu'à moi; car ayant appris par M. C.... que j'étais un admirateur de George Washington, il s'est fait un plaisir de m'envoyer un curieux autographe de ce grand citoyen, le plus noble caractère politique des temps modernes.

[2] Voici le titre et la description de ce précieux volume :

LA GENEALO || gie du grant || Turc a present || regnant. (Au recto du dernier feuillet) *Cy fine ce present liure lequel fut acheue || dimprimer le* VI[e] *iour de nouembre lan || mil cinq cens dix-neuf pour Francois re || gnault libraire de l'université.* Grand in-8 gothique de 63 feuillets, signés a-h 2, y compris 4 feuillets préliminaires, contenant le titre, la table et le prologue. Dans ce prologue, l'auteur anonyme de ce livre nous apprend qu'il a résidé à Constantinoble (*sic*) quatre ou cinq ans avant le moment où il écrit. L'ouvrage est divisé en trente-six chapitres. La marque de François Regnault se voit au verso du dernier feuillet.

L'édition de 1535 devait probablement porter le même titre que la précédente; elle aurait, y compris ce titre, 64 feuillets, signés a-h. Le dernier chapitre est terminé au recto de l'avant-dernier feuillet de cette manière :

Cy fine ce present liure lequel fut || acheue dimprimer le XXVIII. || *iour de octobre lan Mil || cinq cens* XXXV.

Au verso du même feuillet commence la table *de l'origine des princes des Turcs, ordre de la court et meurs de la dicte nation;* elle occupe de plus les deux pages du dernier feuillet.

Antoine Du Verdier, II, 168, nous a conservé le titre d'un petit volume in-16 qui reproduit probablement l'ouvrage ci dessus. Ce titre est ainsi conçu :

LA GÉNÉALOGIE du grand Turq, et la dignité des offices et ordre de sa cour; avec l'origine des princes, et les manières de vivre, et cérémonie des Turqs. Plus une briève narration de la grande et inhumaine cruauté du sultan Solyman, grand empereur des Turqs, contre soltan Mustapha, son fils aîné, traduite de latin, et *imprimee a Lyon par Benoist Rigaud et Jehan Saugrain*, 1557.

un autre tout à fait analogue. Le célèbre bibliophile Richard Heber avait inutilement cherché en Europe certain livre français imprimé à Bruges, par Colard Mansion, à la fin du xv[e] siècle, et il désespérait de se le procurer jamais, lorsque son frère Reginald Heber, évêque de Calcutta, lui en adressa un exemplaire qu'il venait de rencontrer dans cette ville indienne.

Une autre jouissance était réservée à M. Coppinger, celle de retrouver à Londres, et de faire rentrer en France, une curiosité bibliographique qui en était sortie depuis longtemps. Il s'agit du recueil porté dans le catalogue de l'abbé de Rothelin sous le n° 3631, recueil dont faisait partie l'opuscule intitulé : *Les Troys grans*. Nous en avons parlé dans le Manuel (IV, 520), en regrettant de n'avoir pas pu le vôir. Toutefois ce livret n'est pas, comme nous l'avions supposé, une sorte de roman de chevalerie; il contient seulement trois monologues, dans lesquels chaque Grand expose les faits les plus remarquables de sa vie. Donnons ici la description de ce petit in-4, imprimé en caractères gothiques.

Neuf feuillets à longues lignes, au nombre de 23 ou 24 sur les pages qui sont entières; le troisième porte la signature a iij, et la signature b commence au septième feuillet. Le frontispice présente le titre ci-dessus, et au-dessous une vignette en bois où est représenté un roi sur son trône, entouré de divers personnages; au verso se voit la figure d'Alexandre. Le texte commence au second feuillet recto par ce sommaire :

Sensuiuent les gestes et faits des troys grans || *Cest assauoir Alexandre Pōpee et Charlemaigne* || *Et pour-*

quoy ilz sont appellez grans par dessus || tous autres. Et premierement Alexandre.

Le monologue de Pompée commence au recto du quatrième feuillet, où cet illustre Romain est représenté. La vignette de Charlemagne figure au verso du sixième feuillet. Le texte finit avec la onzième ligne du verso du neuvième et dernier feuillet. Plus bas on lit :

Cy finent les troys grans. Cest assauoir || Alexandre Pompee et Charlemaigne.

Nous ne terminerons pas ce petit ouvrage sans offrir à MM. les conservateurs des imprimés de la Bibliothèque nationale l'expression de notre reconnaissance, pour l'empressement qu'ils ont mis à rechercher et à nous communiquer toutes les éditions de Rabelais que possède le précieux dépôt confié à leurs soins.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS OU EN NOMBRE

DE LA

LIBRAIRIE DE L. POTIER,

QUAI VOLTAIRE, 9.

LA CHANSON DE ROLAND, poëme de Theroulde, texte critique, accompagné d'une traduction, d'une introduction et de notes; par F. Génin. *Paris, Impr. nationale*, gr. in-8° de CLXXV et 560 pages. Prix.... 15 fr.

BIBLIOGRAPHIE PARÉMIOLOGIQUE. Études bibliographiques et littéraires sur les ouvrages, fragments d'ouvrages et opuscules spécialement consacrés aux Proverbes dans toutes les langues, suivies d'un Appendice contenant un choix de Curiosités parémiographiques; par M. G. Duplessis. *Paris*, 1847, in-8° de VIII et 520 pages.................. 10 fr.

Le même ouvrage, papier de Hollande (tiré à 20 exemplaires).... 20 fr.

LE MÉNAGIER DE PARIS. Traité de morale et d'économie domestique, composé vers 1393, par un bourgeois parisien; contenant des préceptes moraux, quelques faits historiques, des instructions sur l'art de diriger une maison, des renseignements sur la consommation du roi, des princes et de la ville de Paris, à la fin du XIV° siècle; des conseils sur le jardinage et le choix des chevaux; un traité de cuisine fort étendu, et un autre non moins complet sur la chasse à l'épervier. *Paris*, *Crapelet*, 1847, 2 gros vol. gr. in-8°, brochés......................... 22 fr.

Imprimé aux frais de la Société des Bibliophiles français. Tiré à 24 exemplaires sur grand papier de Hollande, destinés aux membres résidants de la Société; plus 300 exemplaires en petit papier de Hollande.

RECHERCHES SUR LES FORMES GRAMMATICALES DE LA LANGUE FRANÇAISE et de ses dialectes au XIII° siècle, par Gustave Fallot. *Paris, Impr. royale*, 1839, gr. in-8°............................ 12 fr.

FABLIAUX OU CONTES ET ROMANS DU XII° ET DU XIII° SIÈCLE, traduits ou extraits par Legrand d'Aussy. *Paris, Renouard*, 1829, 5 vol. grand in-8°, pap. vélin, figures............ .... 25 fr.

LE ROMAN DU RENART, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi, par Méon. 4 vol. in-8°, figures...................... 15 fr.

Le même, 4 vol. in-8°, grand papier vélin, figures avant la lettre et eaux-fortes.. .... 50 fr.

POÉSIES DE CHARLES D'ORLÉANS, publiées sur les manuscrits de Grenoble, de Paris et de Londres; par M. A. Champollion-Figeac. In-8°, pap. vélin fort........... .... 7 fr.

Il n'a été tiré de ce livre qu'un petit nombre d'exemplaires du format in-8°.

COLLECTION DES POËTES CHAMPENOIS antérieurs au xvi[e] siècle, publiée par M. P. Tarbé. 14 vol. in-8°........................ 112 fr.

Cette collection contient : Coquillart. 2 vol.; Eustache Deschamps, 2 vol.; Guill. de Machault; le Roman du chevalier de la Charrette, par Chrestien de Troyes; le Roman d'Aubry le Bourgoing; Philippe de Vitry; le Roman de Gérard de Viane; les Chansonniers de Champagne aux xii[e] et xiii[e] siècles; le Tornoiement de l'Antechrist, par Huon de Méry; Poëtes de Champagne antérieurs au xvi[e] siècle (extraits divers); Recherches sur l'histoire du langage et du patois de Champagne, par P. Tarbé, 2 vol.

Chaque ouvrage se vend séparément au prix de 8 fr. le volume.

PETIT TRÉSOR DE POÉSIE RÉCRÉATIVE. Choix des plus agréables facéties en vers anciens et modernes, satires, contes, épigrammes, madrigaux, pièces burlesques et galantes (publié par M. G. Duplessis). 1848, in-32, papier vélin fort... .... *3 fr.*

Ce joli recueil, fait avec goût, contient un choix de nos meilleures poésies facétieuses depuis P. Gringore jusqu'à Andrieux et Désaugiers.

Il n'en a été tiré que 40 exemplaires sur papier vélin fort.

LA FLEUR DES PROVERBES FRANÇAIS, recueillie et annotée par M. G. Duplessis. In-32, pap. vélin fort............................ 4 fr.

Il n'a été tiré que 40 exemplaires sur ce papier.

MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES, par M. Ch. Brunet. 4[e] édition, *Paris*, 1842-44, 5 vol. grand in-8°.......... 92 fr.

LEXIQUE ROMAN, ou Dictionnaire de la langue des Troubadours, par M. Raynouard. *Paris*, 1838, 6 vol. gr. in-8°.................. 90 fr.

COLLECTION de poésies, romans, chroniques, etc., publiée (en caractères gothiques) d'après d'anciens manuscrits et d'après des éditions des xv[e] et xvi[e] siècles; publiée par M. Silvestre. In-16, pap. de Hollande, 21 livraisons... 120 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

